

**SAS [073] – Le
vol 007 ne
répond plus**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 73



LE VOL 007 NE REPOND PLUS

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-73

LE VOL 007
NE RÉPOND PLUS

*En hommage aux 269 passagers du Boeing des Korean Airlines
assassinés par un chasseur soviétique, le 1er septembre 1983.*

CHAPITRE PREMIER

Jan Kaunas, entièrement nu, devant la glace de sa salle de bains, acheva d'asperger son torse couvert de poils gris d'eau de toilette, insistant particulièrement sur le ventre et les cuisses. Esclave du goût presque maniaque de la propreté des Coréens : sa maîtresse, ouverte aux fantaisies sexuelles les plus débridées, n'aurait pas supporté la moindre odeur *sui generis*. Les quelques heures hebdomadaires qu'il consacrait au corps soyeux et souple de Kedok Wa-Dae étant la seule compensation à son séjour au Canada, il n'avait pas envie de s'en priver. Montréal, la New York du pauvre, conglomérat hybride de cultures française et anglo-saxonne, n'arrivait pas à avoir une âme, les Québécois tapis à l'est, ignorant les anglophones retranchés dans les quartiers cossus de l'ouest. Maintenant, l'hiver approchait, ce qui signifiait quatre mois de neige et de vent glacial. Hélas, Jan Kaunas appartenait à un univers où on ne discutait pas les ordres. Il aurait pu se retrouver dans un endroit encore pire que Montréal.

Il était encore nu lorsqu'il entendit des pas qui ébranlaient l'escalier métallique extérieur menant directement à son petit appartement.

Toutes les maisons du vieux Montréal comportaient ces étranges appendices en colimaçon, vestiges du siècle dernier, qui donnaient un aspect vieillot aux rues des quartiers résidentiels. Hâtivement, Jan Kaunas noua une serviette autour de sa taille et passa la main dans ses cheveux légèrement teints, il déboucha dans l'entrée au moment où un coup de sonnette timide troublait le silence.

Il ouvrit. Avec ses hauts talons, Kedok Wa-Dae était plus grande que lui. En plus de son imperméable, elle s'abritait sous un immense parapluie. Une pluie torrentielle vidait les rues de Montréal, toute prête à se transformer en neige.

La jeune Coréenne pénétra dans l'appartement avec un sourire, ferma son parapluie et le tendit à Jan Kaunas. Ce dernier alla le mettre dans la cuisine tandis que la jeune femme ôtait son imperméable. De retour dans la pièce, Jan sentit une brusque chaleur lui envahir le bas-ventre. Kedok portait une *chimatchogor*, longue robe de cérémonie verte, brodée de grands papillons dorés, qui lui donnait l'apparence hiératique d'une impératrice d'Asie centrale – accentuée par ses hautes pommettes saillantes et ses yeux bridés –, seule, la bouche charnue

apportait une touche de sensualité.

Kedok demeura immobile, un sourire lointain étirant à peine ses lèvres rouges. Telle que Jan Kaunas l'avait vue pour la première fois, lorsqu'il était entré dans le restaurant coréen de Mackay Street où elle travaillait, le *Hi-Korea House*. Il en avait aussitôt oublié le décor lugubre vaguement égayé par quelques poupées multicolores et ensuite la cuisine approximative. Lui qui aurait tant aimé retrouver les plats délicieux qu'il dégustait à Pyongyang ! Pourtant, Jan était revenu souvent au *Hi-Korea House*. Uniquement à cause de Kedok. Peu à peu, avec une technique qu'il maîtrisait parfaitement, il avait lié connaissance. L'emmenant d'abord prendre un verre au *Thursday's*, un des bars de Crescent Street, bourré à craquer dès la sortie des bureaux de Québécoises libérées cherchant à se faire draguer.

Quelques J & B avaient fait fondre la réserve de Kedok et, quelques jours plus tard, elle avait tout naturellement suivi Jan Kaunas dans son petit appartement de Clark Street, une rue tranquille et bourgeoise, parallèle au boulevard Saint-Laurent. Se révélant une amoureuse docile, expérimentée et peu bavarde. Avec un long corps un peu trop mince, mais une poitrine haute et assez bien remplie. À ce jour, Jan Kaunas ignorait si elle couchait avec lui par désœuvrement ou si elle était vraiment amoureuse. Il ne lui posait jamais aucune question sur sa vie en dehors du restaurant. Elle non plus n'était pas curieuse. Jan lui avait dit qu'il s'occupait d'achat de papier pour des éditeurs européens, et elle n'avait pas cherché à en savoir plus. Bien entendu, il ne lui avait jamais parlé de son séjour à Pyongyang, en Corée du Nord.

Leur rite était immuable, depuis leur première étreinte. Lorsqu'il avait envie de la voir, Jan téléphonait au *Hi-Korea House* – il n'y retournait plus, c'était vraiment trop mauvais – et elle le rejoignait lorsque l'établissement fermait. Comme ce soir. Ou bien elle s'excusait de ne pouvoir venir.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle secoua silencieusement la tête, toujours immobile au milieu de la pièce. Jan Kaunas la contempla longuement, sentant le sang bouillonner dans ses artères. Sous la poussée de son sexe la serviette s'écarta de son ventre, soulignant une bosse impressionnante. Kedok baissa les yeux, sans que Jan sache si c'était par modestie, ou au contraire, afin de vérifier l'effet qu'elle produisait sur son amant. Celui-ci s'approcha, rentrant son estomac pour que la serviette ne se dénoue pas. Il posa les mains sur les hanches de Kedok, écrasant les jupons. Le contact de la robe contre ses paumes lui fit l'effet d'une décharge électrique. Il attira contre lui la Coréenne dans un froissement de tulle. Leurs bouches se trouvèrent à la même hauteur. Jan Kaunas murmura :

— Tu es belle.

Il se frotta lentement contre la jeune femme, accentuant encore son érection, ses mains crispées sur les hanches élastiques sous le tissu. Des mains énormes, avec des doigts spatulés et des ongles ronds comme des pièces de monnaie, très bombés. Il lâcha les hanches pour défaire le boléro de la *chimatchogor*, découvrant les épaules, la robe elle-même arrivait sous les aisselles.

La respiration de Jan s'accéléra. À travers la soie, il jouait avec les pointes des seins aigus. Hiératique, Kedok se laissait caresser, les bras le long du corps. Soudain, le sexe gonflé de sang se détendit comme un ressort et fit tomber la serviette. Aussitôt, d'elle-même, Kedok noua ses mains autour de la hampe brûlante, commençant à faire glisser la peau sous ses doigts avec une lenteur méticuleuse. Son regard croisa celui de son amant.

— Il est gros, murmura-t-elle.

Ses yeux avaient une expression trouble, absente, tandis que ses ongles carmin montaient et descendaient avec la régularité d'un métronome.

Jan Kaunas se laissa faire un moment, savourant à la fois la sensation tactile et le contraste de son corps nu et musclé avec le vêtement de parade de Kedok, puis il ordonna :

— Viens !

Kedok eut un geste pour écarter l'épaulette de sa longue robe, il l'arrêta :

— Non, reste comme ça !

Sa voix était rauque, tremblante de désir. La prenant par la main, il l'entraîna dans la chambre, en prolongement direct du petit living, occupée presque entièrement par un grand lit. Il s'y étendit sur le dos, et docilement, Kedok, écartant ses jupons, s'agenouilla entre ses jambes. Lorsqu'elle se pencha, effleurant le membre de son amant avec la soie de sa robe, Jan faillit exploser. Il réussit à se contenir, respirant profondément. Kedok ne le caressait pas, se contentant de fixer le sexe érigé avec une sorte d'admiration respectueuse. Enfin son visage s'abaissa et de la pointe de la langue, elle commença l'exploration de son domaine.

Jan Kaunas se tordit comme un serpent, écarta le tulle des jupons d'une main fiévreuse, trouva un bas tendu sur la peau nue, et puis un triangle de nylon dont il débarrassa Kedok d'une main fiévreuse, s'assurant du même coup que son excitation n'était pas feinte. La jeune femme se contorsionna pour l'aider. Sa moiteur le remplit d'orgueil. Confortablement allongé sur le grand lit bas, seul luxe de cet appartement modeste, il se laissa faire. Ils commençaient toujours ainsi. Dès que Jan n'en pouvait plus, il renversait Kedok et la prenait brutalement et rapidement sans la déshabiller, écartant la belle robe

de soie brodée, comme dans un viol. La Coréenne se prêtait avec docilité à ce jeu.

Ensuite, elle le reprenait avec douceur dans sa bouche et ils refaisaient l'amour lorsque Jan en avait la force. Puis, ils se disaient quelques banalités sur le temps à Montréal, sans changement, c'est-à-dire toujours mauvais, sur le business au *Hi-Korea* et la jeune femme s'en allait. Jan Kaunas ne se souvenait pas de l'avoir embrassée, ni même d'être sorti dîner avec elle. D'ailleurs Kedok ne le lui avait jamais demandé. Il avait l'impression que ses parents ne verraient pas d'un bon œil sa liaison avec un non-Coréen et qu'elle préférerait conserver un secret total, assouvissant son appétit sexuel d'une façon pratique. Cette attitude l'arrangeait. Moins il y avait de gens dans son intimité, mieux cela valait.

Seule entorse à un règlement qu'il respectait d'habitude strictement, il n'avait jamais mentionné dans ses rapports l'existence de Kedok, estimant que ces récréations ne représentaient pas un risque de sécurité.

Celle de ce soir était délicieuse. Kedok s'appliquait encore plus que d'habitude. Sa langue avait quitté l'objet principal de ses soins et courait sur le bas-ventre de Jan, apportant une caresse chaude et humide aux endroits les plus secrets. Elle se redressa un instant, serrant très fort entre ses doigts la hampe dressée et leurs regards se croisèrent. Avec une curieuse grimace admirative, elle répéta d'un ton ravi :

— Comme il est gros.

Elle-même possédait un sexe étroit bien qu'abondamment lubrifié et Jan avait souvent l'impression d'un viol.

Presque avec brutalité, il saisit Kedok par la nuque et rabaissa son visage vers lui. Docilement, le fourreau tiède se referma autour de son sexe, propageant une onde de plaisir qui lui engourdit le cerveau. Il se retenait de toutes ses forces pour ne pas exploser tout de suite. Sa main courait sur la cuisse de Kedok, jouant avec le satin d'une jarretelle.

L'intensité de son plaisir ne l'empêcha pourtant pas de percevoir un bruit insolite, venant du dehors.

Jan Kaunas dut faire un violent effort d'imagination pour identifier le bruit : quelqu'un, en train de monter l'escalier extérieur, avait heurté une marche métallique. Il prêta soudain l'oreille, tous ses sens en éveil. Cet escalier ne menait que chez lui et il n'attendait personne. Cela pouvait évidemment être une erreur. Mais à cette heure tardive, les rues de Montréal étaient désertes. Le rez-de-chaussée de la maison était occupé par un vieux couple qui ne recevait pratiquement personne. Jan releva légèrement la tête pour tenter d'apercevoir la porte. Kedok continuait consciencieusement sa

fellation. Aucun bruit ne parvenait plus de l'extérieur. Jan Kaunas était prêt à se dire qu'une rafale de vent avait fait trembler le vieil escalier lorsque son regard croisa celui de Kedok. Un flot d'adrénaline envahit aussitôt ses artères.

Les prunelles noires étaient pleines d'un affolement qu'il ne leur avait jamais connu. Sa tête se rabaissa vivement et elle accentua sa caresse, comme si elle avait hâte de déclencher son plaisir.

La sensation délicieuse balaya les craintes de Jan quelques instants. Puis il sentit les cuisses de la jeune femme, collées contre les siennes, qui tremblaient légèrement. Le frisson se propagea à tout son corps. Kedok ne se contrôlait plus.

Une onde glaciale descendit le long de la colonne vertébrale du Lituanien. La rage et la déception firent brutalement tomber son désir. Une fois de plus, il vérifiait que, dans son métier, on ne pouvait se permettre le plus léger manquement aux règles de sécurité. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Il se redressa et de la main gauche saisit les longs cheveux noirs, tirant violemment en arrière la tête de Kedok, l'arrachant de son sexe. Les yeux de la jeune Coréenne cillèrent, affolés.

— Qu'est-ce que tu as fait, petite garce ? gronda Jan Kaunas.

Kedok eut un spasme bref qui lui déforma le visage et bredouilla :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Jan Kaunas n'eut pas le temps de répondre. Les deux verrous claquèrent en même temps et la porte s'ouvrit brutalement.

Des fausses clefs ! Jan Kaunas, du même mouvement, balaya Kedok d'un revers et se redressa. La Coréenne, frappée à la tempe, s'effondra sur le côté avec un cri aigu. Debout en une fraction de seconde, Jan Kaunas aperçut trois hommes qui venaient de faire irruption dans le petit appartement.

Presque identiques avec leurs silhouettes trapues, leurs visages carrés, leurs yeux bridés. Jan Kaunas avait assez vécu en Asie pour reconnaître des Coréens. Deux étaient vêtus de blousons et de blue-jeans, le troisième portait un costume bleu mal coupé. Le regard de Jan accrocha leurs mains. Aucun n'avait d'arme. Ils ne venaient pas pour le tuer.

Du même élan, ils se ruèrent vers le lit.

D'un violent coup de pied, l'un d'eux envoya promener le téléphone que s'apprêtait à saisir Jan Kaunas. Ce dernier plongea la main entre le matelas et le rebord en bois du podium soutenant le lit, ramenant un long poignard effilé. Il n'avait jamais voulu posséder d'arme à feu. Incompatible avec sa couverture. Déjà, un de ses adversaires était sur lui. Des doigts qui avaient la rigidité de l'acier crochèrent dans son poignet droit. Un autre Coréen le ceintura par derrière. Une véritable boule de muscles.

Jan réussit à se dégager, et son bras se détendit, tenant le poignard à l'horizontale. La lame plongea dans le ventre du Coréen dont il venait de se libérer, presque jusqu'à la garde.

L'homme poussa un cri étranglé. La lame avait percé le colon, l'estomac, le diaphragme et sectionné l'aorte abdominale.

Jan Kaunas agita la lame dans la plaie, puis la retira, prêt à frapper un nouvel adversaire.

Celui qui l'avait ceinturé s'écarta une fraction de seconde, puis revint à la charge avec un étranglement arrière. Jan Kaunas eut l'impression qu'un collier d'acier se refermait autour de son cou, écrasant ses carotides et sa trachée-artère. Le blessé avait glissé à terre, les deux mains crispées sur son ventre. Le troisième Coréen, évitant le poignard, frappa Jan Kaunas au plexus solaire avec la force d'un marteau-pilon. Le Lituanien sentit ses jambes se dérober sous lui et son estomac brutalement comprimé repoussa un flot de bile dans sa bouche. Il aperçut, avant de perdre connaissance, Kedok à quatre pattes sur le lit.

Le Coréen qui étranglait Jan Kaunas ne relâcha pas sa prise, l'accompagnant jusqu'à terre. Celui qui l'avait frappé au plexus se laissa aussitôt tomber sur lui à califourchon.

Recroquevillé contre le lit, l'homme poignarde ne bougeait plus, foudroyé par une hémorragie interne massive.

Le chef du commando, celui qui avait un costume et qui avait frappé Jan, jeta à Kedok dans sa langue :

— Va chercher Kim, vite !

Son arcade sourcilière gauche enflée cachait presque son œil. Elle ramassa son boléro, le remit, rafla son sac, son parapluie dans la cuisine et sortit, sans refermer complètement, ce qui faisait entrer un courant d'air glacial dans la pièce.

Le Coréen en costume, laissant Jan à la garde de l'autre, se pencha vers le blessé et se mit à lui parler à voix basse. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur un quatrième Coréen, au visage presque enfantin, en costume lui aussi. Il s'agenouilla près de Jan Kaunas, sortit de sa poche une boîte oblongue en fer-blanc et l'ouvrit. Elle contenait sur un lit de ouate une seringue déjà remplie. Quatre-vingts centigrammes de penthotal. Il chercha la veine au creux du coude gauche de Jan Kaunas, expurgea l'air de la seringue et enfonça l'aiguille. Pendant que le liquide pénétrait, le Coréen en costume demanda :

— Il en a pour combien de temps ?

— Entre trente et quarante-cinq minutes, Colonel.

— Ne m'appelle pas comme ça, idiot ! fit sèchement l'homme. Et ensuite ?

— Il faudrait une injection toutes les demi-heures, vingt à vingt-

cinq centigrammes.

— Tu as ce qu'il faut ?

— Oui.

Il retira la seringue et replia le bras. Les traits de Jan Kaunas, totalement anesthésié, s'étaient détendus. Celui qui avait fait la piqûre, Kim, se tourna vers le colonel Yu Chang :

— Il ne faudra pas le laisser sur le dos, sinon, il risque d'avaler sa langue. De temps en temps, il faudrait mieux lui tirer sur le maxillaire...

— Bien, fit le colonel. Regarde Kyong.

Kim examina le blessé inanimé. Sa chemise et son pantalon étaient imbibés de sang. Peu à peu, la crispation de ses traits disparaissait, laissant place à une expression un peu étonnée.

— Il n'a presque plus de pouls, annonça Kim, à voix basse.

Le colonel n'extériorisa aucune émotion. Pour lui, la guerre n'avait jamais cessé. Il avait déjà vu mourir beaucoup d'hommes et son expérience lui avait dit que celui-là était perdu. Il consulta sa montre :

— Dépêchons-nous.

Il aida son compagnon en blouson à envelopper Jan Kaunas dans une couverture, puis l'autre le chargea sans effort sur son épaule. Le colonel alla ouvrir la porte, inspecta la rue déserte noyée sous la pluie. Leur voiture, une Chevrolet noire, était arrêtée un peu plus loin.

— Vas-y, fit le colonel.

Selon ses instructions, Kedok avait disparu pour chercher un taxi sur le boulevard Saint-Laurent. L'homme descendit avec précaution l'escalier de fer et gagna la voiture. Un autre Coréen en jaillit, ouvrit le coffre et ils installèrent Jan Kaunas dedans.

Le colonel, rassuré, se retourna et croisa le regard de Kim.

— Il vient de mourir, annonça ce dernier.

Le colonel ne cilla pas. Son intuition ne l'avait pas trompé et en un sens, ce n'était pas plus mal.

— Aide-moi à l'emporter, demanda-t-il.

Tandis que Kim redressait le mort, le colonel inspecta les lieux. Il raccrocha le téléphone, bousculé dans la bagarre, fixa les taches de sang. Impossible d'effacer les traces de lutte. Chaque seconde supplémentaire passée dans cet appartement représentait un danger mortel.

— Allons-y, dit-il.

Kim l'aida à charger le corps et lui ouvrit la porte ; ils descendirent l'escalier métallique. Le colonel s'installa à l'arrière avec le cadavre et Kim, à côté du chauffeur qui démarra aussitôt, tournant ensuite dans l'avenue Fairmont, afin de rejoindre le boulevard Saint-Laurent et le sud de la ville. Le colonel consulta sa montre. Toute l'opération avait duré moins de cinq minutes.

Il y avait peu de circulation sur le boulevard Saint-Laurent. Ils filèrent jusqu'à Sherbrooke, s'arrêtant scrupuleusement à chaque feu rouge. Ensuite, ils tournèrent à droite dans la grande avenue qui parcourait Montréal d'est en ouest. Là, il y avait un peu plus de monde. La voiture stoppa un peu plus loin, au coin de Simpson Street. Kim descendit.

— À tout à l'heure, dit simplement le colonel.

La voiture redémarra, pour s'arrêter dans une impasse à deux cents mètres de là. Le colonel et le Coréen en blouson descendirent un escalier en ciment et frappèrent à une porte de fer. On les attendait. Un jeune Coréen ouvrit, les faisant pénétrer dans un sous-sol sans ouverture, rempli de caisses et de cartons, la resserre de sa boutique de « dépanneur⁽¹⁾ ». Le chauffeur les rejoignit, portant Jan Kaunas sur son épaule.

Tout avait été préparé pour le recevoir. Un matelas occupait un coin de la pièce, surmonté de deux anneaux fraîchement scellés dans le mur. Ils déroulèrent la couverture et fixèrent des menottes aux chevilles et aux poignets du Lituanien puis les relièrent par une chaîne aux anneaux scellés dans le mur.

— Les photos, ordonna le colonel.

Le « dépanneur » prit sur une étagère un Nikon équipé d'un flash et le lui tendit. D'abord, le colonel photographia les mains, en très gros plan, avec les ongles énormes, puis le visage de face et de profil, sous tous les angles, enfin le corps dénudé, de face et de dos. Les éclairs se succédaient aussi vite que le flash parvenait à se recharger.

Il ôta ensuite le film et le mit dans sa poche, puis s'adressa au « dépanneur » :

— Kim viendra dans une demi-heure refaire une piqûre. Ensuite vous le bâillonnerez, de façon à ce qu'il ne puisse pas crier. Vous êtes responsable.

Le « dépanneur » inclina la tête, pas rassuré. Mais le colonel Yu Chang n'était pas un homme avec qui on discutait. Il fit signe à ses hommes et ils sortirent tous les trois, remontant l'escalier en ciment. La voiture repartit aussitôt. Il restait encore un problème à résoudre. Le colonel Yu Chang ordonna au chauffeur :

— Descends jusqu'au boulevard Dorchester.

Kim Pusang prit son service à minuit comme prévu, au Montréal General Hospital où il remplissait les fonctions d'infirmier. Après avoir fait le tour des quinze malades dont il avait la charge, il s'installa dans l'infirmierie du service et remit en place la boîte métallique contenant la seringue, puis jeta dans la corbeille l'ampoule de penthotal vide.

Ensuite, il prit un journal coréen vieux de huit jours et commença à le lire, laissant les battements de son cœur se calmer.

C'était la première fois qu'il était mêlé à une opération semblable. Mais on ne pouvait rien refuser au colonel Yu Chang quand on était coréen. Il se persuada que le risque était nul et que personne ne lui demanderait jamais de comptes. Comme infirmier, il avait la clef de l'armoire à pharmacie. Le « dépanneur » se trouvait tout près de l'hôpital et il disparaîtrait discrètement un quart d'heure.

La Chevrolet noire glissait le long des buildings massifs et vieillots du vieux Montréal, entre la réplique miniature de Notre-Dame de Paris et celle de l'Empire State, pour tourner à droite, vers le quartier des entrepôts. Il n'y restait que des bars mal famés et des usines fermées, vouées à la démolition. Quelques terrains vagues ajoutaient à l'ambiance sinistre. La voiture du colonel Chang s'arrêta en face d'un building de vingt étages en brique rouge, désaffecté depuis longtemps.

Les trois hommes s'approchèrent d'une grande porte de fer. Elle avait déjà été forcée par des clochards et ils purent se glisser facilement à l'intérieur du bâtiment. Étant donné le froid, personne ne s'y réfugiait plus. Ils posèrent le corps du Coréen poignardé à terre et, une fois de plus, le colonel Yu Chang vérifia ses poches, bien qu'il l'ait déjà fait au départ de l'expédition. Son adjoint, grâce à une torche électrique au faisceau très fin, découvrit un trou noir menant à un profond sous-sol. Ils revinrent vers le colonel et s'inclinèrent tous les trois rapidement devant leur camarade, avec une courbette un peu raide.

Puis, sur un signe du colonel, les deux hommes firent basculer le cadavre dans le trou. On entendit un bruit mat lorsqu'il heurta le sol.

Sans un mot, les trois Coréens rassortirent du building. Avec un peu de chance, on ne découvrirait pas le corps avant le printemps suivant. Ils remontèrent en voiture et, revenus sur Sherbrooke, le colonel Yu Chang qui avait pris le volant déposa ses deux subordonnés au coin du Jardin Botanique. Sans une poignée de main ni même un sourire. Leur tension nerveuse était trop forte. Trois blocs plus loin, le colonel coréen actionna une télécommande de sa voiture donnant accès au garage souterrain d'un grand immeuble moderne, au 1000 Sherbrooke. À cette heure tardive, il n'y avait qu'une demi-douzaine de voitures dans le garage. Aviation Building ne comportait que des bureaux.

Le colonel Chang prit l'ascenseur directement jusqu'au vingt-deuxième étage. Les couloirs étaient déserts. Les gardes de nuit restaient au rez-de-chaussée. Yu Chang pénétra silencieusement dans

les locaux du consulat général de Corée, traversa plusieurs pièces pour arriver à une porte blindée portant en caractères rouges l'inscription : « Défense absolue d'entrer ». C'était répété en anglais : un gros « No trespassing » rouge également.

Le colonel coréen ouvrit avec une clef attachée à son trousseau, puis, dès qu'il fut à l'intérieur, se pencha sur un registre ouvert et y nota un numéro qu'il vérifia sur la serrure. Celle-ci comportait un compteur, afin qu'on sache combien de fois elle avait été ouverte. Il apposa son paraphe rapide et s'approcha d'un téléx qu'il mit en marche.

Bien entendu, l'appareil était couplé à un codeur.

Avec application, Yu Chang tapa un bref téléx à destination de sa Centrale de Séoul et l'envoya sur la machine. Avec le décalage horaire, il était déjà dix heures du matin à Séoul. De toute façon, on devait attendre anxieusement de ses nouvelles.

Dès qu'il eut expédié son message, Yu Chang alluma une cigarette et attendit, lisant un vieux magazine. Vingt minutes s'écoulèrent avant que le téléx ne se mette à crépiter. Il se pencha et aperçut la première ligne.

For Chang's eyes only. For Chang's eyes only. For Chang's eyes only. Comme si la machine s'était emballée. Mais le colonel savait qu'il n'en était rien. Simplement, on était prudent à Séoul. Le texte se composa ensuite sous ses yeux.

« Félicitations. Commencez immédiatement exploitation. »

Pensivement, il arracha le papier du téléx et le brûla à l'aide de son briquet. Ce qu'il venait de réussir était la partie la plus facile de sa mission. Dès qu'on allait s'apercevoir de la disparition du locataire de Clark Street, le tonnerre allait se déchaîner. Il serait obligé d'agir, de se défendre contre ses ennemis et même contre certains de ses amis...

Le colonel Yu Chang, étant un militaire, obéissait aux ordres. Même s'ils n'étaient pas aisés à accomplir. Si on lui disait de s'asseoir sur une bombe à retardement, il exécuterait les instructions de Séoul.

CHAPITRE II

Lee Reiner, chef de station de la CIA à Montréal, ressemblait étonnamment à un phoque avec ses gros yeux globuleux, son nez rond et sa moustache en brosse. Malko l'identifia immédiatement parmi ceux qui attendaient les passagers du vol 273 d'Air France en provenance de Paris. L'Américain, lui aussi, devait avoir mémorisé les traits du prince Malko Linge, la plus célèbre des barbouzes hors-cadre de la Central Intelligence Agency, car les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre en même temps.

— Bon voyage ? demanda-t-il.

— Superbe ! fit Malko.

Dans un accès de folle générosité, la CIA lui avait offert une « Première » sur Air France, à partir de Paris où il s'était arrêté pour faire du shopping. Le 747 donnait l'impression de s'être posé en pleine forêt. Par un bizarre caprice administratif, l'aéroport international de Mirabel avait été construit au diable vauvert, à cinquante kilomètres de Montréal ! Les deux hommes sortirent de l'aérogare, essuyant aussitôt une violente rafale de pluie, avant de s'engouffrer dans la Buick de l'Américain.

— Vous arrivez bien, remarqua ce dernier, c'est l'unique semaine de l'année où toutes les feuilles des arbres de la forêt canadienne sont rouges. Superbe.

Malko regarda les futaies multicolores de hêtres, d'érables, de bouleaux qui défilaient le long du freeway rectiligne et désert, et demanda :

— La Company se lance dans l'écologie ?

Lee Reiner secoua la tête avec un sourire contraint.

— Pas vraiment. On ne vous a pas dit pourquoi vous étiez ici ?

— On m'a seulement parlé à Vienne d'une mission « délicate ». C'est-à-dire un problème qu'on ne peut pas régler directement avec un porte-avions...

L'Américain frotta de la main gauche ses moustaches de phoque et gloussa ironiquement :

— C'est un peu ça. Pour l'instant. Un kidnapping.

— Quelqu'un de la Company ?

Malko pensait à une de ses missions, des années auparavant, où il avait récupéré la fille du directeur général de la CIA, kidnappée pour

le faire chanter. Celui-ci avait eu le bon goût de sauter par la fenêtre, coupant court au chantage^{2}.

— Non, fit Reiner. Un certain Jan Kaunas. Courtier en papier d'origine lituanienne, possédant un passeport allemand, habitant Montréal depuis un an.

Dans le lointain, on commençait à apercevoir les lumières de Montréal s'étirant sur trente kilomètres sur une île au milieu du Saint-Laurent. La pluie redoublait. Lee Reiner ralentit.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il a disparu, il y a trois jours, continua l'Américain. Kidnappé chez lui. Probablement blessé, car on a trouvé du sang. Depuis, aucune trace, aucune demande de rançon, rien. Les journaux en ont un peu parlé, puis c'est passé aux oubliettes. Hier, le *Journal de Montréal* annonçait le soixante-sixième meurtre à Montréal depuis le début de l'année. Les Québécois sont des gens violents. Alors, le kidnapping d'un étranger...

— Et en quoi nous intéresse ce Jan Kaunas ?

Un brouillard de pluie nimbait le sommet des gratte-ciel devant eux, créant une atmosphère sinistre. Lee Reiner s'engagea sur le pont Papineau enjambant le bras nord du Saint-Laurent. Montréal semblait aussi étendue qu'une métropole de l'Ouest américain. Sur sa droite, Malko aperçut une marina où flottaient autant d'hydravions que de cabin-cruisers.

— Jan Kaunas est un « clandestin » soviétique, un colonel dépendant du Premier Directoire Général du KGB, entré au Canada comme dans du beurre... Il faut dire que le CE^{3} canadien ne distinguerait pas un moujik d'un grizzli.

— Amusant, dit Malko. Et qui a fait le coup ?

On n'enlevait pas tous les jours un colonel du KGB.

Le grand pont franchi, Lee Reiner ralentit considérablement. Le boulevard Papineau, descendant vers le sud, était coupé de feux tous les cent mètres. Lee Reiner fit comme s'il n'avait pas entendu la question et demanda :

— Vous n'êtes pas trop crevé ? Ce soir, je vous emmène au meilleur chinois de Montréal.

Ils débouchèrent enfin sur Sherbrooke. En contrebas, Malko aperçut des buildings ultramodernes, entrelardés de vieilles bâtisses en brique rouge. On se serait cru dans une ville américaine. Lee Reiner stoppa devant un hôtel d'aspect vieillot et cossu qui occupait tout un bloc de Sherbrooke. Le *Ritz Carlton*.

— Je vous prends dans une heure, dit-il à Malko.

L'Abacus ressemblait à une galerie d'art avec ses murs blancs, ses toiles modernes, ses spots lumineux et sa musique classique diffusée par d'invisibles haut-parleurs. Une Chinoise au corps sculptural, et à la peau du visage si tendue qu'elle semblait embaumée, avait pris leur commande, hiératique comme un bourreau, les abandonnant ensuite en face d'un flacon de saké.

Les tables espacées permettaient une conversation discrète, le physique de l'hôtesse ouvrait la porte à tous les fantasmes et quelques très jolies femmes piquetaient agréablement l'assistance. Malko en oublia la fatigue due au décalage horaire. Certes, il regrettait d'avoir quitté Liezen et avait déployé la photo panoramique de son château dans sa chambre du *Ritz Carlton*, mais, finalement, Montréal semblait vivable.

Il but un peu de saké tiède et demanda :

— Alors ? Parlez-moi du Tovaritch⁽⁴⁾ colonel Kaunas.

Lee Reiner eut un geste prudent.

— Je ne suis même pas sûr de son vrai nom. La première fois que nous avons ouvert un dossier sur lui, il s'appelait Gottfried Millier. Il était le numéro deux d'une grosse boîte d'Allemagne de l'Est travaillant à Pyongyang, capitale de la Corée du Nord. D'après nos recoupements, il venait d'être nommé major au KGB. Il dépendait du Premier Directoire Général et, à l'époque, du Sixième Département : Vietnam, Corée du Nord et Chine. Il était déjà clandestin.

— Pourquoi ? demanda Malko. La Corée du Nord est dans le bloc soviétique.

— Exact, reconnut Lee Reiner. Je pense qu'on le destinait à d'autres missions clandestines. À l'époque, il est resté trois ans à recruter à partir de Pyongyang des saboteurs et des informateurs en Corée du Sud, au Japon et à Formose. En s'attaquant surtout au personnel militaire des bases radars. C'est comme cela que nous sommes parvenus à le situer. En remontant une de ses filières. Celui que nous avions infiltré dans son réseau nous a procuré une photo de lui. Ensuite, hélas, il a été neutralisé...

Malko préféra ne pas demander ce que recouvrait ce terme.

— En tout cas, souligna Reiner, nous pensons que Millier-Kaunas a monté un réseau de sabotage redoutable en cas de conflit. Du travail de longue haleine.

— Et après ?

Lee Reiner ne répondit pas. La sculpturale hôtesse arrivait, escortant trois garçons apportant le canard laqué, les crêpes, une sauce rougeâtre. Elle demeura debout derrière eux pendant que les serveurs disposaient les lambeaux de peau caramélisée dans les crêpes. Dès qu'ils furent seuls, Lee Reiner continua :

— Ensuite Muller-Kaunas est retourné à sa Centrale, à Moscou, et

nous sommes presque certains qu'il a travaillé au Directoire des illégaux, à la formation d'autres clandestins. Il y serait resté environ trois ans.

L'Américain s'interrompt pour engloutir une énorme bouchée de canard laqué. Malko se pencha à travers la table, essayant de ne pas regarder le jus qui dégoulinait de la bouche de son vis-à-vis.

— Qui l'a enlevé, à votre avis ? Et comment avez-vous été alerté ?

— Hon, hon ! fit Lee Reiner, la bouche pleine et le regard pétillant de malice.

Malko dut attendre qu'il ait dégluti et bu une rasade de saké, l'œil fixé sur la croupe cambrée tendue de soie bleu pastel de l'hôtesse.

— Je n'ai pas grand-chose à faire à Montréal, avoua Reiner. Alors je lis tous les journaux. Ils ont publié la photo du kidnappé. À cause de la consonance lituanienne, j'ai transmis aux archives à Langley, pour qu'on regarde s'il n'y avait rien. Et j'ai touché le jackpot...

« Du coup, j'ai fait demander à la Sûreté de Montréal le dossier du kidnapping. Sans vraiment leur dire ce qu'on savait du bonhomme. Simplement que nous le soupçonnions d'être un clandestin soviétique. D'abord, ils ne nous ont pas crus. Il a fallu leur mettre les points sur les i. Ils n'en sont pas encore revenus. Les gens du CE canadien ne me parlent plus. Ils n'avaient pas la moindre fiche sur Jan Kaunas...

— Beau travail ! apprécia Malko.

La Central Intelligence Agency renaissait de ses cendres. Depuis quelques années, on n'était plus habitué à une telle conscience professionnelle.

— C'est quand même léger, une vieille photo, comme identification, remarqua Malko.

— Il y a autre chose. Ce Kaunas a une particularité : ses mains ; des doigts énormes, spatulés, avec des ongles ronds, gros comme des pièces de vingt-cinq cents. Le détail était dans son dossier. Nous l'avons retrouvé avec l'interview des témoins interrogés par la police canadienne.

— Je ne vous demande même pas si vous avez trouvé quelque chose d'intéressant dans son appartement ?

— *Nada !* dit Reiner se rappelant qu'il avait été en stage à Panama. Normal, c'était un professionnel. Son passeport appartient à un Allemand de l'Ouest d'origine lituanienne qui s'était rendu en Tchécoslovaquie, il y a quatre ans. Piqué par les Services techniques. Ils avaient juste changé la photo. Classique.

Il se remit à manger. Le jus du canard coulait sur sa moustache d'une façon assez répugnante. Malko, détournant la tête, croisa le regard amusé de la Chinoise dont la poitrine semblait dessinée sous la soie, tant elle était parfaite. La longue fente de la robe découvrait une cuisse fuselée. Elle se dirigea vers la porte pour accueillir deux clients,

des Asiatiques. Le premier avait un visage carré et plat, un costume bleu mal coupé, une cravate presque phosphorescente, un parapluie accroché gauchement au bras et des yeux si bridés qu'on distinguait à peine ses prunelles. Le second lui ressemblait vaguement. La Chinoise installa les deux hommes au fond. Lee Reiner essuya sa moustache, une lueur excitée dans ses yeux intelligents.

— Vous croyez aux coïncidences ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

Le sourire s'élargit.

— Parce que l'un des hommes qui viennent d'entrer, celui avec le parapluie, est selon toute vraisemblance le responsable de l'enlèvement de Jan Kaunas.

Malko le regarda attentivement, croyant qu'il plaisantait. Les deux Asiatiques étaient trop loin pour pouvoir les entendre.

— C'est un Japonais ?

Lee Reiner eut un sourire suave.

— S'il vous entendait, il vous briserait les vertèbres cervicales de rage. Le colonel Yu Chang est né à Taegu, dans le Sud de la Corée et constitue un des plus brillants éléments de la KCIA⁽⁵⁾. Si vous voulez, c'est un de nos homologues. Il a été élevé en Chine, à Shanghai, et ensuite, a fait ses études supérieures à Kyoto, ce qui lui permet de haïr également Chinois et Japonais. Il est normalement basé à New York. Je savais qu'il était à Montréal. C'est ennuyeux qu'il nous ait vus.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me connaît et va être certain maintenant que nous sommes sur son dos. Vous pouvez être sûr que dès ce soir, votre signalement va partir par télex à Séoul. Et revenir avec votre biographie. Les Coréens sont des gens très organisés...

— Un Coréen..., dit Malko, pensif. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il a enlevé votre Kaunas ? Le passé de celui-ci ?

— « Notre » Kaunas, corrigea l'Américain, parce que c'est vous le chef de mission chargé de le retrouver.

Malko fixait la nuque rasée du colonel coréen qui s'était plongé dans ses baguettes comme s'ils n'existaient pas. Au Vietnam, il avait connu des Coréens. C'étaient des durs, viscéralement anticomunistes et peu portés sur les Droits de l'Homme. Qu'ils aient kidnappé une « taupe » soviétique n'était pas impensable. Il sentait le regard ironique de Lee Reiner posé sur lui et qui l'agaçait un peu.

— OK, fit-il. Maintenant, dites-moi réellement ce que vous savez. Ou ce que les Canadiens vous ont appris...

— Bien, dit Reiner, en se calant dans son siège. Jusqu'à la photo dans le journal, personne n'avait détecté la présence de Jan Kaunas au Canada. Bien entendu, dès que j'ai su sa véritable identité, j'ai pensé que ce n'était pas un kidnapping ordinaire. Ensuite, je me suis plongé

dans le dossier de la Sûreté de Montréal. Les voisins de Clark Street, où habitait Jan Kaunas, ignoraient tout de lui, sauf qu'il recevait parfois la visite d'une femme très grande, de type asiatique, qui arrivait toujours en taxi. Souvent vêtue d'une sorte de robe de cérémonie, a précisé une vieille dame du rez-de-chaussée.

« Même abrutis de caribou, les flics canadiens ne pouvaient pas ne pas la retrouver.

— Qu'est-ce que c'est le « caribou » ? Je croyais qu'on le mangeait...

— L'animal, oui, fit Reiner. Mais, ici, à Montréal, c'est un mélange d'alcool à 90° et de porto qu'on boit quand il fait très froid. De quoi vous transformer les cellules grises en mélasse.

— Encore un peu de canard ? demanda la voix sucrée de la Chinoise.

La masse tiède de son sein pesait sur le bras de Malko et elle creusait encore plus le ventre comme pour faire ressortir sa fantastique poitrine. Les deux hommes déclinèrent poliment. Du coin de l'œil, Malko vit le compagnon du colonel Yu Chang se lever et se diriger vers les toilettes.

— Bref, continua Reiner, ils ont retrouvé la maîtresse de Jan Kaunas. Une Coréenne. Kedok Wa-Dae.

— Ah ! fit Malko.

Le flacon de saké était vide, mais d'un claquement de doigts, la Chinoise, décidément aux petits soins, en fit réapparaître.

— Comme vous dites..., approuva Lee Reiner. C'était l'hôtesse de l'unique restaurant coréen de Montréal, pas loin d'ici, dans Mackay Street, le *Hi-Korea House*. Pas fameux, à part cette Kedok Wa-Dae qui reçoit les clients dans de superbes robes de cérémonie et n'hésite pas, d'après les rapports de flics, à se faire sauter par quelques-uns. Peut-être pour constituer au restaurant une clientèle d'habitues. Jan Kaunas a donc été un de ses amants.

— Elle l'a confirmé ?

— Bien sûr ! Elle a même reconnu que le jour où il a disparu, elle lui avait rendu visite après son travail. Mais qu'elle était ensuite rentrée se coucher et ne savait rien du rapt. On a effectivement retrouvé le taxi qui l'a ramenée chez elle. Pourtant, elle portait encore deux jours plus tard une énorme ecchymose sur le visage comme si elle avait reçu un coup. Elle a dit s'être cognée... Dans un premier temps, les Canadiens ont replongé dans le caribou, ne voyant pas pourquoi elle aurait enlevé son amant, privant du même coup le *Hi-Korea House* d'un client...

— Et qu'est-ce qui les a fait changer d'avis ?

Lee Reiner but son saké avec un sifflement, les yeux au creux des reins de la Chinoise qui se retourna comme si on l'avait brûlée.

— Moi ! fit-il simplement. Inutile de vous dire qu'on s'est penché affectueusement sur le *Hi-Korea*. Et ce qu'on a découvert n'était pas triste. C'était tout simplement une des bases de la KCIA à Montréal...

Malko posa ses baguettes, pensif.

— Expliquez-moi comment un clandestin soviétique prudent comme un serpent est allé se fourrer dans une antenne de la KCIA. Il était suicidaire ou quoi ?

— Bonne question, admit Lee Reiner. J'y ai réfléchi. Bien entendu, seul Jan Kaunas connaît la bonne réponse, mais je crois qu'on peut l'expliquer. D'après ce que nous savons de lui, Millier-Kaunas adorait la cuisine coréenne. Il traitait toujours royalement ses contacts à Pyongyang. Il est resté trois ans là-bas. Donc, il a pu avoir une sorte de mal du pays. Ce n'est qu'une hypothèse bien sûr, parce que nous ignorons la mission de Jan Kaunas au Canada. D'après son background, j'ai l'impression qu'il avait dû être affecté ici en mission de longue durée pour tenter d'infiltrer nos réseaux radars installés au Canada et en Alaska, le NORAD⁽⁶⁾, le BMEWS⁽⁷⁾ et le PARCS⁽⁸⁾. Pour ce dernier, nous avons trente et une stations rien que dans le nord Canada. Cela collerait avec ses activités antérieures et ses connaissances en électronique.

« Si j'ai raison, Jan Kaunas a tout simplement commis une imprudence. Cela arrive aux meilleurs. Souvenez-vous du colonel Abel... Ensuite, il a dû trouver que cette Kedok était bien pratique. Un coup facile qui ne lui posait pas de problèmes. Même les mecs du KGB ont besoin de baiser. D'après ce qu'on sait, il la voyait juste pour ça. L'idéal pour un « clandestin ». Il y a, bien sûr, une autre hypothèse...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Laquelle ? demanda Malko.

— Qu'il ait eu l'ordre d'infiltrer les Coréens d'ici pour compléter son réseau de Pyongyang. Ou qu'il ait retrouvé ici quelqu'un qu'il avait déjà « tamponné » quand il était en Corée du Nord.

— Mais, dites-moi, les Coréens sont nos alliés, remarqua Malko. Vous avez des relations privilégiées avec la KCIA.

Les yeux de l'Américain se plissèrent de joie.

— Bien sûr. En théorie. Parce qu'ils ne sont pas commodes, un peu paranoïaques, et qu'ils mènent leur propre jeu. Bien entendu, on leur a posé la question à Washington. Ils ont vertueusement juré qu'ils n'étaient pour rien dans le kidnapping.

— Et si c'était vrai ? insista Malko, se faisant l'avocat du diable.

Lee Reiner lapa sa soupe, terminant le repas. Un œil sur la Chinoise qui semblait faire exprès de passer et repasser, hiératique et provocante.

— OK, fit l'Américain. Qui alors ? C'est un travail de professionnels. Jan Kaunas est un type costaud, il s'est sûrement

défendu. D'ailleurs, il y avait des traces de sang. Aucune, par contre, d'effraction. Rien de volé, pas de demande de rançon. Nous connaissons les Coréens. Ils ont toujours été partisans des méthodes musclées. Il y a quelque temps, ils s'amusaient à enlever un peu partout leurs opposants pour les ramener en Corée afin de les découper en petits cubes. Il y a aussi un détail que vous ignorez. Dans l'appartement de Jan Kaunas, on a découvert un slip de femme venant d'une boutique élégante de Sherbrooke. Devinez à qui il a appartenu ?

— À cette Kedok Wa-Dae ?

— *Right*. Quand on lui en a parlé, elle a simplement dit qu'elle avait dû l'oublier.

— Possible...

— Sûr, approuva Lee Reiner, mais j'imagine mieux une bagarre, le kidnapping et la fille troublée partant sans sa culotte. Bien entendu, c'est impossible à prouver. C'est un indice de plus. Ensuite, il y a le colonel Yu Chang, l'homme qui vous tourne le dos. Il a déjà été mêlé à des histoires pas tristes. À Langley, ils l'ont surnommé « spookie⁽⁹⁾ ». C'est une coïncidence bizarre qu'il soit ici, non ? Il ne se passe pas grand-chose à Montréal...

— À propos, remarqua Malko, il y a quand même des Canadiens à Montréal. Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils se heurtent à un mur, avoua Lee Reiner. Les Coréens leur offrent une surface absolument lisse. Depuis qu'ils savent qui est Jan Kaunas, ils ne veulent pas pousser trop loin, reniflant une histoire qui les dépasse. Ils ne peuvent évidemment pas fouiller tout Montréal, maison par maison.

— Vous croyez que Jan Kaunas est toujours à Montréal ?

Reiner rota discrètement sous l'œil attendri d'un des serveurs. Malko commençait à ressentir les effets du décalage horaire. Pour lui, il était quatre heures du matin, mais l'histoire de la taupe évanouie le fascinait.

— Je n'en sais foutre rien, avoua l'Américain. La présence du colonel Yu Chang laisserait penser que oui. Mais ils ont peut-être dans l'idée de le transporter clandestinement dans leur pays. Seulement, ils attendent que les choses se tassent un peu. Ils se doutent bien que nous nous intéressons à lui. On est toujours à la merci d'une dénonciation, d'un hasard. Ils sont très soucieux de leurs bonnes relations diplomatiques. Les Canadiens seraient fous furieux de découvrir qu'on a kidnappé un agent du KGB sous leur nez pour le passer au gril. Les Coréens ont deux autres bonnes raisons d'aller le mettre au frais au pays du Matin Calme.

— Lesquelles ?

— D'abord, nos camarades les Ivans. À mon avis, le KGB doit déjà faire des pieds et des mains pour retrouver son bonhomme. Ils doivent

le récupérer ou l'éliminer. Connaissant les Coréens, le KGB sait qu'ils le feront parler, donc qu'ils annihilent le travail de plusieurs années. Tout un réseau de sabotage et d'information qui saute, c'est dur.

— Vous n'avez pas encore eu de tuyau ?

— Rien. À mon avis, cela va se passer au niveau des clandestins. À moins qu'ils n'utilisent justement le réseau mis en place par Muller-Kaunas quand il était en Corée du Nord pour savoir ce qu'il est devenu. Ensuite, ils monteraient une opération pour le récupérer. Cela m'étonnerait que Muller-Kaunas n'ait pas recruté quelques agents de la KCIA.

— Cela promet quelques moments animés, conclut Malko. Et quelle est la seconde raison pour laquelle ils voudraient l'emmener en Corée ?

Lee Reiner frotta son pouce et son index droit l'un contre l'autre.

— Les dollars, fit-il. Si je gamberge bien, une fois qu'ils vont l'avoir pressé comme un citron, ils vont le faire « sortir » en Corée, prétendant qu'ils l'ont piqué là-bas, ce qui évite toute complication diplomatique. Et ensuite, ils vont nous le revendre, contre certains avantages. Comme des armes, des licences d'importation ou des trucs comme ça.

Un ange passa, éperdu de tant de noirceur.

Malko savourait son saké, songeur. L'histoire de Lee Reiner tenait parfaitement debout. Seulement ce n'était qu'une hypothèse. Au fond de la salle, les deux Coréens mangeaient à toute vitesse. La musique de fond continuait à les bercer agréablement.

— Si je comprends bien, fit-il, vous attendez de moi que j'utilise mon charme slave sur la belle Kedok Wa... Dae. Pour qu'elle me révèle où ses petits camarades ont caché le vilain Jan Kaunas.

L'ironie de sa voix était telle que Reiner leva la main pour l'arrêter.

— Cela fait partie de votre mission, reconnut-il. Mais je n'y crois pas trop. Il y a une autre piste sérieuse. Nous aussi, nous avons une taupe chez les Coréens. Recrutée, il y a pas mal de temps, quand elle était étudiante à Miami. C'est le moment de la faire sortir de son trou. Elle est la maîtresse d'un Coréen haut placé, et se trouve au courant de beaucoup de choses. Nous la tenons par quelques petites histoires. Personnage intéressant et dangereux. Grande bourgeoisie asiatique. Installée à Montréal depuis quelques années, ce qui explique que nous l'ayons un peu laissée tomber. Nous avons repris le contact et je pense qu'elle vous recevra bien.

— Donc, vous pensez que Jan Kaunas est toujours ici.

— Le colonel Yu Chang n'est pas venu pour contempler les feuilles rouges de l'automne.

Malko bâilla.

— Bien. Je vais me mettre en campagne.

— J'ai omis de parler de vous aux Canadiens, souligna Lee Reiner. Parce que, nous aussi, nous voulons Jan Kaunas.

— Pour remmener à la Ferme⁽¹⁰⁾ ?

Le regard de Lee Reiner glissa pudiquement.

— Vous devinez tout, soupira-t-il. Alors, avec ces socialistes de Canadiens, évitons l'incident diplomatique.

Ils se levèrent et la Chinoise s'approcha aussitôt, s'inquiétant de leur repas, babillant, son regard noir absolument impénétrable. Malko, en dépit de sa fatigue, avait une furieuse envie de lui offrir de l'accompagner. Il n'était pas certain qu'elle eût refusé.

Lee Reiner s'emmitoufla frileusement dans son vieil imperméable. Un vent glacial balayait Mackay, et ils étaient garés près d'un bloc plus loin, dans une impasse entre deux buildings. À côté du restaurant, une affiche collée sur une vitrine annonçait : « Chiens chauds, 1,50 dollar. »

— Tiens, les Canadiens sont comme les Chinois, remarqua Malko, ironique, ils mangent les chiens.

Lee Keiner pouffa.

— Non ! Ce sont tout simplement les « hot-dogs », des saucisses. Les Québécois sont tellement allergiques à l'anglais qu'ils traduisent tout littéralement.

Dans la voiture, Lee Reiner tendit à Malko une feuille de papier plié.

— Voilà les coordonnées de la taupe. Elle vous attend. Que faites-vous pour Kedok Wa-Dae ?

— Comme Jan Kaunas. J'espère qu'elle ne me réservera pas le même sort.

— Allons, allons, fit Reiner, les Coréens sont quand même nos alliés. Vous ne risquez rien de leur côté.

Cinq minutes plus tard, l'Américain le déposait au *Ritz Carlton*. Ils bavardèrent quelques instants dans la voiture, puis Malko descendit.

Le hall était plein d'une foule endimanchée, un mariage juif orthodoxe, des femmes déguisées en arbres de Noël. L'ascenseur était vide. Les portes glissèrent silencieusement au dixième étage. Malko eut un regard distrait pour le couloir désert. Il allait mettre la clef dans sa serrure quand il sentit une présence derrière lui. Il se retourna, découvrant deux hommes trapus et souriants, avec d'identiques visages carrés, des yeux bridés et des costumes mal coupés.

Le sourire du premier s'effaça. Sans crier gare, d'un bond incroyable, il s'éleva en l'air comme une ballerine, pirouetta et son pied droit se détendit à l'horizontale, frappant Malko à la gorge.

CHAPITRE III

Malko était encore en train d'essayer de reprendre son souffle, appuyé au mur du couloir lorsqu'il crut que son estomac explosait sous le choc d'un coup de marteau. Le second Oriental venait de le frapper avec un poing dur comme la pierre. Tout l'air que contenaient ses poumons sortit avec un sifflement douloureux. Les yeux pleins de larmes, titubant, étourdi, il réussit à décocher un violent coup de coude à son adversaire le plus proche. L'autre redécolla du sol, un pied se détendit, comme détaché du corps auquel il appartenait, et heurta Malko au menton, le projetant à terre. L'homme avait sauté, s'élevant à plus d'un mètre ! Roulant sur lui-même, Malko évita de justesse deux pieds qui s'apprêtaient à écraser ses parties vitales.

Pas un mot n'avait été prononcé.

Quelque chose flasha dans sa tête : le taekwondo, la lutte coréenne, cousine du karaté, pleine de coups mortels. Avec cela, pas besoin d'arme pour tuer ! Il se maudit de ne pas avoir récupéré son pistolet extra-plat, passé par la valise diplomatique. Montréal semblait si calme...

Ses deux agresseurs revenaient à la charge, inexpressifs, les poings serrés, sûrs de leur supériorité, l'empêchant de regagner l'ascenseur dont les portes étaient toujours ouvertes. Ils allaient le massacrer. Malko ouvrit la bouche pour appeler, mais, aussitôt, un coup de manchette lui fit rentrer son cri dans la gorge. De nouveau, il eut la déprimante impression d'être un punching-ball.

La pointe d'une chaussure, frappant son péritoine, lui arracha un cri de douleur. Il se sentit perdre connaissance, réussit à se reprendre au prix d'un effort inouï. Les deux revenaient sur lui, implacables, dans un festival de pirouettes.

Soudain, sa vision brouillée distingua un extincteur accroché au mur à trois mètres de lui. En deux bonds, il l'eut atteint et décroché. Surpris, les deux Asiatiques avaient perdu quelques fractions de seconde. Cela suffit à Malko pour arracher la goupille de sécurité, renverser l'engin et braquer l'embout sur ses agresseurs. La neige carbonique jaillit, sous pression, aveuglant le premier qui recula avec un cri de douleur, Malko dirigea aussitôt le jet sur son compagnon, avec le même résultat. Sa gorge le brûlait et il tenait à peine debout. Impitoyablement, il continua son arrosage, aspergeant les deux

Coréens qui finirent par prendre la fuite par l'escalier de service. Malko laissa tomber à terre l'extincteur vide, trop épuisé pour les poursuivre. À quoi bon ? Cette intervention brutale était signée. Apparemment, Lee Reiner n'avait pas une appréciation exacte de ses « alliés » coréens. Entrant enfin dans sa chambre, Malko se déshabilla et se jeta sous une douche, inspectant les dégâts : son corps commençait à se couvrir d'hématomes noirâtres et chaque gorgée de salive lui faisait mal à avaler. Il but presque une demi-bouteille de Contrex pour calmer sa soif. Il était moulu, comme passé dans une essoreuse.

L'attaque dont il avait été victime semblait donner raison à Lee Reiner. Le clandestin soviétique kidnappé se trouvait toujours à Montréal. Et ses « protecteurs » coréens tenaient à le garder. C'était le message qu'ils avaient brutalement transmis.

Un soleil radieux brillait sur les vieux hôtels particuliers de Sherbrooke Avenue. Le vent violent avait balayé les nuages. Malko voulut tourner la tête et étouffa un cri de douleur : tout son cou était raide et chaque muscle lui faisait mal : sans l'extincteur, les deux brutes coréennes le réduisaient en bouillie.

Il composa le numéro donné par Lee Reiner et laissa sonner longtemps jusqu'à ce qu'une voix de femme dise « allô ».

— Lisa Park ? demanda Malko.

— C'est moi, répondit la voix avec un léger accent.

— Mon nom est Malko Linge. Je crois que nous avons un ami commun qui vous a connue à Miami.

Long silence, puis la voix dit, avec une intonation chaleureuse un peu forcée :

— C'est exact, monsieur Linge. Je pense que nous pourrions boire un verre ensemble, un de ces jours. Dimanche peut-être...

— Je ne reste pas longtemps à Montréal, remarqua Malko. Pourrions-nous dîner ensemble ce soir ?

— Impossible.

— Déjeuner, alors ?

— Je pars monter à cheval... (Hésitation.) Peut-être vers six heures ce soir pour un drink.

— Parfait. Je suis au *Ritz Carlton*.

Un petit silence, puis Lisa Park fit :

— Je préfère que vous veniez, je ne sors pas beaucoup. Vous connaissez mon adresse ?

— Je la connais. À six heures.

Il raccrocha. À quoi ressemblait la taupe ? C'est un détail que ne

lui avait pas communiqué Lee Reiner.

Lee Reiner émergea de la porte tournante de *Bens*, le délicatessen en vogue de Montréal, au coin de Maisonneuve et de Metcalfe, toujours affublé de son vieil imperméable qui le faisait ressembler à Colombo et rejoignit Malko, assis sous une rangée de portraits d'artistes de seconde zone qui ornaient le mur. Probablement inconnus hors des limites du bloc... Son œil critique parcourut Malko.

— Ils ne vous ont pas trop abîmé...

— Vous voulez que je me déshabille ?

L'Américain le stoppa d'un geste.

— Désolé ! Je ne pensais pas que le colonel Chang réagirait aussi brutalement. Bien sûr, il niera. Mais au moins, cela prouve que nous sommes sur la bonne piste.

On leur apporta deux énormes pastrami, baptisés viande séchée avec deux bières. Malko laissa l'Américain entamer son demi avant de demander :

— Avez-vous une idée de l'endroit où ils peuvent garder celui qu'ils ont kidnappé ?

Lee Reiner secoua la tête, la bouche pleine, puis ayant vaincu son pastrami, éructa :

— Non, c'est pour ça qu'il faut secouer sérieusement Lisa Park. Sans cela nous sommes dans la merde. Il y a sept mille Coréens à Montréal, une douzaine de mille en tout au Canada. La plupart ont de petits métiers. Il faudrait passer tout cela au crible. C'est impossible.

— Les Canadiens ne savent rien ?

— Presque rien, avoua l'Américain. C'est un milieu que personne n'a jamais pu infiltrer. Trop fermé. Nous, à la Company, nous traitons toujours avec les mêmes officiers de la KCIA qui ne nous disent que ce qu'ils veulent. J'ignore tout de la structure de la KCIA au Canada. Je sais seulement que lorsque le président de la Corée du Sud est venu, ils ont amené, par bus, les sympathisants à Ottawa et ont laissé les autres. Tous les Coréens ont une frousse bleue de la KCIA. C'est leur petit KGB.

— Pourquoi ne pas avoir « traité » cette Lisa Park vous-même ?

Lee Reiner eut un clin d'œil ironique.

— La règle sacro-sainte du cloisonnement. Je suis chef de station ici. Pas question de me mêler à une opération clandestine qui pourrait déboucher sur l'exfiltration d'un kidnappé recherché par la police canadienne. Vous voulez qu'ils nous déclarent la guerre !

— Est-ce que mon arme est arrivée ? demanda Malko pour changer de sujet.

— J'allais vous en parler ! Vous pouvez la récupérer au consulat. Demandez Jim. Mais ne vous en servez pas trop. Les Canadiens sont susceptibles...

— Mon épiderme aussi, remarqua Malko. Je n'ai pas envie de servir de punching-ball une seconde fois à vos « spookies » coréens. Vous devriez le dire à votre colonel Chang.

— Il a disparu, avoua l'Américain. Parti de son hôtel. J'ai demandé aux Canadiens de me signaler sa sortie à la frontière, mais je n'ai encore rien. Et Lisa ?

— Je la vois ce soir.

— J'espère que cela marchera, soupira l'Américain. Je ne compte pas du tout sur Kedok Wa-Dae. C'est seulement pour les agacer, les pousser à faire une connerie...

— Me couper la gorge par exemple, suggéra Malko, pince-sans-rire.

Ils finirent leur pastrami en silence. Où pouvait se trouver Kaunas dans cette ville d'un million d'habitants démesurément étendue ? Malko regagna la somptueuse Lincoln marron louée chez Budget pour la modique somme de quarante dollars par jour. Le prix d'une Chevrolet ailleurs. Une voiture de luxe, toute neuve...

Jim était un jeune garçon lunetté qui lui remit un paquet cacheté. Malko retrouva avec plaisir l'acier froid de son pistolet extra-plat au long canon bleuté. Avec soin, il remplit le chargeur des neuf cartouches à haute vitesse initiale préalablement graissées qui, en dépit de leur calibre modeste, pouvaient abattre un homme à trente mètres avec une précision due au long canon. À son habitude, il le glissa dans sa ceinture. Il avait toujours eu horreur des holsters qui faisaient, à son goût, trop gangster. D'ailleurs, la CIA avait créé cette arme pour qu'on puisse la porter sous un smoking. Il quitta le consulat un peu rasséréné. La nuit tombait déjà et le temps de nouveau se gâtait.

Peel Street était bordée de somptueuses demeures victoriennes en pierre de taille, entrelardées de plus modestes cottages. C'est à la porte d'un de ceux-ci que Malko sonna. Une charmante bâtisse de deux étages, avec un petit perron.

Peel Street faisait partie du Golden Square Mile, le quartier le plus chic de Montréal. Elle montait vers les pentes du Mont-Royal, le cœur de Montréal.

On peut être une taupe et être néanmoins attirante. Avec ses cheveux noirs coupés en frange nette tombant jusqu'aux yeux, Lisa Park ressemblait à une poupée japonaise. Seuls traits non asiatiques :

l'épaisse bouche rouge sombre et la lourde poitrine moulée par un pull de cachemire noir. D'ailleurs, elle était toute de noir vêtue, pull, jupe, bas et escarpins. Un visage rond, des yeux souriants, intelligents, des ongles rouges, une femme raffinée. Son regard soutint celui de Malko.

— Monsieur Linge ?

— Exact.

— Venez.

Malko la suivit dans un escalier débouchant sur un salon décoré de gravures chinoises, d'un tapis chinois, de massifs meubles d'Asie en bois sombre, des lampes de porcelaine bleue. On se serait cru en Chine...

Lisa Park s'assit de l'autre côté d'une table basse et croisa les jambes. À la fois provocante et sage.

Malko contemplait un étrange meuble plein de minuscules tiroirs.

— C'est une pharmacie ancienne. Un peu de porto ? Ou une « petite liqueur gazeuse » comme disent les Québécois, ajouta-t-elle en souriant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un Pepsi...

— Je préfère un porto.

Il régnait une atmosphère curieusement feutrée dans cette maisonnette sans un grain de poussière, silencieuse. Peel Street était si calme qu'on se serait cru dans un jardin. Pourtant, Lisa Park clignait des yeux à la façon d'un oiseau de nuit, comme si elle était nerveuse.

— Mon mari est en voyage, dit-elle comme pour s'excuser. Alors, je ne sors pas beaucoup.

— Notre ami commun vous a parlé du motif de ma visite, avança Malko. Je cherche des informations sur la disparition de...

La Coréenne eut un rire gêné, brusque et inattendu.

— Je sais, je sais, mais je ne crois pas que mes compatriotes soient mêlés à cet enlèvement. Je connais Kedok Wa-Dae, elle a eu beaucoup d'aventures. Cet homme-là n'était qu'un de ses amants. Elle ne savait sûrement pas ce qu'il faisait.

— Vous la connaissez ? demanda Malko, intéressé.

— Oui, un peu.

— Il y a un moyen de l'approcher ?

Lisa Park ne répondit pas, but une gorgée de porto, croisa et décroisa les jambes avec un sourire pincé. Malko aperçut, pendant une fraction de seconde, un triangle de peau blanche : elle portait des bas. Elle lui parut tout de suite plus intéressante. En dépit de son apparence bon chic, bon genre, elle dégageait une certaine sensualité. Elle répondit enfin :

— Je ne la connais pas assez intimement. Elle ne me dira rien.

Elle se leva pour aller chercher la bouteille et Malko admira sa

croupe ronde et pleine. Ils bavardèrent encore de choses et d'autres, puis elle regarda ostensiblement sa montre.

— Je vais devoir vous quitter. Il faut que je me prépare pour mon dîner.

Les yeux dorés de Malko se posèrent sur elle, un peu plus sérieux.

— Je dois vous revoir, dit-il. J'ai absolument besoin des renseignements que vous pouvez recueillir.

Un long silence suivit. Il se demanda s'il n'avait pas été trop brutal. Lisa Park buvait son porto, très droite sur son siège. Ses yeux clignèrent de nouveau.

— Je vais réfléchir, murmura-t-elle d'une voix imperceptible. Demain, je vais au manège, de l'autre côté de Mont-Royal. Nous pouvons nous voir là, vers quatre heures, pour le thé. Cela s'appelle le Country Club de Mont-Royal.

— Vous aimez les chevaux.

— Je monte tous les jours, dit-elle. Je ne vis que pour les chevaux et la cuisine. Ce sont mes deux passions.

Il lui baisa la main et s'excusa :

— Pardon de vous bousculer, mais le temps presse.

Lisa eut un petit hochement de tête :

— Je comprends. À demain.

Il se retrouva dans Peel Street, descendant en pente raide jusqu'à Sherbrooke. Décidément, tous les Coréens ne se ressemblaient pas. Qu'allait lui réserver Kedok Wa-Dae, celle par qui le scandale était arrivé ? Il était bien décidé à se servir du nom de Lisa Park afin de gagner du temps. Machinalement il tâta la crosse de son pistolet pesant à sa ceinture. L'avertissement donné par le colonel Yu Chang était clair et il n'en avait pas tenu compte. Le suivant risquait d'être encore plus violent.

Les Coréens n'avaient pas le sens des nuances.

Le *Hi-Korea House* était absolument sinistre ! Quelques ouvrages de vannerie et des poupées aux vêtements criards n'arrivaient pas à atténuer la froideur des murs blancs. On avait servi à Malko du saké dans une théière en fer-blanc pour accompagner une dorade fraîchement dégelée.

Heureusement, il y avait Kedok Wa-Dae !

Malko ne s'attendait pas à une telle beauté, avec ses hautes pommettes, ses immenses yeux en amande, la bouche rouge comme une mangue entrouverte sur un sourire distant. Son allure altière était accentuée par la grande robe jaune brodée de dragons rouges qui descendait jusqu'au sol, soutenue par d'invisibles jupons... Kedok

avait conduit Malko à sa table avec une componction un peu lointaine et lui avait expliqué le menu. Maintenant, il attendait le moment favorable pour attaquer. Les derniers clients venaient de partir et la jeune hôtesse bavardait près de la caisse avec un garçon. Elle s'approcha lorsque Malko eut payé.

— Avez-vous bien dîné ?

— C'était parfait, mentit Malko.

— C'est très gentil. J'espère que vous reviendrez...

— Je suis nouveau à Montréal, fit Malko, voulez-vous me montrer la ville ? Je crois que vous allez fermer. Nous pourrions aller boire un verre dans Crescent Street.

Kedok rougit légèrement, et virevolta dans sa large robe.

— Ce serait avec plaisir, mais je ne peux pas ce soir. Une autre fois peut-être.

Le garçon s'était approché et Malko se demanda s'il parlait anglais. C'était peut-être la cause de la réticence de l'hôtesse. Il n'insista pas et ils se quittèrent sur un sourire. Sa Lincoln de Budget était garée au parking à côté. Il s'y installa, trouva une place en face du restaurant et coupa le moteur. Ce n'était pas inintéressant de savoir ce qu'allait faire la maîtresse de Jan Kaunas, maintenant qu'elle n'avait plus son amant.

Il n'y avait pas un chat dans Mackay quand deux silhouettes apparurent à la porte du *Hi-Korea House*. Un Coréen et Kedok Wa-Dae, qui avait prosaïquement troqué sa robe de cérémonie pour un imperméable blanc. L'homme gagna une voiture garée devant la Lincoln et démarra après y avoir fait monter Kedok. Malko attendit qu'il soit presque arrivé au feu rouge au coin de Sainte-Catherine pour le suivre. L'autre conduisait lentement, prudemment. Il tourna à droite dans Sherbrooke, puis un peu plus loin, à gauche dans une petite rue montant vers le Parc Royal, Muséum Street. Elle se terminait en impasse par un gigantesque escalier, style Montmartre. Le Coréen s'arrêta à son pied, Malko vit Kedok Wa-Dae sortir de la voiture et s'éloigner d'un pas rapide vers les marches de pierre. La voiture redémarra.

Malko réalisa que l'adresse de son dossier d'objectif, 1362 avenue des Pins, correspondait à la rue sur laquelle débouchait le haut des escaliers. Avec un peu de chance, il allait faire une surprise à Kedok. Accélérant, il doubla la voiture du Coréen, tourna dans la Côte Notre-Dame-des-Neiges et la grimpa. En arrivant en haut, il étouffa un juron, l'avenue des Pins était en sens unique !

Il s'y engagea lentement, inspectant les numéros. 1372. Kedok

habitait au 1362. Il y parvint dans un concert de klaxons furieux, d'appels de phares, la tête moralement rentrée dans les épaules. Les Canadiens ne plaisantaient pas avec le code de la route. Le numéro 1362 se trouvait bien après les escaliers. Une petite maison de trois étages. Il regarda dans son rétroviseur. Kedok allait sûrement surgir d'une seconde à l'autre. Il prit le temps d'effectuer un demi-tour et se gara juste en face de l'immeuble. Comme les minutes passaient sans que la Coréenne apparaisse, il vérifia l'adresse sur son bloc.

C'était la bonne ; il sortit de la Lincoln, appuya sur la sonnette de Kedok Wa-Dae. Pas de réponse. Il partit alors à pied vers les escaliers. Une pluie fine faisait briller les marches prolongées par une courte allée. Même si Kedok avait pris ses jambes à son cou, elle n'avait pas eu le temps de grimper les quelques deux cents marches avant qu'il n'arrive. Ou elle avait changé d'avis, ou elle n'allait pas chez elle ; ce qui était possible après tout. Mais, dans ce cas, pourquoi s'être fait déposer là ? À moins qu'elle n'ait voulu cacher un rendez-vous à celui qui l'accompagnait...

Il attendit encore une demi-heure, entre la Lincoln et le haut des escaliers, puis leva sa planque. Ce serait pour le lendemain. Cette disparition l'intriguait. Il refit le tour et se retrouva au pied des marches où il avait vu la jeune Coréenne pour la dernière fois. L'allée montait devant lui vers les escaliers. La lumière d'un réverbère éclaira la silhouette d'un policier en uniforme qui surveillait un grand hôtel particulier. Malko s'éloigna. Inutile d'attirer l'attention.

Tout en se déshabillant, il repensa à Lisa Park. Quel était le secret qui permettait à la CIA de la tenir ? Elle semblait à la fois fragile et dure, de cette dureté qu'ont souvent les Orientales. Ce qu'elle offrait n'était en tout cas qu'une façade. Il s'endormit, rêvant de robes brodées et de Chinoises sculpturales.

À trois heures du matin, le décalage horaire l'arracha au sommeil, les yeux ouverts comme une chouette. Il essaya de téléphoner à Alexandra, mais obtint seulement Krisantem : la jeune femme était partie à Vienne faire du shopping. Ou voir son amant. Il aurait dû charger le Turc de la garder. Ce dernier, mal remis de sa blessure reçue au Pakistan⁽¹¹⁾, ne sortait plus guère du château de Liezen. À son âge, c'était dur de prendre une balle dans le poumon. Malko se plongea ensuite dans la contemplation de son château. Puis, comme le sommeil ne venait pas, il composa le numéro de Kedok Wa-Dae, prêt à raccrocher. Rien. Il le refit. Sans plus de succès. Ou la jeune femme découchait. Ou... il continua, de demi-heure en demi-heure. À six heures du matin, il abandonna. Tous les raisonnements n'y pouvaient

rien : son intuition lui soufflait que cette absence était inquiétante.

CHAPITRE IV

Un brouillard tenace noyait les pierres grises des austères demeures victoriennes du Golden Square Mile. Les parcs des hôtels particuliers en prenaient un aspect lugubre. Malko, qui avait garé sa Lincoln sur l'avenue des Pins, s'arrêta en haut des escaliers de pierre rejoignant l'avenue du Docteur Penfield. À sa gauche, il y avait une curieuse construction hispano-mauresque bien conservée, et, à sa droite, une majestueuse demeure fin XIXe, aux volets clos, qui semblait abandonnée.

Il avait encore sonné en vain chez Kedok Wa-Dae. Il était presque dix heures mais elle pouvait encore se trouver chez son amant. Il commença à descendre les grands escaliers de pierre. Pensif.

À mi-chemin, son regard fut attiré par un objet blanc et brillant, incongru dans la végétation en friche qui se trouvait à sa droite, séparée des escaliers par une balustrade de métal.

Malko le fixa plus attentivement : c'était un sac de femme en plastique blanc. Sans réfléchir, il enjamba le parapet et retomba en contrebas, dans le parc. Il courut jusqu'au sac, l'ouvrit, trouva un portefeuille. La photo de Kedok Wa-Dae sur un permis de conduire lui sauta au visage...

Après avoir fouillé le sac sans rien découvrir d'intéressant, il regarda autour de lui. Le grand jardin était assez touffu pour que plusieurs personnes aient pu s'y dissimuler et attaquer la jeune Coréenne lorsqu'elle montait les escaliers. Sa partie nord était occupée par une énorme vieille bâtisse fermée, prolongée vers le bas par deux terrasses superposées en cantilever où on accédait par un curieux escalier de fer en colimaçon qui paraissait prêt à s'effondrer. C'était la maison abandonnée donnant sur l'avenue des Pins. Malko parcourut rapidement le parc en friche, pataugeant dans l'humidité, sans trouver trace de Kedok.

Il restait la maison.

Il s'engagea sur les marches mouillées après avoir fait passer son pistolet extra-plat de sa ceinture à la poche de son trench-coat. Grâce au brouillard, on ne pouvait l'apercevoir des maisons voisines. Les marches étaient rongées par la rouille et l'escalier branlait à chaque pas, et il crut ne pas pouvoir atteindre la terrasse au sol de bois, encombré d'immondices. Il distingua des traces sur les planches

noirâtres, comme si on avait traîné quelque chose de lourd. Les ouvertures de la maison étaient condamnées par des planches clouées, mais celles de la dernière fenêtre pendaient arrachées. Il s'avança à l'intérieur et une odeur d'humidité et de pourriture frappa ses narines. La lumière pénétrant par l'ouverture lui permit de distinguer une grande pièce qui semblait vide. Il fit monter une balle dans le canon de son pistolet et frotta une allumette.

La faible lueur lui confirma que la grande pièce était absolument vide. Le papier décollé des murs pendait comme la peau d'un brûlé. Avant de s'éteindre, l'allumette révéla l'entrée d'une seconde pièce. Malko aperçut de vieux journaux par terre, les ramassa et les tordit pour en faire une torche improvisée qu'il alluma avant de passer dans la seconde pièce. La torche se consumait à une vitesse vertigineuse. Alors qu'elle jetait ses ultimes feux, il eut le temps de distinguer une forme allongée dans un coin, mais dut retourner chercher de quoi confectionner une autre torche avant d'examiner sa découverte.

Les flammes éclairèrent un spectacle macabre. D'abord une chaussure de femme à haut talon, puis une jambe gainée de collants, enfin le reste du corps et le visage boursoufflé, presque méconnaissable de Kedok Wa-Dae. L'odeur aigre-douce et écœurante de la mort lui retourna le cœur. La torche lui brûla les doigts et il la jeta avec une exclamation de douleur. À tâtons, il trouva une fenêtre et d'un violent coup de pied fit sauter les planches condamnant les volets. Une lumière blafarde pénétra dans la pièce et il revint s'agenouiller près de Kedok Wa-Dae. Il remarqua alors un détail horrible : sa jambe droite était repliée à l'envers, comme si elle n'avait pas eu d'articulation ! Il essaya de soulever son bras droit et manqua vomir de dégoût : le bras était brisé, les longs doigts pendaient dans tous les sens, fracturés en plusieurs endroits. Il toucha sa poitrine et sa main s'enfonça, comme si elle n'avait pas eu de côtes !

Il tamponna la sueur froide qui humectait son front. On avait brisé systématiquement tous les os de Kedok Wa-Dae, en en faisant une pauvre poupée désarticulée, une sorte de méduse molle, disloquée.

Surmontant son horreur, il essaya de bouger tous ses membres. La rigidité cadavérique n'avait pas encore complètement fait son œuvre. Le supplice avait été systématiquement appliqué, afin, sûrement, de lui arracher des informations. Il avait fallu un homme d'une force herculéenne pour broyer ainsi la jeune femme. A la lueur d'une allumette, il distingua un mince fil de nylon enfoncé dans les chairs gonflées du cou. Après avoir été torturée, Kedok avait été étranglée.

Le visage, aussi, avait été martelé. Il imagina les poings s'abattant avec le bruit mat d'un couperet de hachoir sur quelque chose de plus en plus mou et inerte. La bouche était écrasée, les lèvres éclatées soudées aux dents dans un magma sombre. Malko avait l'impression

d'être glacé intérieurement. L'agonie de Kedok avait dû être effroyable.

Il se releva, accablé d'horreur. Décidé à venger la jeune femme. Il sortit de la vieille maison et redescendit l'escalier en colimaçon, regagnant ensuite sa Lincoln. Le brouillard s'était à peine levé. Cela le rendait malade de penser que Kedok ait pu être enlevée pratiquement sous ses yeux et torturée pendant qu'il attendait à une centaine de mètres de là.

Malko pensa au colonel Yu Chang. Le Coréen pouvait l'avoir suivi et pris les devants. Cependant, il élimina tout de suite l'hypothèse : le Coréen avait d'autres moyens moins féroces de faire taire Kedok, et de plus, rien à lui faire avouer. Il suffisait de la forcer à quitter Montréal.

Donc, il ne restait qu'une possibilité : le KGB avait remonté la filière coréenne et tentait de retrouver son clandestin. Avec ses moyens habituels. Tout en fonçant vers Sherbrooke, Malko se dit que le jeu allait singulièrement se compliquer. L'échantillon des méthodes soviétiques donnait une idée de la façon dont le KGB abordait le problème. Lee Reiner allait devoir demander du renfort.

Lee Reiner essayait de boire un café brûlant et immonde dans un gobelet de carton, les pieds sur une table basse, les yeux fixés sur le pont Jacques Cartier qu'on apercevait à travers la brume.

— Ils ont lu les journaux, laissa-t-il tomber, et additionné deux et deux. Comme nous, ils tentent de découvrir où se trouve Jan Kaunas. Avec leur façon de procéder. Le tout est de savoir ce que cette pauvre fille a pu leur dire.

— A mon avis, elle connaissait ceux qui ont enlevé son amant, avança Malko.

— J'en ai peur, approuva Lee Reiner. Dans ce cas, cela va chauffer. Ils ne vont pas s'arrêter là. Je me demande quelles informations détient Jan Kaunas pour que les Ivans prennent ces risques. Ils n'aiment pas beaucoup intervenir de cette façon dans un pays comme le Canada. La manière dont ils ont interrogé cette fille montre que ce sont des professionnels. C'est plein de voyous à Montréal, dans le milieu de la drogue, ceux qu'on appelle les « motards ». Depuis longtemps, ils roulent en Cadillac et s'entre-tuent au shot-gun. Ces gars-là feraient n'importe quoi pour du fric. Le *resident* du KGB a peut-être des contacts avec eux.

— Il faut faire un deal avec les Coréens, suggéra Malko. Si les Russes arrivent à récupérer Jan Kaunas, ils perdent de tous les côtés.

Lee Reiner braqua son gobelet vers lui.

— À vous de jouer ! À travers Lisa Park. Moi, je ne peux pas

aborder le colonel Yu Chang. Il me répondra avec un sourire que la KCIÀ n'existe pas. Il faut faire vite. Avec cette brutalité, ils risquent de récupérer Jan Kaunas.

Une pensée désagréable traversa tout à coup le cerveau de Malko.

— Et si les Coréens croient que c'est nous ?

Lee Reiner eut un petit sifflement humide.

— C'est pas con ce que vous dites... Bien qu'ils sachent que ce ne sont pas vraiment nos méthodes. Mais enfin...

Les deux hommes se fixèrent, pensant à la même chose et Malko conclut :

— Dans ce cas, c'est à moi qu'ils risquent de s'en prendre. Comme ils ont déjà fait une fois.

L'Américain lui adressa un sourire un peu ironique.

— Vous n'avez plus le choix : retrouvez Jan Kaunas dare-dare.

Malko se retrouva place Desjardins, en plein centre ville, plutôt déprimé. Le brouillard s'était levé, faisant place à un froid glacial. Sa seule possibilité se résumait maintenant à Lisa Park. Pourvu qu'elle ne lui claque pas entre les doigts. Une pensée désagréable l'effleura : les Soviétiques, eux, grâce à l'interrogatoire de Kedok, savaient déjà peut-être où chercher Jan Kaunas...

S'orientant tant bien que mal, il prit la direction du nord, vers le Mont-Royal Country Club. C'était très loin du centre. Il se lança courageusement à travers les rues coupées de feux rouges. Les Canadiens ne semblaient pas encore avoir découvert le freeway interurbain. Il était obsédé par le corps disloqué de Kedok Wa-Dae et en avait la chair de poule en pensant au calvaire de la jeune Coréenne, ne partageant pas l'analyse de Lee Reiner : pour une besogne aussi « sensible », le KGB n'avait pas fait appel à des voyous susceptibles d'exercer plus tard un chantage. C'était un « inside job ». Ils avaient trouvé le bourreau de la Coréenne dans leur propre vivier soit parmi les clandestins, soit dans les officiels. La CIÀ possédait peut-être une liste des Soviétiques à Montréal ou Ottawa qu'elle soupçonnait d'appartenir au Département V du Premier Directoire du KGB. Celui des « Mokré Dyela^{12} ». Les tueurs.

La culotte de cheval seyait parfaitement à Lisa Park, mettant en valeur sa croupe ferme et ronde ; les bottes noires, impeccablement cirées, auraient fait rêver un officier prussien. Elle avait accueilli Malko à l'entrée du Country Club, sinistre et solennel comme il s'y

attendait : une salle un peu plus intime avec une télévision servait de bar et ils s'y étaient installés. Une espèce de justaucorps moulait le torse de la jeune femme, faisant mentir la légende selon laquelle les Asiatiques n'ont pas de poitrine. Dans le visage sans maquillage, la bouche semblait encore plus rouge.

— Vous avez pensé à moi ? interrogea Malko, après qu'on leur eut apporté du thé.

Elle rit, comme si la question était à double sens.

— Bien sûr ! Vous semblez être un homme fascinant...

— En quoi ? demanda Malko, secrètement flatté.

Lisa Park eut un rire léger et gêné.

— Oh, rien, je dis des bêtises. (D'une voix plus basse, elle continua.) Je me suis occupée de ce que vous m'avez demandé, mais je n'ai pas encore de réponse. Dans la fin de l'après-midi, peut-être. Je dois voir mon cheval avant de partir. Vous m'accompagnez ?

Les écuries se trouvaient à une centaine de mètres. Malko remarqua que les bottes de Lisa Park avaient des talons nettement plus hauts que la normale. Quel âge pouvait-elle avoir ? Quarante ans, facile, mais elle les portait bien. Sa démarche était vive, assurée et elle respirait la santé. Que faisait-elle vraiment à Montréal ?

Un étalon noir hennit joyeusement lorsqu'ils entrèrent dans le box. Une bête superbe, qui abandonna son fourrage pour venir quêter une caresse.

— Il est beau, n'est-ce pas ? demanda la Coréenne en lui flattant les naseaux.

— Superbe ! approuva Malko.

L'étalon, sans doute ému du contact de celle qui le montait, hennit de nouveau, piaffa, se cabra, et le membre de l'étalon commença à se dérouler sous son ventre, prenant rapidement des proportions monstrueuses. Puis il se dressa sur ses postérieurs, découvrant encore plus l'objet du délit, comme pour l'exhiber à sa maîtresse. Le regard de Lisa l'effleura, puis glissa, rencontrant celui de Malko.

Leurs yeux restèrent accrochés d'interminables fractions de seconde. Puis les sabots de l'étalon retombèrent, cachant en partie sa virilité. Lisa Park détourna le regard et Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— Je crois qu'il va faire le bonheur d'une jument.

— Il est souvent comme ça. Surtout quand je le monte, remarquait-elle d'une voix égale.

Malko faillit ajouter quelque chose, mais déjà la Coréenne sortait du box accompagnée d'un ultime hennissement.

— Venez me voir vers sept heures, dit-elle. Je pense que je saurai quelque chose.

— C'est urgent, souligna Malko. Il est arrivé une chose grave.

Tout en la raccompagnant à sa voiture, il lui relata sa macabre découverte de la maison abandonnée. Lisa secoua sa crinière noire et raide comme celle de son étalon et eut une grimace horrifiée.

— Vous avez prévenu la police ?

— À quoi bon ? Ils ne trouveront rien. Pas plus que pour Jan Kaunas. Mais vos amis doivent savoir que nous ne sommes plus les seuls à nous intéresser à celui qu'ils ont kidnappé...

Elle ne répondit pas, et lui tendit sa main à baiser.

Son pistolet extra-plat posé sur le lit à côté de lui, Malko regardait la télé d'un œil distrait. Le retour à l'hôtel avait été épuisant. Un vrai steeple-chase de feux rouges, dans la pluie et les embouteillages. Soudain, une image attira son attention : un athlète aux proportions monstrueuses, vêtu d'un maillot noir, en train de soulever ce qui ressemblait à des roues de wagon de chemin de fer... Il se précipita pour monter le son et attrapa la fin du commentaire :

— ... Hans Globchik représentant la République Démocratique Allemande pèse cent vingt-trois kilos, mais il est capable de soulever deux cents kilos comme il vient de le faire. Champion d'Europe 1982, vous pourrez le voir ce soir au Winter Stadium, au cours d'une exhibition exceptionnelle. Et maintenant, voici le représentant des USA...

Après avoir reposé ses poids, l'athlète est-allemand, le front bas sous des cheveux très noirs, sembla lancer par-delà le petit écran un regard méchant à Malko. Celui-ci était déjà en train de feuilleter fiévreusement le *Journal de Montréal*. Il trouva vite ce qu'il cherchait : compétition sportive amicale entre la DDR, les USA, le Canada et l'Allemagne de l'Ouest. A vingt heures au Winter Stadium.

Il replia le journal. L'intuition qu'il venait d'avoir pouvait se révéler totalement fausse. Mais l'association d'idées était trop forte pour qu'il la laisse passer. Il prit son téléphone et appela Lee Reiner.

— Vous avez des projets pour ce soir ? demanda-t-il.

— Oui, fit l'Américain. J'ai une masse de rapports en retard. Langley commence à m'envoyer des télex d'injures.

— Vous les ferez plus tard, dit Malko. Ce soir, nous allons au Winter Stadium. Il y a une réunion très intéressante. En plus, je vous donnerai le résultat de mon entrevue précédente. Venez me récupérer vers huit heures moins le quart.

Il raccrocha, sans laisser à l'Américain l'occasion de discuter. Il avait juste le temps de rendre visite à Lisa Park.

CHAPITRE V

Lisa Park ressemblait de nouveau à une poupée japonaise. La frange qui semblait dessinée, les jambes gainées de nylon noir, souriante comme une petite automate bien réglée. Malko aperçut au passage une créature falote dans la cuisine, mais déjà la Coréenne l'entraînait dans le salon du premier. Un plateau avec des verres de porto était posé en face du canapé en L. Lisa les remplit et se leva.

— Asseyez-vous, je dois téléphoner pour vous.

Malko s'installa tandis qu'elle restait debout à côté de la bibliothèque. Au bout de quelques secondes, elle écarta le récepteur de son oreille.

— Occupé, annonça-t-elle. Je recommence.

Elle s'assit à moitié sur le bureau, ne laissant par terre que la pointe d'un escarpin, révélant à Malko qui se trouvait en contrebas, un morceau de cuisse blanche au-dessus du bas nylon noir.

La vision de l'étalon flasha dans la tête de Malko. Son regard croisa celui de la jeune femme et, pendant une fraction de seconde, il retrouva l'expression qu'elle avait eue dans l'écurie. Puis elle baissa la tête et refit son numéro.

Mû par une brusque pulsion irrésistible et folle, Malko se leva vint se placer en face d'elle, tout proche, et posa une main sur sa hanche.

Jamais encore ils n'avaient eu le moindre contact physique, ni même des sous-entendus. Juste ce regard échangé dans l'écurie devant l'étalon. Malko s'attendait à ce que Lisa se détourne avec son habituel sourire distant. Elle avait une main libre, elle ne s'en servit pas. Malko, glissant un bras autour de sa hanche, la décolla du bureau et l'attira contre lui. Aussitôt, elle répondit de tout son ventre. Sans lâcher l'écouteur. Il s'enhardit, posa ses lèvres dans son cou et elle frémit, sa main toucha la poitrine de Malko. D'abord, il crut que c'était pour l'éloigner, mais deux doigts se faufilèrent sous la chemise, et s'immobilisèrent contre sa peau.

— Encore occupé, fit-elle d'une voix un peu rauque.

Elle remit le récepteur en place et ils demeurèrent face à face. Malko se pencha, l'embrassa et elle lui rendit tout de suite son baiser. Doucement, il la fit s'asseoir de nouveau sur le bureau.

Sans cesser de l'embrasser, sa main s'aventura sur le genou rond, puis, repoussant la jupe, les doigts de Malko avancèrent lentement sur

le nylon noir, atteignant la peau tiède au-dessus du bas.

Lisa eut un sursaut pour lui échapper lorsqu'il frôla son ventre à travers le nylon et se mit à masser lentement, d'un mouvement circulaire. Puis elle ferma les yeux comme un chat à qui on gratte la tête. Ses jambes s'étaient ouvertes autant que le permettait la jupe étroite, ses bras étaient noués autour de la nuque de Malko. De sa main libre, il emprisonna un sein, caressa la pointe à travers la fine laine. Lisa Park se raidit aussitôt et eut un brusque mouvement de bassin, comme si elle jouissait. La moindre caresse précise révélait une sensualité exceptionnelle.

Ses bras se dénouèrent et Malko sentit une main se poser sur sa virilité, à travers l'alpaga. Ce contact direct acheva de l'exciter. Tirant la jupe, il la fit remonter le long des jambes, découvrant les serpents noirs des jarretelles, la peau blanche des cuisses se terminant par un ventre bombé. Lisa se retourna craintivement, guettant la porte ouverte. En bas, on entendait la bonne chançonner. Lisa leva vers Malko un visage suppliant :

— Attendez, elle va venir. Je lui ai dit de nettoyer ici...

Cependant, ses doigts restèrent crispés sur lui... Sans répondre, Malko l'embrassa et, tranquillement, libéra ce qu'elle tenait avec tant de passion. Aussitôt, elle saisit à pleine main la hampe raidie, se mettant à l'agiter avec des mouvements saccadés.

— C'est beau, murmura-t-elle.

Le contraste entre le sexe nu et cette femme habillée excitait Malko au plus haut point. Il reprit sa conquête là où il l'avait laissée, contournant l'obstacle du nylon. Une langue aiguë attaqua son oreille s'y vrillant comme une petite bête chaude. Lisa avait vraiment envie de se faire violer... N'en pouvant plus, il voulut la débarrasser de son ultime rempart, mais elle l'arrêta d'une voix effrayée :

— Non, non, elle va venir !

À cet instant, Malko se moquait éperdument de la soubrette aussi bien que de la CIA. Avec une brutalité calculée, il écarta le slip le plus possible, avança son bassin et entra dans le ventre plein de miel d'une seule poussée, clouant Lisa au bureau. Elle eut une exclamation rauque, comme un cri de douleur.

— Non, je ne voulais pas faire l'amour ! Je ne vous connais pas !

Malko se contenta de l'attirer, encore plus dans son ventre. Elle se laissa embrasser, puis de nouveau, chercha à le chasser de son ventre.

— Non, non, elle va venir !

Ce qui excita encore plus Malko ; n'écoutant plus ses protestations, il saisit Lisa sous les cuisses et la renversa sur les livres du bureau. Dans cette position, il put enfin la prendre à fond, la martelant jusqu'à ce qu'elle pousse un gémissement bref ; vite étouffé par sa propre main. Malko explosa à cette seconde précise. Se vidant en elle avec un

grognement de soulagement... Presque aussitôt, ils entendirent les pas lourds de la bonne qui montait l'escalier.

Trois secondes plus tard, Malko, rajusté hâtivement, était assis en face de sa tasse de thé et Lisa lissait sa jupe, à côté du téléphone. La bonne promena un regard bovin et, quand même allumé, sur la pièce.

— Madame a appelé ?

— Oui, dit Lisa Park, encore haletante, je voudrais de l'eau pour le thé.

Dès que la femme eut disparu, elle se pencha vers Malko et dit à mi-voix :

— Cette salope raconte tout à mon mari !

Il l'examina, la trouvant presque aussi impeccable que lorsqu'elle était montée dans la pièce. À part des marques bistres sous ses yeux, témoins du plaisir qu'elle avait tiré de cette étreinte rapide. Le téléphone sonna. Lisa sauta sur ses pieds et décrocha avec un regard qui signifiait « une fois, cela suffit ». Malko, rassasié, la laissa faire.

Après avoir raccroché, elle semblait plus calme. Pourtant, lorsqu'il posa la main sur son genou, elle ferma les yeux avec une grimace de contentement.

— Que se passe-t-il ?

— C'était pour ce qui vous intéresse, annonça-t-elle, mais il faut me jurer de n'en parler à personne. Ce serait très dangereux pour moi.

— Bien sûr. Où est-il ?

Elle secoua sa frange de poupée.

— Je l'ignore. Peu de gens le savent.

— Il faut le découvrir, dit Malko. Les Soviétiques sont sur sa piste aussi. S'ils le trouvent les premiers, ils le tueront.

Lisa Park ne répondit pas, les cuisses serrées, comme si elle retenait un orgasme. Puis, elle croisa le regard de Malko, se força à sourire.

— Je vais essayer, dit-elle, mais c'est difficile. Il faut que je parle à un ami. Lui le sait sûrement.

— Qui est-ce ?

Elle secoua la tête avec un sourire.

— Je ne peux pas vous le dire. Appelez-moi demain. Maintenant, je dois prendre un bain.

Elle le raccompagna, et l'aida à enfiler son trench-coat. Leurs regards s'accrochèrent et il se promit avant de quitter Montréal, de lui faire l'amour d'une façon moins hâtive...

Il avait avancé d'un tout petit pas, mais c'était encore une piste très fragile. Avant de descendre le perron, il se retourna :

— Je compte sur vous.

Elle hocha silencieusement la tête.

— Mais pourquoi diable m’emmenez-vous à ce truc ? demanda Lee Reiner, intrigué.

Ils montaient le boulevard dû Mont-Royal et bientôt le Winter Stadium apparut sur leur droite, l’entrée barrée d’une grande banderole rouge annonçant la compétition d’haltérophilie. L’Américain se tourna vers Malko.

— Vous êtes fana de ce genre d’exhibition ?

— Parfois, dit Malko, énigmatique.

Ils pénétrèrent dans le stade, à moitié vide, et gagnèrent une place sur les gradins, tout près du podium où se trouvaient les athlètes. Malko s’était procuré le programme. La compétition était déjà commencée : des sauteurs à la perche retombant sur d’énormes matelas. Ils terminèrent et on annonça ensuite le concours de lever de poids. Le premier concurrent en lice était justement celui de l’Allemagne de l’Est.

Il entra, vêtu d’un maillot noir révélant presque tout son corps. C’était grotesque et terrifiant à la fois. Il était si musclé qu’à chaque mouvement, de petites boules tressautaient sous sa peau, comme des animaux prêts à bondir. Ses cuisses devaient mesurer un mètre de diamètre ! À côté de Malko, une Québécoise était en train de défaillir à l’idée de ce que cette montagne de muscles pouvait cacher.

— Hans Globchik, de la DDR, annonça le présentateur.

L’athlète se lança dans sa démonstration sous les ovations du public. Pendant une dizaine de minutes, il souleva des poids de plus en plus lourds, jusqu’à deux cents kilos. La sueur roulait sur ses muscles monstrueux. Applaudissements. Malko se pencha vers Lee Reiner.

— Venez. Je ne veux pas rater sa sortie.

Une fois installés, il avait exposé sa théorie à l’Américain, laissant celui-ci plus que sceptique. Néanmoins, ils quittèrent leurs gradins et se renseignèrent sur la sortie utilisée par les athlètes. Malko alla rechercher sa Lincoln Budget. Il y avait peu de voitures et de gros projecteurs éclairaient la porte presque comme en plein jour.

Hans Globchik apparut quelques minutes plus tard, escorté d’un autre homme qui le quitta aussitôt. L’Allemand de l’Est s’arrêta, comme s’il attendait quelqu’un. Aussitôt, un appel de phares jaillit du parking et il se dirigea de ce côté.

Malko était déjà dehors. De loin, il vit Hans Globchik monter dans une Mercedes noire qui démarra aussitôt. Il n’eut que le temps de regagner la Lincoln. La Mercedes descendait le boulevard Mont-Royal. Malko vit qu’elle avait une plaque de New York. Jusque-là, cela ne voulait rien dire. L’un suivant l’autre, ils se retrouvèrent en train de

remonter le boulevard Saint-Laurent, désert. La Mercedes stoppa devant *Mosche*, un des steak-houses les plus fameux de Montréal.

L'athlète y entra, accompagné d'un autre homme.

— Allons-y, dit Malko.

La salle était au premier étage, sans grâce, style brasserie. On les plaça à quelque distance des deux hommes qu'ils suivaient. L'athlète dévora un énorme T-bone steak en trois bouchées, arrosé sagement de Vichy Saint-Yorre. Même habillé, il était impressionnant. Celui qui l'accompagnait avait des cheveux gris, un profil d'oiseau avec le menton fuyant, des yeux enfoncés et un nez camus. Mince. Il ne cessait de regarder autour de lui. Lee Reiner se pencha à l'oreille de Malko.

— Je vais téléphoner. Avec le numéro de la voiture, on devrait savoir quelque chose.

— À cette heure-ci ?

L'Américain eut un sourire ironique.

— Je vais leur botter le cul jusqu'à ce qu'ils se réveillent. Ces enfants de salauds sont censés travailler toute la nuit...

Malko eut le temps de mâcher son entrecôte jusqu'au dernier os avant que Lee Reiner ne réapparaisse. Aussi impassible qu'un joueur de poker. Il était temps. Les autres payaient. Il vit la lueur dans les yeux de l'Américain.

— Vous avez tapé dans le mille ! souffla-t-il presque sans bouger les lèvres. La voiture appartient à la Amtorg Trading Co, de New York City. Une « infrastructure » connue du KGB. Et d'après son signalement, le type qui la conduit est un Soviétique, un certain Vitaly Vatenko. On sait qu'il appartient au KGB, sans plus.

Vatenko et l'athlète passèrent devant eux sans tourner la tête.

— Eh bien, dit Malko, vous pouvez être sûr qu'il appartient au Département V... Et que vous venez de voir l'assassin de Kedok Wa-Dae. Le KGB, se trouvant devant un problème imprévu, a dû être obligé de recruter parmi des gens sûrs. Les athlètes des pays de l'Est étant sélectionnés avant tout selon des critères politiques, c'était un excellent choix.

Quand ils sortirent, la Mercedes démarrait. Ils n'eurent aucun mal à la suivre jusqu'à l'hôtel *Méridien* où elle entra par le parking de la rue Sainte-Catherine. Malko gara la Lincoln dehors et ils allèrent se renseigner. Ce fut facile : les deux hommes étaient inscrits sous leur vrai nom... Vitaly Vatenko au 1624 et Hans Globchik au 602. Il repartait normalement le lendemain, afin de continuer sa tournée...

— Je vous parie qu'il restera, dit Malko. Il va trouver un prétexte pour rester. Ce devait être le but de la réunion de ce soir. Pouvez-vous le vérifier demain matin, sans alerter toute la Sûreté du Québec ?

— Et comment ! fit Lee Reiner. J'ai quelques gars qui ne foutent

rien au bureau.

Malko était à peine réveillé quand le téléphone sonna. C'était la voix pleine d'excitation de Lee Reiner.

— Vous aviez foutrement raison ! fit-il. Notre gars est soi-disant tombé malade ! Un refroidissement. Il est à son hôtel et ses copains se sont envolés pour Edmonton.

— Si nous le balançons aux Coréens, remarqua Malko, son refroidissement risque de devenir définitif. Avant, il faut qu'il nous mène à Jan Kaunas.

— Vous y croyez ?

— Dur comme fer. Ils en savent plus que nous, après ce qu'ils ont fait à Kedok. Ils vont faire le forcing pour le libérer, avant qu'il ne crache tout ce qu'il sait.

— Je vais demander du renfort, annonça l'Américain. Tout seul, vous n'y arriverez pas. Et Lisa Park ?

— Je continue, dit Malko, elle va peut-être nous donner un avantage décisif.

Le colonel Yu Chang, après avoir salué d'une brève courbette trois membres du consulat, s'enferma dans la salle du chiffre et commença à taper un long télex à destination de Séoul. Il était soucieux, mais on ne pouvait pas toujours annoncer de bonnes nouvelles. La disparition de Kedok Wa-Dae l'avait surpris. Il avait pourtant pris la précaution de décourager les Américains. Dans son télex il proposait deux hypothèses : CIA ou KGB, mais dans son for intérieur, il savait bien que les Américains ne se seraient pas conduits de cette façon. L'enlèvement sentait le KGB et n'en était que plus dangereux.

Il alluma une cigarette, cherchant à se remémorer ce que Kedok Wa-Dae pouvait savoir. Heureusement pas l'essentiel ; assez, pourtant, pour mettre en péril l'opération. Il y avait un maillon faible et les Soviétiques l'avaient tout de suite exploité. Sa marge de manœuvre était limitée, car il ne disposait pas à Montréal d'infrastructure importante. On ne pouvait pas changer le prisonnier de place tous les trois jours. Et il fallait compter aussi avec les Américains et les Canadiens.

Le télex l'arracha à sa méditation. Une sorte de bourdonnement grinçant qui vous berçait, décodé au fur et à mesure par l'ordinateur.

Au bout d'un moment, le colonel Yu Chang se pencha sur le papier et lut. Son sang se glaça dans ses veines : on lui demandait juste ce

qu'il craignait le plus. Il relut deux fois la phrase fatidique : « Ramenez le prisonnier à la Centrale dans les plus brefs délais. » Il était ivre de rage. D'abord, c'était un désaveu. Et puis comment réussir une telle opération sous la surveillance des deux plus grandes Centrales de renseignement du monde ? En plus, l'une d'elles opérant sur son propre territoire... Il commença, sous le coup de la colère, à rédiger une réponse, disant qu'il garantissait la sécurité du prisonnier, puis s'arrêta et déchira le message.

S'il échouait, son sort était scellé : il serait fusillé... Après tout, c'était plus confortable d'obéir aux ordres.

Il ressortit de la salle du chiffre, tellement furieux qu'il bouscula une secrétaire sans s'excuser.

CHAPITRE VI

Assis dans sa Lincoln, Malko ferma la radio, agacé. Il en avait assez d'entendre vanter les mérites des poêles à bois sur Radio-Québec. Il consulta sa Seiko-Quartz : midi moins vingt. Il commençait à connaître par cœur la façade en forme de blockhaus du *Méridien*... Contrairement à ses promesses, Lee Reiner n'avait pu trouver personne pour l'aider. Chris Jones et Milton Brabeck, les deux gorilles de la Division opérations de la CIA, occupés à une mystérieuse besogne dans les Caraïbes, tardaient à rejoindre Montréal... C'est lui qui se payait la planque à l'intérieur de l'hôtel. Un sondage avait permis de constater que la Mercedes de Vitaly Vatenko était toujours au garage. Normalement, le Soviétique se trouvait encore dans l'hôtel. L'équipe d'athlètes était partie à l'aube, laissant Hans Globchik derrière elle.

Une brusque averse fouetta les glaces de la Lincoln. Le temps changeait toutes les cinq minutes. Malko mit les essuie-glace en route. Il eut une pensée pour Lisa Park. Étrange personnage. Elle semblait parfaitement à l'aise dans l'adultère, mais pour l'instant s'était révélée meilleure amoureuse que taupe...

Il était persuadé que la pulsion qui l'avait jetée vers lui n'avait rien à voir avec leurs relations professionnelles. Au contraire, elle avait toutes les raisons de détester un homme qui venait exercer sur elle un chantage susceptible de mettre sa vie en danger. Les Services coréens n'étaient pas très tendres avec ceux qui se mettaient en travers de leur route. Heureusement, les muqueuses avaient des raisons que la raison ignorait.

Une silhouette frileusement enveloppée dans un vieil imperméable apparut à l'entrée du *Méridien*. Lee Reiner. Ce qui signifiait que Hans Globchik était sorti de sa chambre. Le faux malade devenait opérationnel... Le raisonnement de Malko se révélait juste. Aussitôt, il vit surgir la masse énorme de l'athlète est-allemand engoncé dans un long loden verdâtre. Malko plongea sous son volant, tandis que Lee Reiner traversait d'un pas tranquille pour le rejoindre. Un taxi radio bleu arriva et Hans Globchik monta dedans. Le véhicule fila à toute vitesse sur le boulevard de Maisonneuve, vers l'ouest. S'il n'y avait pas eu un feu au rouge au coin de Saint-Laurent, Lee Reiner aurait dû rattraper la Lincoln à pied... Il se laissa tomber essoufflé à côté de Malko.

— Vitaly a disparu, annonça-t-il. Il a dû se tirer par le garage, mais sa voiture est là.

— Ne perdons pas celui-ci, dit Malko.

Le taxi bleu tourna dans Crescent et stoppa en face du *Thursday's*, Hans Globchik traversa et entra dans le bar. Malko trouva une place un peu plus loin.

— Qu'est-ce qu'il va foutre là ? grommela Lee Reiner. À cette heure-là, il n'y a que des filles à draguer.

Ils attendirent, guettant l'entrée du bar. Espérant voir Vitaly Vatenko. En vain. Dix minutes passèrent. Malko commençait à devenir nerveux.

— J'y vais, dit-il, il y a quelque chose de bizarre.

Malko pénétra dans le bar, inspectant d'abord la salle du bas. Tous les tabourets étaient occupés. Beaucoup d'hommes esseulés, de filles, par deux ou seules. L'ambiance était très familière, on liait facilement conversation autour d'un J & B. Des paniers d'œufs durs étaient installés dans tous les coins pour que les clients puissent se restaurer sans quitter leur verre. Cela ressemblait aux bars « single » de First Avenue à New York. Malko parcourut toute la salle, la terrasse couverte où des couples flirtaient main dans la main, monta au premier, presque vide.

Pas de Hans Globchik.

Il redescendit, l'estomac noué : si l'athlète leur avait faussé compagnie, c'était très mauvais signe. Il allait ressortir lorsqu'il aperçut, au fond du bar, une fille qui lui souriait. Une brune avec une curieuse robe à franges et un bandeau rouge dans ses cheveux noirs. Intrigué, il se dirigea vers elle. Aussitôt, elle leva sa chope de bière vide.

— Vous m'offrez un verre ?

Ses yeux injectés de sang et sa voix pâteuse en disaient plus que de longs discours. Malko aperçut soudain un escalier qui s'enfonçait à côté d'elle vers le sous-sol.

— Où est-ce que cela mène ? demanda-t-il.

La fille eut un roucoulement ravi comme s'il avait proféré une obscénité. Abandonnant sa chope vide, elle glissa de son tabouret, tituba et passa son bras sous celui de Malko, l'entraînant vers l'escalier.

— Venez, bel étranger, dit-elle avec un effroyable accent québécois. C'est bien dispendieux à la *Montagne*, mais vous semblez avoir des sous...

N'y comprenant strictement rien, verrouillé par le bras accroché au sien, Malko descendit l'escalier. Surprise ! Au lieu de découvrir des toilettes et des téléphones, il déboucha dans un long couloir qui se terminait par un escalier remontant en sens inverse ! La Québécoise

trébucha, se rattrapa et en profita pour se coller contre lui et faufler une main entre leurs deux corps.

— Je m'en vais faire frétiller ton petit goujon ! annonça-t-elle d'une voix graveleuse.

L'accent aurait réduit à l'impuissance un chimpanzé en rut. Malko repartit, la traînant toujours et aboutit dans un petit hall, séparé d'un bar par une cloison à hauteur d'homme. Devant lui, il vit la réception d'un hôtel et un petit lobby. Son éphémère compagne se hissa à son oreille et susurra :

— Tu vas demander la chambre...

Malko l'entendit à peine. Dans la pénombre du bar, il venait d'apercevoir deux hommes en grande conversation : Hans Globchik et Vitaly Vatenko. Celui-ci avait dû entrer par l'hôtel. Furieuse d'être délaissée, la fille essaya d'entraîner Malko.

— Viens, qu'est-ce que tu attends ?

Juste au moment où le Soviétique levait la tête, inspectant son environnement.

Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention, ni de se faire reconnaître ! Spontanément, Malko entoura de sa main la taille de la jeune femme et l'embrassa. Aussitôt, elle s'enroula autour de lui comme un serpent, dardant dans sa bouche une langue qui semblait avoir séjourné pas mal de temps dans un alambic... Essoufflé, Malko parvint enfin à se défaire de sa ventouse et tira de sa poche deux billets de cent dollars froissés.

— Allez prendre la chambre, dit-il, je dois donner un coup de téléphone...

Sa conquête hésita, mais les dollars eurent raison de sa méfiance. Malko la vit se diriger en ondulant vers la nymphe de plâtre blanc aux ailes de papillon, trônant au milieu du lobby. Malko fit aussitôt demi-tour, vers le *Thursday's* qu'il retraversa en trombe. Lee Reiner était sorti de la Lincoln. Il vint à la rencontre de Malko.

— Bon sang, je commençais à m'inquiéter ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous saviez que ce bar communiquait avec un hôtel ?

— Non, admit l'Américain stupéfait, c'est donc pour cela qu'il marche si bien : les filles se font draguer et vont directement au pieu de l'autre côté.

— Eh bien, Hans Globchik s'est fait draguer par Vitaly Vatenko, dit Malko.

Il mit l'Américain au courant.

— Qu'est-ce qu'on choisit ? demanda Lee Reiner. Nous n'avons qu'une voiture...

— Moi, je prendrais le risque de faire l'impasse sur ici, conseilla Malko. J'ai l'impression que Vitaly va repartir de l'autre côté. Comme

il est venu.

Heureusement que Sainte-Catherine était dans le bon sens. Tournant deux fois à gauche, ils se retrouvèrent rue de la Montagne à trente mètres de l'entrée de l'hôtel. Avec même une place pour stationner ! Ils n'y étaient pas depuis trois minutes que Hans Globchik apparut, escorté de Vitaly Vatenko !

Les deux hommes traversèrent jusqu'au parking en face de l'hôtel et montèrent dans une Chevrolet marron. Ils suivirent la rue de la Montagne jusqu'à Sherbrooke, tournèrent à gauche, puis, trois feux plus loin, à droite, s'engageant dans la Côte-des-Neiges, voie montant vers le Mont-Royal et le nord-ouest de Montréal. Encore cinquante mètres, la Chevrolet stoppa au bord du trottoir.

Malko, lui, continua, et s'arrêta plus haut, après avoir tourné dans la rue du Docteur Penfield. Les deux hommes sautèrent de la Lincoln et revinrent sur leurs pas. La Chevrolet marron n'avait pas bougé.

— Qu'est-ce qu'ils foutent ? grogna Lee Reiner.

— On va le savoir très vite, dit Malko. Si Vitaly s'est risqué à une rencontre, c'est sûrement pour quelque chose d'important.

Il regarda autour de lui. C'était un quartier bourgeois, surtout habité par les anglophones, avec des grands buildings modernes et, en haut de la côte, la masse de briques rouges du Montréal General Hospital. Que cherchait donc le tueur du KGB dans ce quartier paisible ? Une voiture de police bleue avec un seul homme à bord passa devant eux, en patrouille de routine.

— J'espère que nous n'aurons pas de clash avec les Canadiens, remarqua Malko.

Lee Reiner eut un soupir inquiet.

— Si jamais ils trouvaient le camarade Kaunas encore en état de marche, ils seraient capables de le rendre à ses copains. Il faut nous débrouiller tout seuls.

Kim Pusang ôta sa blouse blanche et vérifia sur le tableau de service que tous les malades dont il était responsable avaient bien reçu leurs médicaments. Il ne tenait pas à perdre un job à trois cent cinquante dollars par semaine, plus les primes. Kim économisait, sou par sou, afin de se payer une petite épicerie, comme la plupart des Coréens de Montréal. Ensuite, il ferait venir sa femme, grâce aux relations qu'il s'était faites.

Sa vérification accomplie, il jeta un coup d'œil dans le couloir et ne vit personne. Rapidement, il ouvrit l'armoire à pharmacie, y prit douze ampoules de penthotal et les enfouit dans sa poche. Il était assez copain avec l'anesthésiste pour ne pas avoir de problèmes.

D'habitude, il volait plutôt de la morphine qu'il allait vendre dans l'est de la ville aux « robineux », des épaves qui auraient acheté n'importe quoi. Le risque était minime et le profit élevé. Cent dollars par semaine. Comme une des infirmières de son service était droguée, en cas de pépin, il pourrait toujours lui faire porter le chapeau... Hélas, aujourd'hui, il ne tirerait aucun profit direct de son détournement. C'était un *spécial assignment* pour le colonel Chang. À midi et demie pile, il sortit par la porte du Montréal General Hospital, sur la Côte-des-Neiges. Il espérait bien que son rendez-vous avec Yu Chang serait le dernier. Son recrutement par la KCIA l'avait en un sens flatté, mais lui donnait parfois des sueurs froides. Hélas, aucun Coréen de son rang ne pouvait envoyer promener l'officier. Quand les intérêts supérieurs du pays étaient en jeu, on ne plaisantait pas en Corée...

Il faisait frais, mais il ne pleuvait pas... Le trottoir désert était en pente douce jusqu'à Sherbrooke. Kim Pusang marchait la tête baissée, aussi fut-il surpris de voir une silhouette surgir brusquement devant lui. Il fit un écart pour l'éviter, sans modifier sa route. Soudain, deux bras puissants comme des crampons de grue se refermèrent autour de lui, soulevant du sol sans aucun effort ses soixante kilos !

Le jeune Coréen poussa un cri étranglé, noyé dans le grondement de la circulation, se débattit maladroitement, aperçut la portière d'une voiture ouverte, un homme debout sur le trottoir.

La terreur le paralysa une fraction de seconde. Ce n'était pas la police ! Ils n'agissaient pas ainsi. S'il mettait le pied dans cette voiture, il était perdu. La scène du rapt de Jan Kaunas lui revint à l'esprit et il comprit. Celui qui se trouvait sur le trottoir s'avança et leva vers le visage de Kim ce qui ressemblait à une bombe d'insecticide : du gaz paralysant ! Heureusement, Kim Pusang connaissait les trucs des gens qui ne veulent pas se faire anesthésier. Il bloqua sa respiration, ferma les yeux et banda tous ses muscles.

Le géant qui le tenait à bras-le-corps ne s'attendait pas à l'effort de Kim. Celui-ci, avec un cri du fond de la gorge, venait de faire sauter le verrou de muscles, retombant à terre ! Hélas, à cette seconde, il dut respirer et reçut en pleine face une giclée de gaz neutralisant. La tête commença aussitôt à lui tourner. Il aperçut deux hommes qui dévalaient le trottoir vers lui.

— Du secours ! pensa-t-il avant de perdre connaissance.

Revenu de sa surprise, le géant le traînait comme un fêtu vers la voiture.

Kim Pusang était passé à trois mètres de Malko sans le remarquer. Tout de suite, en reconnaissant un Coréen, ce dernier se dit qu'il avait

devant lui l'objectif des Soviétiques. La coïncidence eût été trop énorme. Il faillit prévenir le Coréen, mais autant laisser leurs adversaires s'enfermer. Il se retourna vers Lee.

— Vous avez vu !

L'Américain hocha la tête. Le Coréen était déjà à mi-pente. Les deux hommes virent alors Hans Globchik sortir de sa voiture et marcher vers lui. Il n'y avait plus une seconde à perdre...

— Allons-y, dit Malko.

Ils couraient déjà quand l'agression eut lieu. En les apercevant, les kidnappeurs prirent conscience du danger. Le géant était en train de traîner Kim Pusang vers la voiture. Il le lâcha et fit face à Malko qui fonçait sur lui. Ce dernier n'eut pas le temps de sortir son arme. Il eut l'impression de se cogner à un rocher, puis aussitôt, d'être pris sous une presse hydraulique : Hans Globchik venait de refermer ses deux bras autour de ses reins, l'avait soulevé de terre et le serrait de toutes ses forces, les muscles de son cou saillant monstrueusement, tentant de lui briser la colonne vertébrale !

Malko sentit ses côtes craquer. Les poumons écrasés, il ne pouvait plus respirer. Ses coups de pied semblaient n'avoir aucun effet sur l'athlète. Les petits yeux noirs aussi expressifs qu'un canon de fusil, regardaient par dessus son épaule. L'air s'échappa des poumons de Malko avec un chuintement sinistre. La vision du corps désarticulé de Kedok passa devant ses yeux. Une douleur aiguë lui poignarda les reins. Un voile noir passa devant ses yeux et il entendit une détonation sèche.

L'étreinte qui l'étouffait se relâcha aussitôt. Il roula à terre, se releva, aperçut Lee Reiner, un automatique au poing, et Hans Globchik se tenant le bras droit avec une grimace de douleur.

— Attention !

C'est Lee Reiner qui avait crié. Malko tourna la tête et vit Vitaly Vatenko qui brandissait un pistolet dans leur direction. Malko plongea derrière une voiture en stationnement, sortit enfin son pistolet extra-plat ; trois détonations claquèrent et le pare-brise de la voiture derrière laquelle il s'abritait devint soudain opaque.

Malko tira et le Soviétique dut s'abriter, accroupi derrière sa voiture. Hans Globchik était toujours immobile, contemplant stupidement son bras blessé.

Kim Pusang bougea, se mit à quatre pattes et commença à s'éloigner.

— Attrape-le ! cria Vatenko.

Hans Globchik rejoignit le Coréen, mais gêné par son bras, le laissa échapper. Le Soviétique comprit aussitôt qu'ils avaient échoué. Quatre détonations claquèrent, tirées au jugé, le temps pour lui de sauter à son volant. Hans Globchik remonta à son tour dans le

véhicule.

Vatenko effectua un brutal demi-tour pour se trouver nez à nez avec une voiture en train de sortir du parking d'un immeuble.

Le Canadien qui la conduisait, sûr de son bon droit, bloquait la route !

Le temps pour Malko et Lee Reiner de se relever et de se précipiter vers la Chevrolet immobilisée. Ils virent le visage convulsé de rage du Soviétique qui se retourna et les fixa.

Brusquement, il ouvrit la portière d'un coup d'épaule et ressortit comme un diable de sa boîte, brandissant un court pistolet-mitrailleur.

La rafale sèche claqua dans la rue calme et les balles sifflèrent autour de Malko, déchirant son manteau, ricochant sur les voitures en stationnement. Le Soviétique continua à rafaler, avançant vers les adversaires. Juste à ce moment, surgit une voiture de patrouille, venant de Sherbrooke ! Le policier canadien vit un homme au milieu de la rue, tirant au pistolet-mitrailleur ! Mettant sa sirène et son gyrophare en marche, il se plaça immédiatement en travers de la Côte-des-Neiges.

Tout se passa très vite. Vitaly Vatenko laissa tomber son chargeur vide, en sortit un autre de son manteau, le mit en place et ouvrit le feu sur le policier qui sortait de son véhicule. Touché en pleine tête, l'homme s'effondra. Vitaly Vatenko remonta aussitôt dans la Chevrolet et démarra brutalement sous l'œil horrifié du Canadien, cause de l'incident, s'éloignant sous une grêle de balles tirées par Malko et Lee Reiner. Ces derniers virent la voiture traverser Sherbrooke, évitant un accrochage de justesse et disparaître dans Guy Street, zigzaguant à cause d'un pneu crevé.

— Les enfoirés ! explosa Lee Reiner.

Les passants commençaient à s'attrouper. La sirène d'une voiture de police hurla dans le lointain. Malko se précipita vers le Coréen et s'accroupit auprès de lui. L'infirmier poussa un cri aigu et le repoussa d'un coup de pied en plein tibia. Il le prenait pour un Soviétique.

— Laissez-le ! cria une vieille femme indignée.

C'était un comble. Trois voitures de police arrivèrent coup sur coup, interrompant la circulation sur la Côte-des-Neiges. Des policiers, armes au poing en jaillirent, entourant Malko et Lee Reiner. Heureusement, l'Américain avait sa carte de diplomate et ses contacts dans la police de Montréal jouèrent immédiatement. Son correspondant le dédouana auprès des policiers qui venaient d'arriver.

On entoura le Coréen qui reprenait lentement ses esprits. Il fit un récit en mauvais anglais, expliquant qu'il venait de sortir de l'hôpital lorsqu'il avait été attaqué par un voyou qui avait voulu le dévaliser. Ensuite, il ne se souvenait plus de rien... Il refusa d'être conduit à l'hôpital, et après avoir donné son identité, s'éloigna en clopinant.

Malko et Lee Reiner le suivirent des yeux. Certains qu'ils avaient affaire à un des complices de l'enlèvement de Jan Kaunas. Seulement, ils étaient au Canada...

— On le retrouvera, grommela Lee Reiner.

Dix minutes plus tard, une limousine noire avec le drapeau du Québec arriva sur les lieux. Lee Reiner se précipita. C'était son correspondant dans la Sûreté québécoise. Les deux hommes eurent une longue discussion à voix basse, puis l'Américain revint vers Malko.

— Tout est arrangé, dit-il. Filons.

— Vous leur avez parlé de Hans Globchik ?

— Bien sûr que non ! D'abord, ce n'est pas lui qui a tiré. Ensuite, cela ne ressuscitera pas ce pauvre flic, si on l'arrête. Et nous perdrons notre seule piste. Le seul à récupérer, c'est ce Coréen. Ensuite, il faudra le faire parler. Je suis certain qu'il sait où est caché Jan Kaunas.

Malko découvrit Lee Reiner dans le hall du *Ritz Carlton*, pendu au téléphone. Il avait juste eu le temps de se rafraîchir et de remettre un chargeur neuf dans son pistolet.

— On a retrouvé la Chevrolet sur la route de Dorval, annonça-t-il. Pleine de taches de sang. Bien entendu, elle avait été louée sous un faux nom. Les flics ont fait le rapprochement entre l'enlèvement de Jan Kaunas et cet incident. Du coup, ils recherchent l'infirmier pour l'interroger. Ça va être dur de garder le couvercle sur la marmite...

— Et Hans Globchik ?

— Il est dans sa chambre. Un médecin est venu le voir. Envoyé par l'ambassade de la DDR. Ils doivent être plutôt nerveux. Cela ferait un sacré incident diplomatique si les Canadiens apprenaient l'utilisation par le KGB de cette montagne de chair.

— Vous avez des éléments pour retrouver cet infirmier ?

— Son nom, Kim Pusang, et son adresse. Plus ce que les flics viennent d'apprendre. Il était de service le soir de l'enlèvement de Jan Kaunas jusqu'à minuit... Ensuite... Il a sûrement participé au truc. C'est Kedok Wa-Dae qui a dû donner le tuyau aux Ivans. Quand il sera convoqué par la Sûreté québécoise, on essaiera de prendre la suite. J'espère qu'ils ne vont pas le boucler. Il faut retrouver Kaunas dare-dare ; si les Coréens deviennent nerveux, ils sont capables de le découper et de jeter les morceaux dans le Saint-Laurent...

Malko regarda sa montre.

— Je dois téléphoner à Lisa Park.

La Coréenne mit si longtemps à répondre qu'il allait raccrocher

lorsqu'il entendit enfin sa voix. Lisa semblait ravie.

— Ah, bonsoir, je vous attendais. Je saurai quelque chose ce soir. Malko ne tenait plus en place.

— Voulez-vous que nous dînions ensemble ?

— Non, on va m'appeler chez moi. Venez à partir de huit heures.

Il revint annoncer la bonne nouvelle à l'Américain. Celui-ci était sur des charbons ardents.

— Arrachez-lui les ongles, dit-il, mais qu'elle parle ! Le colonel Chang va sûrement réagir. Il sait que les Ivans sont sur ses traces. L'incident d'aujourd'hui ne va pas le rassurer. Il faut savoir ce qu'il mijote.

— *Good evening ! Come on in.*

Lisa Park semblait nettement plus décontractée que lors de la précédente visite de Malko. Mais aussi distante. Comme si elle avait oublié ce qui s'était passé dans son bureau la veille. Ils montèrent au premier. Le porto était préparé.

— Vous avez du nouveau ? demanda-t-il.

— Pas encore.

Elle secoua sa frange avec une mimique désolée. Malko ne voyait qu'une façon d'attendre agréablement. Quand il la prit dans ses bras, elle se laissa faire, murmurant seulement :

— Oh, vous êtes terrible !

— Votre bonne est là ?

— Non, non, dit-elle, elle part à six heures. Nous sommes seuls.

C'était une invite plus que directe.

Malko fut effleuré par la possibilité d'avoir affaire à une gentille nymphomane se servant de la CIA pour s'offrir une petite orgie sexuelle. À part une information qu'il subodorait déjà, Lisa ne lui avait pas encore donné grand-chose. Sinon, un très bel orgasme... Toujours appuyée à Malko, elle suggéra d'une voix mondaine :

— Voulez-vous regarder la télévision ?

Trente secondes plus tard, ils étaient sur le divan, emmêlés comme deux pieuvres. Cette fois, Lisa alla droit au fait, dépouillant Malko comme un lapin, à genoux sur la moquette, sans même retirer sa jupe. Sa langue fila dans les recoins les plus intimes de son corps, avec cette douceur qu'ont seules les Orientales et une habileté prouvant une longue habitude. De temps à autre, elle contemplait l'érection de Malko avec un petit soupir ravi et repartait dans un nouveau cycle de caresses.

Il manqua exploser dans sa bouche, mais elle s'arrêtait chaque fois avant, comme pour le narguer. Il avait envie de son ventre et le lui dit.

Lisa secoua sa frange.

— Pas aujourd'hui.

Le téléphone sonna. Elle l'abandonna pour une brève conversation. Ce n'était pas *la* conversation.

Malko, décidé à violer Lisa, reprit ses avances-et réussit à lui arracher son pull, puis son soutien-gorge, découvrant sa poitrine pleine. Aussitôt, elle s'agenouilla en face de lui, et emprisonna entre ses seins le membre gorgé de sang, jusqu'à ce que Malko explose. La bouche de Lisa Park s'abaissa vivement, recueillant son sperme jusqu'à la dernière goutte. Elle continua ensuite à le masturber lentement, comme ces vestales du Jardin des Supplices, destinées à faire mourir les condamnés de volupté et qui ne s'arrêtaient qu'une fois le sang jaillissant de la verge de leur victime.

Du coup, Malko ne perdit rien de sa raideur. Lisa s'activait sans un mot, courbée comme une esclave, avec un acharnement de néophyte. Brutalement, il eut envie de la prendre et la dépouilla de ce qu'elle avait encore, ne lui laissant que ses bas et ses chaussures.

Lisa se démenait comme un ver coupé pour lui échapper, mi-rieuse, mi-fâchée. Il parvint à se coller contre elle, mais soit son ventre se dérobait, soit elle serrait ses cuisses musclées de cavalière. Excédé, il murmura à son oreille :

— Souviens-toi du cheval dans l'écurie...

Il la sentit alors s'assouplir, sa croupe épousa la sienne avec une ondulation de bon augure. Il sentit les doigts de la jeune femme prendre son membre et le guider.

Curieusement, pas où il s'y attendait... Mais ce n'était pas une erreur. Lisa se cabra encore plus, et l'aida à s'enfoncer dans ses reins... Malko se dit que tout port est bon dans la tempête. D'ailleurs, sa partenaire, les doigts crispés sur le daim du canapé semblait apprécier pleinement ce qu'elle avait réclamé. Il voulut pénétrer son ventre ; de nouveau, elle lui échappa, suppliant :

— *Come ! Come !*

Malko revint à la voie initiale. Cette fois, se déchaînant. Lisa rendait coup de reins pour coup de reins, jusqu'à ce qu'il crie et qu'elle lui fasse écho...

Ils demeurèrent longtemps encore emboîtés, puis Lisa ramassa ses affaires éparses et s'esquiva pour revenir drapée dans un kimono bleu, une petite serviette à la main. Elle essuyait Malko quand le téléphone sonna.

Lorsqu'elle raccrocha, elle avait le visage grave.

— Ils vont lui faire quitter Montréal, annonça-t-elle.

C'est ce que Malko avait craint depuis le début. Il se rajusta hâtivement. Finalement, Lisa Park était *aussi* une taupe. La jeune femme se rapprocha, le front plissé. Il regarda le téléphone.

— Qui t’a appelée ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Que se passe-t-il ?

— Ils l’emmènent ce soir avec un hydravion.

— Où ?

— Je ne sais pas vraiment. De l’autre côté de la frontière, aux
USA.

— Et ils partent d’où ?

— De la marina Ville-Marie sur le bord du Saint-Laurent, de
l’autre côté du pont Jacques-Cartier. Dans une heure.

CHAPITRE VII

Aux États-Unis ! Un soupçon fulgura dans la tête de Malko. Lisa Park se moquait de lui. Puis, il réfléchit : les Coréens n'allaient pas se jeter dans la gueule du loup, ils fuyaient seulement leur ennemi le plus dangereux. Lee Reiner lui avait dit qu'il n'existait pas de vol des Korean Airlines à partir du Canada. Donc, s'ils avaient décidé d'exfiltrer leur prisonnier, leur démarche était logique.

— Il me faut des détails, insista-t-il. À qui appartient cet hydravion ? Où se rend-il ? Pourquoi un hydravion ?

Lisa secoua furieusement sa frange noire.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Déjà, celui qui me renseigne prend un risque terrible. Si je n'y étais pas obligée, jamais je ne le lui aurais demandé... Même si vous me torturez, je ne pourrais pas vous en dire plus. Je sais seulement qu'il est arrivé quelque chose de grave aujourd'hui.

Cela recoupait ce qu'il savait. Il prit le téléphone et composa le numéro de Lee Reiner.

Dieu merci, l'Américain était là. L'information de Malko le fit bondir.

— S'ils prennent un hydravion, dit-il, c'est sûrement pour se poser quelque part sur le lac Champlain, juste de l'autre côté de la frontière. C'est à peine à une demi-heure de vol de Montréal.

— Il faut tenter de les intercepter au départ, dit Malko, tout en prévoyant un échec.

— Je préviens de mon côté le FBI, annonça Lee Reiner. Qu'ils organisent des patrouilles avec la Garde Nationale du Vermont. Seulement, c'est chercher une aiguille dans une meule de foin. Le lac Champlain est immense. Je me mets au travail immédiatement.

Malko raccrocha et se tourna vers Lisa Park :

— Habillez-vous et venez.

La Coréenne ouvrit de grands yeux.

— Mais pourquoi ? Il ne faut pas qu'on me voie.

— Sans vous, je ne trouverai jamais. Nous n'avons pas le temps.

Elle soutint son regard quelques secondes, puis disparut dans la salle de bains, pour revenir un peu plus tard avec des bottes, un pantalon et un manteau de fourrure. Ils descendirent sans un mot. Malko était confus de la mettre ainsi à contribution mais il n'avait pas

le choix. En tout cas, elle avait du cran.

— Suivez Sherbrooke vers l'est, dit-elle, je vous dirai où il faut tourner.

Heureusement, la circulation était fluide, mais les feux longs et mal espacés. Il aperçut enfin la silhouette métallique du pont Jacques-Cartier, enjambant le Saint-Laurent au sud, un des trois qui reliait Montréal au sud du Canada. Énorme édifice. Un paquebot, en dessous d'eux, remontait le canal parallèle au Saint-Laurent. Heureusement que Lisa était là. La sortie du pont était un incroyable labyrinthe de freeways. Lisa Park guidait Malko d'une voix blanche, absente. Ils filèrent vers le fleuve, laissant à leur droite le freeway 132 suivant la berge sud du Saint-Laurent. Puis les phares de la Lincoln éclairèrent des bâtiments arborant l'enseigne « Banque Nationale de Montréal », et le chemin s'arrêta. Un cul de sac. Endroit sinistre, pas une lumière.

Malko fit demi-tour, revint vers le pont Jacques-Cartier. Personne à qui demander. Finalement, Lisa lui désigna un chemin de terre longeant le fleuve.

— Je crois que c'est par là...

La Lincoln de Budget cahotait dans des ornières, grinçant de tous ses ressorts. Ils faillirent passer devant la marina Ville-Marie sans la voir. Une simple baraque en bois et un vieux portail avec l'inscription : « Marina Ville-Marie. »

Malko descendit, aperçut en contrebas une marina, des bateaux et la silhouette d'un hydravion amarré entre les cabin-cruisers. Son cœur battit plus vite. Revenant à la Lincoln, il prit son pistolet dans la boîte à gants, l'arma et franchit d'un bond la barrière, laissant Lisa dans la voiture.

Il laissa, sur sa droite, une petite construction de bois, sans lumière, puis, atteignit la marina donnant sur le fleuve. Pas âme qui vive. Il descendit, pistolet au poing, la pente qui menait au bassin et gagna l'appontement de bois au bout duquel était amarré un petit hydravion entre deux cabin-cruisers. C'était un Piper Cherokee quadriplace, qui semblait en bon état. Une bâche recouvrait le moteur. Malko regarda autour de lui. Le silence total ! Aucune activité. Évidemment, les Coréens pouvaient arriver au dernier moment... Tandis qu'il examinait l'hydravion, il aperçut une lumière dans la cabane de bois. Quelqu'un s'était réveillé. Un homme apparut, descendant le sentier, un shot-gun dans le creux du bras et héla Malko.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Malko s'avança vers lui calmement.

— J'avais rendez-vous avec des amis.

Le garde se rapprocha, visiblement méfiant.

— À cette heure-ci !

— Nous devons faire une balade en hydravion, expliqua Malko.

L'autre éclaira violemment son visage. Probablement rassuré, il éclata d'un rire épaïs :

— Ils se sont foutus de votre gueule, vos copains ! Les avions à flotteurs, ils volent pas la nuit. Et celui-là, il est en panne depuis deux mois. Le type a pas de quoi payer la réparation.

Fou de rage, Malko remonta le sentier, sous le regard ironique du gardien. Lisa Park s'était moqué de lui ! Il la rejoignit dans la voiture.

— Il n'y a personne, dit-il, et un seul hydravion en panne.

— Je ne comprends pas, dit la Coréenne. Je suis sûre qu'ils partent ce soir.

Une image flasha soudain dans la mémoire de Malko. La grande marina pleine d'hydravions qu'il avait aperçue le premier jour en arrivant à Montréal. À côté du pont Papineau.

— Il y a une autre marina, dit-il. Au nord. Je l'ai vue.

Dans l'ombre, il ne pouvait voir l'expression de la Coréenne, mais elle répondit aussitôt.

— C'est vrai, mais c'est très loin, il faut retraverser toute la ville.

— Allons-y. Vous me guidez !

Il aperçut soudain une cabine téléphonique et s'y rua. Le numéro de Lee Reiner était libre et l'Américain décrocha aussitôt. Malko le mit au courant.

— Je vais essayer de vous rejoindre là-bas en hélicoptère, annonça-t-il. J'en ai trouvé un. Le FBI est prévenu dans le Vermont et l'État de New York ; ils ont alerté toute la zone du lac Champlain. Seulement ils manquent d'hommes. Les policiers locaux ont promis de faire de leur mieux.

Malko courait déjà vers la Lincoln.

Le colonel Yu Chang serrait contre lui une mitraillette Uzi amenée par la valise diplomatique, prêt à tout. Quatre de ses hommes surveillaient la rue Simpson. Il avait fallu prendre une décision en quelques heures et l'organisation s'en ressentait. L'officier coréen n'en menait pas large. Face au KGB, à la CIA et aux Canadiens, il avait peu de chances de passer entre les mailles du filet. Involontairement, la CIA lui avait pourtant sauvé la mise en empêchant l'enlèvement de Pusang, l'infirmier... Car ce dernier aurait pu mener les Soviétiques au prisonnier.

Un de ses hommes surgit de l'obscurité.

— Tout est prêt.

Personne ne s'étonnerait de voir de la lumière chez ce petit « dépanneur » ouvert jusqu'à minuit. À cette heure, il y avait peu de

clients. Deux Coréens montèrent le corps inanimé de Jan Kaunas, enroulé dans une couverture. Heureusement malgré l'attaque dont il avait été l'objet, Kim Pusang avait pu livrer ses ampoules de penthotal et apprendre à un des hommes du colonel Chang comment faire une intraveineuse.

Le prisonnier anesthésié atterrit dans le coffre arrière de la vieille Ford. Les deux voitures de protection démarrèrent en même temps. Direction le pont Papineau.

Yu Chang qui était assis à côté du chauffeur se dit que c'était seulement la première étape d'un long et difficile voyage. Heureusement que la diaspora coréenne était à ses ordres... Il chercha à prévoir les plans de ses adversaires, décidé à employer la force brutale si besoin était. Les instructions de Séoul étaient formelles. Ramener Jan Kaunas en Corée. Il préférait ne pas penser à un échec...

Les innombrables feux rouges le faisaient bouillir. Il se retourna et ne vit que la Datsun de protection. Dieu que cette ville était grande ! Enfin, ils franchirent le Saint-Laurent et tournèrent à gauche pour prendre le boulevard Levesque. Un kilomètre plus loin, la marina apparut éclairée par la lune avec une vingtaine d'hydravions amarrés au milieu des bateaux. Yu Chang fit stopper la voiture dans le parking désert. Aussitôt, un Coréen sortit de l'ombre.

— Pas de problème, annonça-t-il.

Le colonel sauta à terre.

— Tout est prêt ?

— Oui, l'appareil est là, le dernier du ponton.

— Le pilote est à bord ?

— Oui, c'est Sun Yat, comme prévu.

Sun Yat était un des premiers Coréens arrivés au Canada. Ses quatre « dépanneurs » lui permettaient de vivre bien. Il avait acheté pour vingt-quatre mille dollars ce Cessna Stationair de six places qui atterrissait en sept cents mètres et pouvait parcourir près de mille kilomètres. Il n'avait pu refuser le service réclamé par le colonel Chang.

Ce dernier avança sur le ponton et regarda l'hydravion rouge et bleu immatriculé C-Fynx.

— Il n'y a pas de risques d'interception ? demanda-t-il. Il entre en contact avec la tour de contrôle de Dorval ?

— Ce n'est pas obligatoire, expliqua son subordonné le Coréen. De jour, la plupart du temps, les pilotes d'hydravions annoncent seulement qu'ils décollent et s'ils restent au-dessus du fleuve, ils n'avertissent même pas. Il suffit d'éviter la zone des vols commerciaux. Quant au radar, celui de Dorval ne porte qu'à trente kilomètres.

— Bien, ne perdons pas de temps, dit Yu Chang, nerveux.

Il consulta sa montre. Là-bas, de l'autre côté de la frontière, l'équipe venue de New York devait être à pied d'œuvre. Deux de ses hommes, armés d'Uzi, avaient pris place à l'entrée de la marina, dissimulés derrière des cabines téléphoniques. D'autres transportèrent le corps inanimé de Jan Kaunas dans le Cessna. Chang y prit place, avec deux de ses hommes. Le moteur ronronna. Lentement, le petit hydravion se dirigea vers le centre du fleuve pour décoller.

Yu Chang regarda l'étendue noire. Le cœur serré. Il avait beau s'être assuré que le passage de la frontière États-Unis-Canada ne présentait pas grand risque, il n'était pas tranquille.

Les feux de signalisation semblaient narguer Malko, passant au rouge dès qu'il s'en approchait. Innombrables. Malko trépidait intérieurement. Lisa Park était absolument silencieuse à côté de lui. Enfin, des lumières apparurent. Ils étaient au-dessus du fleuve. Lisa retrouva sa voix.

— C'est à gauche, dit-elle enfin, à un demi-mille.

Malko se lança à tombeau ouvert sur l'Avenue René Lévesque. Il vit les hydravions et ralentit alors brutalement. Ses phares éclairèrent l'entrée de la marina et un peu plus loin la silhouette d'un hydravion qui se déplaçait lentement sur le fleuve.

— *Himmel !* fit-il. C'est lui.

Recroquevillée sur le siège, Lisa ne répondit pas. Malko écrasa l'accélérateur, entra dans la marina, fonçant vers le ponton. Une série de détonations sèches ébranlèrent le silence. Le pare-brise devint opaque et il fit un violent écart, apercevant au passage les flammes de l'arme qui avait tiré. Lisa poussa un cri aigu et plongea sur son siège.

La Lincoln termina sa course contre un poteau de bois et une nouvelle rafale crépita sur les tôles épaisses de la grosse voiture. Malko saisit son pistolet, ouvrit la portière d'un coup d'épaule et roula à terre. Il entendit un grondement de moteur venant du fleuve. L'hydravion était en train de décoller. Presque au même moment, des portières claquèrent derrière lui et une voiture démarra en trombe.

Il se releva, pistolet au poing, vit des feux arrière qui s'éloignaient sur l'Avenue Levesque vers le pont Papineau. Le ronflement paisible de l'hydravion en train de prendre de la hauteur au-dessus du fleuve le remplit d'une rage impuissante. Il réalisa alors que Lisa était toujours dans la Lincoln. Il revint au véhicule en courant et ouvrit la portière avant droite. Lisa était recroquevillée sur le siège.

— Vous n'êtes pas blessée ?

Elle secoua sa frange, livide.

— Non. Mais ils ont failli nous tuer.

Rétrospectivement, Malko se demanda comment il avait échappé à la rafale de pistolet-mitrailleur. La somptueuse Lincoln de Budget était à jeter ! Le grondement de l'hydravion n'était plus perceptible.

— Votre « source » s'est moquée de vous, remarqua amèrement Malko. Pendant que nous attendions le colonel Chang au sud de la ville, il filait par le nord.

— Je suis désolée, fit Lisa, je ne comprends pas...

Elle eut un brusque frisson. Malko regarda le ciel rougeâtre au-dessus de Montréal. La frontière et le lac Champlain se trouvaient à vol d'oiseau à cent vingt kilomètres environ. Vingt minutes de vol pour le Cessna.

Il se rendit à une cabine téléphonique et composa le numéro de Lee Reiner. Cela sonna dans le vide. Il n'y avait plus qu'à attendre l'Américain. Lisa s'assit dans ce qui restait de la Lincoln. Malko broyait du noir. Même si on retrouvait l'hydravion et son pilote, cela ne les amènerait pas à grand-chose. Les Coréens avaient sûrement coupé leur opération en plusieurs segments indépendants les uns des autres. Il suffisait qu'ils gardent une longueur d'avance.

Le « flouf-flouf » d'un hélicoptère fit lever la tête à Malko. Il aperçut les feux de position d'un appareil qui traversait le fleuve, venant du sud. Une minute plus tard, il s'immobilisait en face du ponton, sans même arrêter son rotor et Lee Reiner sautait à terre, Malko remarqua que l'appareil avait une immatriculation civile américaine. Un ami de la Company.

— Où sont-ils ? cria Reiner, pour dominer le bruit de la turbine.

— Partis depuis un quart d'heure, fit Malko.

— Grimpez vite, on va essayer de les rattraper !

Lisa Park était sortie de la Lincoln et contemplait l'hélicoptère. Reiner lui cria à tue-tête :

— Venez vous aussi !

Ils montèrent dans l'hélico qui s'éleva aussitôt, franchissant le Saint-Laurent et filant en diagonale, au-dessus de Montréal, vers le sud. À l'intérieur, le bruit était supportable. Lee Reiner se pencha à l'oreille de Malko.

— J'ai alerté tout ce que je pouvais ! On a sorti les flics du Vermont de leurs lits à coups de pied dans le cul. On a une petite chance de les coincer.

L'hélicoptère volait maintenant au-dessus du freeway 15 menant à l'État de New York, bordé de grands silos en forme de phallus éclairés par la lune. Presque pas de circulation. Le silence régnait dans la cabine. Vingt minutes. Puis le pilote annonça :

— La frontière ! Je vais vers l'est pour retrouver le lac Champlain.

— Descendez à trois cents pieds, ordonna Reiner, sinon on ne verra rien.

Le pilote obéit. Reiner, penché sur une carte, suivait la navigation. Heureusement la nuit était claire, et la lune se reflétait dans l'eau calme de l'immense lac. Malko se dit qu'ils ne trouveraient rien : le lac Champlain s'étalait sur une centaine de kilomètres, à cheval entre le Vermont et l'État de New York, avec des rives, des criques, des îles, des biefs.

— Allez jusqu'à Alburg, dit Lee Reiner au pilote. Ensuite, essayez de descendre vers le sud au-dessus de Grand Isle, en suivant la route N ° 2.

Il se tourna vers Malko, montrant la carte :

— Ils ont sûrement une voiture qui les attend. Donc, ils ont dû chercher une route très près du bord. C'est celle-ci la plus déserte. La nuit, il n'y a aucune animation sur Grand Isle. La 2 rejoint le freeway 89 et là, ils peuvent se perdre dans la circulation.

— Ils peuvent aussi avoir un hélicoptère, remarqua Malko.

L'Américain ne répondit pas. C'était une possibilité. Mais il valait mieux croire que la chance serait de leur côté. Malko regardait à l'extérieur. Pas une lumière. Cette région était peu habitée. Quelques fermes, des cottages, des campings. En cette saison, il n'y avait guère de touristes. Les rives sombres succédaient aux rives sombres. Dans le Vermont, on se couchait tôt. Soudain Malko vit sur sa gauche une lueur orangée clignotante.

— Regardez !

Le pilote avait vu aussi. L'hélicoptère se rapprocha encore du sol, frôlant la surface de l'eau calme. Ils atteignirent la rive. Le gyrophare d'une voiture de police jetait des éclats sinistres sur la surface sombre du lac. Ils aperçurent une portière ouverte. Le véhicule était sur un terre-plein longeant le lac, en face d'une maison.

— Ça y est ! exulta Lee Reiner. Ils les ont eus !

CHAPITRE VIII

L'hélicoptère se posa avec un choc léger près de la route sinueuse bordant le lac Champlain. Le gyrophare de la voiture de police continuait à tourner, unique signe d'activité alentour. Malko et Lee Reiner sautèrent à terre, laissant Lisa Park et le pilote dans l'appareil. Seul le chuintement du rotor tournant encore troublait le silence. La torche électrique de Lee Reiner balaya la façade de la vieille maison sans rien révéler. Malko s'approcha de la voiture de police. Un léger grésillement sortait de la radio. Ils avancèrent tous les deux vers la maison. Le faisceau de la torche éclaira un panneau « For sale » et de larges affiches rouges collées en travers des volets en ruine « No trespassing ». Une véranda faisait le tour de la demeure abandonnée.

Quelqu'un semblait appuyé au mur près d'une porte. Malko et Lee Reiner grimpèrent les trois marches menant à la véranda et s'immobilisèrent, frappés d'horreur. Le policier plié en deux était épinglé comme un papillon à la cloison de bois par une baïonnette dont le manche noir sortait de son estomac. Il avait dû être frappé avec une force inouïe et la pointe l'avait traversé de part en part. Son chapeau de scout était tombé à terre, à côté d'un gros revolver.

Lee Reiner ramassa l'arme et fit basculer le barillet : aucune cartouche n'était percutée. Il n'avait pas eu le temps de s'en servir. Ils arrachèrent la lame fichée dans le bois et couchèrent le policier sur les planches de la véranda. Sa peau était encore tiède.

— *Shit ! Shit ! Shit !* grogna Lee Reiner. Pourquoi ces cons ont envoyé un seul type ?

Malko s'empara de la torche et partit examiner la rive plate. Il découvrit des traces de pas dans la boue, des branches cassées. L'hydravion avait sûrement atterri en face de la maison. Passant complètement inaperçu. Sauf du malheureux policier qui avait cherché à intervenir... Il revint vers le véhicule. Lee Reiner le rejoignit.

— Ces salauds ont eu le temps d'atteindre le freeway 89, jura-t-il, c'est foutu.

— C'est étonnant qu'ils aient agi avec cette férocité. Il suffisait de le neutraliser. À moins qu'il n'ait pu voir le numéro de leur voiture...

Pris d'une inspiration soudaine, il dirigea le faisceau de la lampe vers l'intérieur de la voiture de police. La banquette était vide, mais en

se penchant il découvrit un bloc tombé sur le plancher qui servait au policier pour prendre des notes. Malko l'examina. Tout de suite quelque chose lui sauta aux yeux : une inscription tracée en biais, comme à la hâte. 592 KFH NY.

Un numéro de voiture de l'État de New York.

Lee Reiner vint se pencher sur son épaule et poussa un rugissement de joie.

— On va les baiser ! Le flic a noté ça avant de sortir de sa voiture. Dans l'affolement, les autres n'ont pas fouillé la voiture.

— Il suffit de diffuser ce numéro à toutes les polices entre ici et New York pour intercepter ce véhicule, remarqua Malko.

Lee Reiner ne répondit pas, contemplant pensivement la feuille de papier. Puis il leva son regard vers Malko.

— Oui, dit-il, mais si on fait ça, nous pouvons faire une croix sur Jan Kaunas. Les flics le libéreront et il s'évanouira dans la nature. Nous n'avons rien à lui reprocher officiellement et les Canadiens non plus. Au FBI, ils sont très légalistes et pas question de faire passer les intérêts de la Company, donc ceux du pays, avant la Loi.

Une voiture passa sur la route. Il fallait prendre une décision. Lentement, Lee Reiner plia le papier et le mit dans sa poche.

— Nous faisons l'impasse, annonça-t-il. Avec ce numéro, je vais identifier le propriétaire de la bagnole par mes connexions avec la police new-yorkaise. Mais je ne leur dirai pas de quoi il s'agit... Et à partir de là, nous allons travailler. Le retrouver nous-mêmes. Nous réglerons nos comptes avec le colonel Chang plus tard. Si nous les faisons piquer maintenant, cela ne ressuscitera pas ce pauvre flic.

Il se glissa à l'intérieur de la voiture de police et prit la radio. Malko revint à l'hélicoptère. Le pilote fumait une cigarette. Lisa Park se pencha à l'extérieur et demanda anxieusement :

— Que s'est-il passé ?

— Ils ont tué un policier, dit Malko et ils se sont enfuis avec leur prisonnier.

En ce moment, les Coréens devaient rouler vers New York. Cela représentait environ cinq heures de route. Leur manœuvre était lumineuse. Tenter d'exfiltrer Jan Kaunas par des vols des Korean Airlines à destination de Séoul.

Boris Ivanov, rezident du KGB à New York, contemplait de la fenêtre de son bureau des Nations Unies l'énorme statue d'un homme en train de transformer une épée en charme ornant le square des Nations Unies lorsque son interphone lui annonça un visiteur.

Les deux hommes s'étreignirent. Bien qu'Ivanov soit colonel et

Vatenko seulement major, ils étaient très liés. Le « chauffeur » de l'Amtorg Trading Co s'assit et alluma une cigarette.

— Cela a failli très mal tourner, dit-il. Je suis content d'être de retour.

Lui n'était pas couvert par l'immunité diplomatique. Ce qui s'était passé à Montréal aurait pu lui valoir vingt ans de prison. Boris Ivanov lui tendit une coupure de *New York Times*, relatant le meurtre mystérieux d'un policier dans le Vermont, sur le bord du lac Champlain. On pensait à une histoire de contrebande de drogue...

— Ils sont passés, dit simplement Vitaly Vatenko. Ils doivent se trouver ici.

— Ils ne vont pas rester longtemps, remarqua Boris Ivanov. Leur idée est de l'emmener à Séoul. Il y a quatre vols par semaine, via Anchorage, le mardi, le jeudi, le vendredi et le dimanche.

Vitaly Vatenko jeta un coup d'œil au calendrier mural indiquant par un cercle qu'on était mercredi.

— C'est sûr qu'ils sont ici ? demanda-t-il.

— Oui, affirma le rezident. Je viens de recevoir un message de la Centrale. Ils ont intercepté des communications sud-coréennes. Chang a reçu l'ordre de l'exfiltrer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Vitaly.

Le rezident était son supérieur, et, en plus, ils appartenaient tous les deux au Premier Directoire Général. Boris Ivanov s'installa en face du major dans un profond fauteuil de cuir, l'air grave.

— Grichiany me donne l'ordre de mettre en action tous les moyens humains dont je dispose pour empêcher les Coréens de mener à bien leur exfiltration.

Vitaly Vatenko eut un sourire ironique. Grichiany était le général commandant le Premier Directoire Général. Son bureau était situé dans le grand immeuble moderne en demi-lune situé au bord du périphérique de Moscou.

— Et tu en as beaucoup, des moyens humains, à part moi ?

Boris Ivanov hocha la tête.

— Kaunas avait travaillé sur les Coréens. Ici aussi, mon prédécesseur a fait du bon travail. J'ai plusieurs « sources ».

— Il faut faire vite, remarqua Vitaly Vatenko. Ils risquent de l'embarquer demain soir.

— Je sais, fit sombrement le rezident. J'ai un rendez-vous cet après-midi. Mais je ne crois pas qu'ils aient eu le temps d'organiser une exfiltration aussi rapidement. Il y a les Américains, n'oublie pas. Et ils sont chez eux. À mon avis, Chang, qui connaît son boulot, va prendre son temps, planquer notre camarade dans un endroit sûr et mettre au point une exfiltration sans parade. Ce qui nous donne le temps d'agir.

Vitaly alluma une nouvelle cigarette. Soulagé de ne pas être le chef de mission de ce coup pourri.

— Peux-tu recruter des gens ici pour une « Mokré dyela » ? demanda le rezident.

— J'en ai deux ou trois, affirma Vitaly, mais ils ne valent pas grand-chose. Des Portoricains. On leur a donné un peu de logistique et d'argent. Ils n'ont jamais rien fait de sérieux.

Boris Ivanov eut un hochement de tête signifant qu'il fallait faire avec ce qu'ils avaient.

— Et Hans Globchik ?

— Il est parti de Montréal ce matin, annonça Vitaly. Sur Swissair. Ensuite, de Zurich, il rejoindra la DDR. Il était salement secoué. J'ai cru qu'il allait faire une crise de nerfs.

Le rezident eut un regard approuvateur pour son subordonné. Il avait bien tout « démonté » avant de quitter Montréal. La mission qu'on lui avait confiée était presque impossible et pourtant, il avait failli réussir. Il essaya mentalement de se mettre dans la peau de ses adversaires, les Américains et les Coréens. L'ennuyeux c'est que Vitaly ait été repéré à Montréal. Il n'allait plus pouvoir jouer qu'un rôle secondaire.

— Viens demain à quatre heures, dit-il, nous ferons le point. D'ici là, je pense avoir du nouveau.

— Le numéro est celui d'une Cadillac Seville qui appartient à une certaine Joyce Marvin, annonça Lee Reiner. Domiciliée à New York, 755 Fifth Avenue. Bien entendu, je n'ai rien dit au FBI. Mais il faut que vous filiez sur New York. D'ailleurs, j'y vais aussi. Il y a un avion d'Eastern Airlines à midi.

Il était tout juste neuf heures du matin et de gros nuages filaient le long du Saint-Laurent.

— Que voulez-vous que j'aille faire là-bas ? protesta Malko. Vous êtes chez vous à New York.

Lee Reiner eut un soupir excédé.

— Bien sûr que nous sommes chez nous ! Mais je vous répète qu'il s'agit d'une *covert opération*⁽¹³⁾. Nous sommes dans la même situation que les Coréens. Il faut récupérer Jan Kaunas, mais pas officiellement. Quitte à le relâcher dans une forêt d'érables quand on l'aura pressé comme un citron. Nous disposons d'un avantage décisif sur les Soviétiques grâce au numéro de la voiture. Chris Jones et Milton Brabeck nous retrouveront là-bas, pour assurer la partie « action ». Il n'y a pas une minute à perdre.

— S'ils l'ont emmené à New York, c'est sûrement pour l'exfiltrer

sur la Corée du Sud, remarqua Malko.

— Bien sûr, admit l'Américain. J'ai fait verrouiller cette possibilité. En prévenant le FBI et la police de New York que les Coréens risquaient d'expédier leur prisonnier chez eux. Le FBI a mis en place une surveillance de tous les départs, à partir du vol de demain soir. Chaque passager sera vérifié. Avec le meurtre de ce pauvre flic, je peux vous dire qu'il n'y a pas besoin de les pousser...

— Cette piste ne serait pas un leurre ? demanda Malko. Et s'ils avaient filé sur Los Angeles ? De là-bas aussi, il y a des vols pour Séoul.

Lee Reiner secoua la tête.

— Je ne crois pas. Trop compliqué. Et n'oubliez pas que le colonel Yu Chang est basé à New York.

— Et notre ami Vitaly Vatenko ? Vous avez des nouvelles ?

— Il est reparti vers New York hier en fin d'après-midi, par la route n° 15. Après avoir mis Globchik dans un avion pour Zurich. Ça commençait à sentir le brûlé pour lui. S'il restait, je le balançais aux Canadiens.

— Décidément, remarqua Malko, tout le monde va à New York.

— Oui, mais cette fois, nous avons un sacré avantage sur les Ivans. Grâce à vous.

— Que Dieu vous entende ! Ils ne vont pas rester non plus les deux pieds dans le même sabot.

— En attendant, fit l'Américain, allez faire votre valise, je passe vous prendre.

— Je vais voir Lisa Park, dit Malko, elle peut encore être utile.

— Cette garce ! fit Lee Reiner. Je suis persuadé qu'elle vous a balancé une information bidon. Si elle vous avait donné la vraie, en ce moment, Jan Kaunas serait déjà à « la Ferme », en plein debriefing.

— Elle aussi a peut-être été manipulée, remarqua Malko, plein de douceur.

Il ne pouvait pas dire à Lee Reiner qu'en tant que gentleman, il lui était difficile de quitter Montréal sans dire au revoir à la Coréenne.

En plus, il avait une petite idée derrière la tête.

Lisa Park, remise de ses émotions, était tirée à quatre épingles, toujours en jupe et pull noirs. Cette fois, il n'y avait pas de porto dans la bibliothèque, mais du thé.

— Je pars tout à l'heure pour New York, annonça Malko.

Une ombre assombrit les prunelles de la Coréenne.

— C'est dommage, remarqua-t-elle, nous aurions pu dîner ensemble ce soir, j'étais libre. Elle se reprit et ajouta aussitôt avec un

petit rire : Mais si vous allez à New York, je peux vous présenter quelqu'un.

— Ah bon ? fit Malko, amusé par cet altruisme.

Les Orientales étaient vraiment des femmes à part. Lisa était déjà en train de feuilleter son carnet d'adresses. Elle trouva ce qu'elle cherchait et leva la tête.

— Voilà. Joyce Marvin. C'est une très jolie femme, très sensuelle...

Malko eut toutes les peines du monde à ne pas renverser sa tasse de thé. Il jeta un coup d'œil à Lisa pour voir si elle ne se moquait pas de lui, mais elle était déjà en train de recopier les coordonnées de son amie, avec un air appliqué. Malko en avait le cœur battant d'excitation. Au fond, ce n'était pas aussi fou que cela paraissait. Joyce Marvin avait forcément des liens avec la colonie coréenne de New York. Or, Lisa Park semblait connaître tout le monde.

— Qui est cette Joyce Marvin ? demanda-t-il d'un ton détaché.

Lisa lui tendit une carte avec un numéro de téléphone et une adresse : 755 Fifth Avenue...

— Oh, c'est une femme très libre, qui sort beaucoup, dit Lisa. Elle vous plaira sûrement.

— Et comment la connaissez-vous ?

— Elle est en relation avec des tas de Coréens et de Coréennes. Des hôtesse de la KAL et des Coréens installés à New York. J'y ai pas mal d'amis, et j'y vais souvent.

— Pourquoi ne venez-vous pas ?

— Non, non, c'est impossible, mais je vais lui téléphoner pour qu'elle vous reçoive bien.

Cette fois, Malko ne tenta pas de la violer... Lisa écarta le récepteur de son oreille pour dire :

— Il y a son répondeur.

Le message qu'elle laissa était si flatteur que Malko se sentit rougir. Elle raccrocha et revint s'asseoir en face de lui avec un sourire coquin, et eut un gloussement heureux.

— Voilà, je suis sûre que vous passerez une excellente soirée.

Malko pensa à la tête de Lee Reiner. C'était encore mieux que le FBI. Il avait du mal à croire à sa chance. Comment la voiture de la femme que lui décrivait Lisa Park avait-elle pu servir à un enlèvement sanglant ? Il croisa le regard de Lisa et y lut une invite muette. Baissant les yeux sur sa Seiko-quartz, il vit l'heure. Dans trente minutes il devait être au *Ritz Carlton*. Devant son geste, Lisa Park se leva spontanément.

— Il faut que vous partiez.

Il ne sut pas vraiment comment elle s'était rapprochée de lui, mais son ventre se trouva impérieusement collé au sien. En quelques

secondes, Lisa lui eut donné envie d'elle. C'est sans même lui ôter sa jupe qu'il la prit sur le canapé beige, à grands coups de reins hâtifs. Elle grogna, cria, lui enfonça ses griffes dans la nuque quand il se répandit en elle, puis ensuite, murmura :

— Tu es très gentil.

Cinq minutes plus tard, il était dans la rue. Sans vraiment savoir à quoi s'appliquait le dernier compliment de Lisa.

Le colonel Boris Ivanov ferma à clef la porte de son bureau et ouvrit le pli que venait de lui apporter un steward de l'Aéroflot, sous-officier du KGB dépendant du Huitième Directoire, celui des Communications. Le message venait directement de la place Dzejinski, du secrétariat du Président du KGB. C'était la réponse à un câble-SOS envoyé deux jours plus tôt par le rezident. Les archives de la *Rezidentura* étaient si succinctes qu'il avait dû demander à Moscou le dossier d'une des sources recrutées par son prédécesseur, dont il ne disposait même pas. Toujours l'obsession du secret.

Il lut le dossier et la note qui l'accompagnait signée du général Grichiany : « Mettez tout en œuvre pour retrouver notre camarade. »

Comme si ce n'était pas son travail ! Heureusement, le messenger avait aussi apporté une boîte de cigares de la Havane. Il fallait bien retirer quelques avantages de tous les roubles que l'Union Soviétique engloutissait chez ces paresseux de Cubains... Après avoir lu le dossier, Boris Ivanov alluma un cigare et se mit à réfléchir. Plus il pensait à la tâche qu'on lui avait assignée, moins il se sentait tranquille. Les Coréens étaient des durs, de redoutables professionnels et ne se laisseraient pas faire. Les Américains, en dépit de leur légalisme, pouvaient se révéler extrêmement dangereux. Il n'avait encore jamais testé ses « sources » dans un cas urgent comme celui-là.

Côté Action il était encore plus pauvre. Le KGB n'avait pas pour habitude de mener des actions humides sur le territoire américain. Cela faisait partie du gentlemen's agreement avec la CIA. Sinon, cela se serait terminé en massacre. Évidemment, grâce au major Vitaly Vatenko, il pouvait faire appel à des éléments extérieurs, mais ils étaient moins fiables. Un problème l'obsédait : comment empêcher les Coréens d'embarquer à bord d'un de leurs vols l'officier du KGB qu'ils détenaient ? Or, une fois à bord, Boris Ivanov ne voyait pas comment le récupérer.

Il se mit à écrire, préparant un rapport destiné à le couvrir et pesant les chances de réussite de sa mission : à son avis, pas plus de vingt pour cent. Les Coréens, se trouvant dans un environnement ami, disposaient d'un Service Action à New York. Même si cela faisait

grincer des dents la CIA, elle le tolérait tant que les « spookies » coréens ne dépassaient pas certaines limites. Lui, Boris, n'avait rien de pareil. Il n'y avait plus qu'à filer à la chasse aux renseignements.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient installés dans le salon de thé du *Mayfair Regency*, surveillés avec inquiétude par la serveuse, bon chic, bon genre, peu habituée à ce style de clients.

Identiques, les yeux gris, les cheveux un peu grisonnants coupés très court, des costumes-sac en tissu synthétique, seules leurs cravates achetées à Times Square en raison de leurs dessins multicolores mettaient une note de couleur dans leur personnage. Avec cette fois, en plus, de magnifiques coups de soleil transformant leurs nez en phares... Ils se levèrent d'un bloc en voyant Malko. Chris Jones avala la dernière bouchée d'un hamburger dégoulinant de ketchup avant de lui tendre une main énorme :

— Quelle chance de vous retrouver enfin dans un pays civilisé !

— C'est vrai, renchérit Milton Brabeck, New York, il y a encore quand même quelques Blancs...

— Et puis, ici, on sait manger, fit Chris, ramassant les miettes de son hamburger.

— Vous étiez en vacances ? demanda Malko.

— Vous plaisantez ! fit Chris Jones, choqué. Vous croyez qu'on irait *par plaisir* dans des bleds pleins de nègres. Non, on bossait. Seulement, planquer par cinquante degrés au soleil, c'est pas bon.

— Ça ramollit le cerveau, ajouta finement Milton Brabeck, tâtant avec précaution son nez douloureux.

Malko enveloppa d'un regard amical les deux gorilles. Cela faisait des années qu'ils faisaient des coups tordus ensemble aux quatre coins du monde.

Chris Jones lui avait jadis sauvé la vie en Turquie. À eux deux ils n'avaient guère que le quotient intellectuel d'un chimpanzé, mais côté puissance de feu, c'était une véritable « Force de Déploiement Rapide », grâce à une artillerie sophistiquée dont ils se servaient avec une absence complète d'état d'âme.

Simplement, nés tous les deux dans le Middle West, ils considéraient le monde extérieur, y compris la Californie, comme une région de ténèbres et d'obscurantisme. Quant à la cuisine, hormis le hamburger, point de salut...

— Alors, demanda Chris Jones, c'est encore les *gooks*^[14] qui nous font des problèmes.

Pour lui tous les Asiatiques étaient des Vietnamiens. Malko s'assit en face d'eux.

— Il y a aussi les « Ivans », remarqua-t-il. Je suis heureux que vous soyez ici mais, pour l'instant, j'ai surtout besoin de discrétion. Évidemment, avec vos nez cela va être difficile...

— Oh, je vous en prie ! fit Chris Jones, gêné. Qu'est-ce qu'on fait alors ? Nous, on est prêts, on a une bagnole, des munitions, nos gilets pare-balles.

— Pour l'instant, dit Malko, vous restez ici. On verra ensuite.

Un vent tiède et violent soufflait sur Park Avenue. Malko huma l'atmosphère de New York, pas fâché d'avoir quitté Montréal. Lee Reiner était parti pour JFK⁽¹⁵⁾ vérifier le dispositif destiné à empêcher tout départ de Jan Kaunas sur un appareil de la KAL. Malko, persuadé que le FBI le surveillait, n'avait pas appelé Joyce Marvin de son hôtel, le *Mayfair Regency*, juste au coin de Park et de la 65e. Il avait décidé de remonter à pied jusqu'à la 55e et Fifth Avenue afin de voir à quoi ressemblait la demeure de l'amie de Lisa Park.

Passant devant une cabine téléphonique, il y entra et composa le numéro de Joyce Marvin. Au bout d'une dizaine de sonneries on décrocha, mais sans parler.

— Je suis Malko Linge, l'ami de Lisa Park, annonça Malko.

— Malko ! Quel plaisir de vous savoir à New York ! *Welcome* !

La voix était si chaleureuse qu'il en fut désarçonné. Joyce Marvin lui parlait comme si elle le connaissait depuis l'enfance.

— Lisa m'a dit beaucoup de bien de vous, dit Malko. Pourrions-nous dîner ensemble ?

— Mais bien sûr, fit Joyce Marvin. Elle m'a parlé de vous. Je vous attends vers sept heures. J'ai déjà retenu au *Tucano*, le restaurant du *Club A*, j'y étais déjà hier soir mais c'est l'endroit le plus gai de New York. J'ai aussi un petit cadeau pour vous, ajouta-t-elle avec un rire cristallin.

Il raccrocha, plutôt éberlué et ravi, puis reprit sa route. Un quart d'heure plus tard, il se tordait le cou pour tenter d'apercevoir le dernier étage de la Trump Tower, un gratte-ciel flambant neuf, une énorme tour de cinquante étages, occupant tout un bloc de Fifth Avenue. Deux portiers déguisés en soldats de la Guerre de Sécession veillaient à l'entrée. Le hall était à peine plus vaste que la grande nef de Notre-Dame de Paris et beaucoup plus animé.

Le rez-de-chaussée et le premier étaient occupés par des galeries marchandes. Malko se dirigea vers les ascenseurs et appuya sur le bouton du quatrième sous-sol. Le parking.

Consciencieusement, il commença à examiner toutes les plaques des voitures. Il trouva ce qu'il cherchait au premier sous-sol réservé

aux résidents de l'immeuble : une Cadillac Seville marron glacé, flambant neuve. Celle qui avait été repérée par le policier assassiné, sur les rives du lac Champlain. Malko en fit le tour. Elle ne portait aucune trace d'un long voyage, mais le lavage ce n'était pas pour les chiens...

Si Joyce lui avait dit la vérité, au moment du meurtre, elle était en train de dîner à New York. Donc, elle avait prêté sa voiture. Le tout était de trouver à qui.

Le colonel Boris Ivanov pénétra dans un petit immeuble au coin de Madison Avenue et de la 38e rue et monta directement au second étage par l'escalier de secours. Il avait effectué deux ruptures de filature, mais n'était quand même pas tranquille. Bien que Moscou lui ait demandé de brûler tous ses vaisseaux, il était toujours pénible de mettre en péril le travail de plusieurs années.

Il frappa à une petite porte vitrée qui portait l'inscription Asia Travels et entra. Plusieurs femmes, toutes asiatiques, travaillaient à des bureaux. L'une d'elles, avec de grosses lunettes, changea de couleur en reconnaissant Boris. Le Soviétique s'enquit poliment des horaires de la KAL auprès de sa voisine, feuilleta quelques prospectus, puis ressortit. Traversant la 38e rue, il alla s'installer à un *Chock Full O'Nuts*⁽¹⁶⁾ et attendit.

Cinq minutes plus tard, la jeune femme avec de grosses lunettes et un pantalon de cuir marron sortit de l'immeuble et le rejoignit. Ses yeux étaient pleins d'une terreur animale.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, la voix tendue. Il ne faut jamais venir ici. Vous savez bien que...

Boris Ivanov n'ignorait pas que la KCIA payait une des employées de l'agence de voyage. C'était sa source, la jeune Coréenne qui se trouvait en face de lui, qui le lui avait appris. Le Soviétique était décidé à ne pas prendre de gants. Deux ans plus tôt, lorsqu'elle avait eu besoin de vingt-quatre mille dollars pour acheter son agence, le KGB avait arrangé son prêt. Avec quelques intermédiaires, bien entendu. Maintenant, Boris venait toucher les intérêts. Entre-temps, la fille, Susan, une Coréenne catholique avait épousé un officier de la KCIA, un subordonné du colonel Chang. Son mari ne s'était douté de rien, croyant encore à la bonté des banques américaines...

— J'ai besoin de vous, fit brutalement Boris Ivanov. Si vous me rendez ce service, vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Je vous le jure. Je vous rendrai tous les papiers...

Susan attendait, sachant déjà ce qu'il allait demander, tournant nerveusement le sucre dans son café.

— Que voulez-vous ?

— L'endroit où ils cachent celui qu'ils ont enlevé, dit-il à voix basse. Je sais qu'il est arrivé à New York. Ils veulent le faire partir en Corée.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas que...

Boris s'attendait à cela. Il glissa de son tabouret après avoir posé un billet de cinq dollars sur le comptoir. D'une voix beaucoup plus froide, il se contenta de dire :

— Je vous donne rendez-vous ici, demain, à la même heure. Si je n'ai pas le renseignement, votre mari saura tout. Je regrette.

Il sortit de la cafétéria sans même se retourner. Il connaissait à fond son métier de « traitant ». Ils pleuraient tous, mais quand ils étaient au pied du mur, ils se débrouillaient. Surtout qu'avant le bâton, il avait promené la carotte.

Susan sentit des larmes monter dans ses yeux. Elle serra très fort sa tasse de café, regardant le Soviétique monter dans un taxi jaune, furtivement tentée de tout raconter à son mari... Mais elle se reprit vite. C'était un ancien capitaine des forces spéciales : il la tuerait d'abord et lui pardonnerait ensuite... Elle savait qu'il était au courant de l'opération de Montréal, mais il ne lui en avait pas parlé. Elle allait être obligée de le confesser.

Bien installé dans son gros taxi « Checkers⁽¹⁷⁾ », Boris Ivanov alluma un de ses cigares cubains, vaguement soulagé d'avoir terminé son second rendez-vous. À ce moment de la journée, il en avait pour une heure à regagner Manhattan. Il se retourna ; impossible de savoir s'il était suivi. Heureusement que le FBI manquait de moyens. Le Van Wick Expressway était englué de camions. Derrière lui, les derniers bâtiments de l'aéroport Kennedy disparaissaient dans la brume. Boris Ivanov avait trouvé l'homme qu'il cherchait. Un contremaître du fret qui avait failli avoir une sale histoire de mœurs parce qu'il aimait un peu trop les culottes « Petit Bateau ». Par un heureux hasard, un agent du KGB se trouvait justement là avec une caméra infrarouge. Depuis, John Wilmore obéissait au doigt et à l'œil. Et, en plus, il avait de l'avancement ! C'est lui qui avait maintenant en main tout le fret de la KAL. Un coup de chance. Quand la compagnie coréenne avait racheté les locaux de la Flying Tigers, employeur de John Wilmore on avait trouvé John sympa et, du coup, il avait doublé de valeur aux yeux de son « traitant ».

Boris, devant une bière, au bar de l'International Building, avait sérieusement motivé l'Américain.

— Si notre camarade enlevé par les Coréens part sans que nous le sachions, avait-il annoncé d'une voix triste à son « traité », les photos que nous détenons seront envoyées à votre femme, à la police et à votre employeur. La vie risque de devenir très difficile pour vous...

John Wilmore avait protesté qu'il n'était pas Dieu le Père, que tout ne lui passait pas par les mains, mais Boris avait été intraitable. Il attendait de son agent une fiabilité à cent pour cent, comme la NASA de ses fusées. John Wilmore avait assez de métier pour flairer la moindre combine louche. Même s'il devait ouvrir tous les containers, un par un, il fallait qu'il surveille tout. Boris Ivanov se détendit un peu, indifférent à l'embouteillage.

Vitaly, son subordonné, avait aussi un rendez-vous ce jour-là. Avec un jeune Portoricain à qui il avait rendu certains services. Un des animateurs d'un Mouvement de Libération de Porto Rico. Qui avait besoin d'armes, de matériel et d'argent. Vitaly lui procurait tout cela au compte-gouttes, par des intermédiaires cubains et jamaïcains. Mais l'autre savait que le robinet pouvait se fermer. Aussi serait-il sûrement très réceptif à l'offre de Vitaly.

Une offre qu'il ne pouvait absolument pas refuser...

L'officier soviétique se dit avec satisfaction que pour un agent clandestin opérant dans un pays hostile, il ne se débrouillait pas trop mal... De toute façon, le risque du côté américain était très limité : l'expulsion ou au pire, un peu de prison... Mais, s'il ratait la récupération de leur camarade kidnappé par les Coréens, le général Grichiany l'accuserait purement et simplement de sabotage. Ce qui, selon le code militaire soviétique, signifiait le peloton d'exécution...

Tandis que le taxi se traînait vers le Triboro Bridge, Boris Ivanov chercha ce qu'il pouvait encore verrouiller, sans trouver. Les Coréens étaient sûrement en train de faire fiévreusement leurs préparatifs. Il ferma les yeux, cherchant à se mettre dans la peau du colonel Yu Chang, un excellent professionnel, lui aussi... Une idée amusante le fit sourire. Si on récupérait Jan Kaunas, le malheureux n'aurait pas terminé son calvaire... D'après l'enquête succincte menée par la Rezidentura du KGB à Ottawa, il avait fallu de la part du clandestin soviétique – pourtant un vieux renard – un manquement aux règles de sécurité élémentaires pour se faire kidnapper. Et surtout, l'analyse de son « plan contact » permettait d'affirmer qu'il n'avait jamais mentionné l'existence de cette Kedol Wa-Dae. Alors que l'interrogatoire de cette dernière avait révélé qu'elle était sa maîtresse depuis six mois... Rien que cela signifiait la dégradation et une peine sévère de camp de travail. Boris Ivanov se demanda soudain s'il ne valait pas mieux pour son camarade que les Coréens le gardent.

Seulement, ce n'était pas son problème.

Le palier du 36e étage de la Trump Tower était moelleux, comme

une bonbonnière. Un haut-parleur invisible diffusait une musique douce, Malko s'enfonçait dans la moquette parme jusqu'à la cheville. Il se dirigea vers l'unique porte, surmontée d'une caméra de télévision et se plaçant en face de la caméra, appuya sur la sonnette. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit avec un claquement sec. Malko fit un pas à l'intérieur, découvrant une moquette blanche, des murs de laque beige animés par des dessins superbement érotiques, éclairés par de petits spots.

La porte se referma automatiquement derrière lui. Il se retourna. Personne. La voix très douce, chaude, sensuelle de Joyce Marvin, semblant surgir de nulle part, dit :

— Bonsoir, Malko. Bienvenue chez Joyce.

CHAPITRE IX

Malko fit quelques pas dans l'entrée, jetant un coup d'œil au passage sur les gravures ornant les murs, toutes imprégnées d'un érotisme de bon aloi : des femmes aux formes parfaites, enlacées dans des étreintes troubles, détaillées d'un trait hyperréaliste, mais sans la moindre vulgarité. Comme il était loin du policier assassiné au bord du lac Champlain... Et pourtant il y avait un lien entre cette demeure raffinée et la brutale action du colonel Yu Chang. Derrière lui, la voix douce, ordonna :

— Avancez jusqu'à la porte au fond et poussez-la.

L'appartement semblait immense, ce qui était rare à New York où le mètre carré coûtait le prix d'une concession d'or au Klondike. Il se retourna. Dans son dos, l'œil rond d'une caméra le suivait comme un chien de garde.

Curieuse atmosphère.

Il poussa la porte indiquée, recouverte d'un grand panneau de glace qui lui renvoya son image, et s'arrêta net. Devant lui, se trouvait un arbre énorme, au tronc clair, avec des feuilles vertes, dont la cime touchait le plafond. Derrière l'arbre, il aperçut un grand canapé de velours noir en U et deux femmes. L'une d'elles se leva, contournant le meuble et s'approcha de Malko d'une démarche qui était un véritable attentat à la pudeur. Une brune aux cheveux courts dont on ne voyait que la bouche vermillon et les yeux vert d'eau. Sûrement du sang sud-américain. Elle portait une robe-manteau en cuir noir très souple avec des épaules larges, une énorme ceinture et une fente latérale, découvrant un peu de sa cuisse à chaque pas. Sa poignée de main ressemblait à une caresse, en plus doux. Elle conserva la main de Malko dans la sienne, l'attirant imperceptiblement comme si elle voulait qu'il la prenne dans ses bras.

— Ainsi, dit-elle, voici l'ami de Lisa... Je vois qu'elle a toujours bon goût... Je suis Joyce Marvin. Venez.

Elle avait dû suivre des cours à l'Actor's Studio pour obtenir cette voix moelleuse et rauque à la fois, chargée d'électricité. Elle pivota gracieusement, offrant le spectacle d'une croupe ronde et haute, rendue encore plus attrayante par le cuir noir. Malko s'inclina devant la seconde occupante du canapé. De plus en plus étonné. Avec ses cheveux d'un noir de jais séparés par une raie au milieu en deux

grosses coques retenues par des peignes d'or, son maquillage très pâle, son collier de perles noires et son kimono en camaïeu de bleus, elle ressemblait à une geisha traditionnelle.

— Voici mon amie Soon Wha, annonça Joyce. Son nom signifie « Jardin de Printemps ». Elle est coréenne.

— Je suis très heureuse de vous rencontrer, gazouilla Soon Wha, se déplaçant pour que Malko puisse s'installer entre les deux femmes.

Sur la table basse trônait une boîte d'un kilo de Béluga où étaient plantées trois petites cuillers en argent. Un bloc de glace posé à côté renfermait une bouteille de vodka. À côté d'un seau contenant une bouteille de Dom Pérignon. Joyce Marvin, à côté de Malko, rabattit pudiquement un pan de cuir sur son genou rond. En dépit de son apparence provocante, elle n'avait rien de vulgaire. Un énorme solitaire en navette brillait à sa main droite et Malko remarqua sous son bas gauche, à la hauteur de la cheville, une fine chaîne en or. Des doigts fuselés se posèrent sur sa cuisse en un geste déjà familier.

— Un peu de caviar ? Nous sommes au régime.

Elle se pencha et prit la télécommande à infrarouge d'une chaîne Akai « Fusion », encastrée dans un meuble posé sur une véritable console de commandement encastrée dans la table basse. Celle-ci comportait six écrans de télévision et une foultitude de touches et de voyants, rouges et verts. Aussitôt un reggae sensuel et rythmé envahit la pièce, diffusé par des hauts parleurs invisibles.

— Tout l'appartement est contrôlé d'ici, expliqua Joyce. J'ai dix mille pieds carrés⁽¹⁸⁾, c'est difficile à surveiller.

Un Asiatique mince apparut, en tenue blanche, portant une assiette avec des toasts qu'il déposa sur la table. Joyce pressa encore une autre touche et tout un pan de rideaux noirs s'écarta, découvrant les buildings de Manhattan, brillamment illuminés. La jeune femme roucoula :

— Si j'étais exhibitionniste, je pourrais m'exposer à tout New York, quand je fais l'amour.

Malko se dit qu'elle le connaissait depuis dix minutes et qu'elle parlait déjà de faire l'amour... Lisa Park l'avait bien branché. Il avait du mal à imaginer le lien que cette créature pulpeuse pouvait avoir avec l'enlèvement de Jan Kaunas. C'était pourtant sa voiture qui avait servi au kidnapping. Mais il était un peu tôt pour aborder ce sujet. Soon Wha se pencha et installa une montagne de caviar sur un toast qu'elle tendit à Malko. Joyce eut un rire de gorge.

— Soon Wha adore s'occuper d'un homme.

La jeune Coréenne baissa modestement les yeux, décroisa les jambes dans un soyeux froissement de nylon.

Malko se demanda quelle attitude adopter. Visiblement, le cadeau que Joyce avait mentionné au téléphone, c'était Soon Wha. Il décida

de se laisser guider par son instinct et plongeait à belles dents sur le caviar, l'arrosant d'une large rasade de Stolichnaya.

— C'est un peu triste ici, dit soudain Joyce.

Elle se pencha sur son tableau de commandes et, soudain, un écran de trois mètres sur quatre descendit du plafond au fond de la pièce. Autre touche : des images apparurent, des corps enlacés sur des fourrures. Un ensemble Akaï était encastré dans un meuble de laque noire, pratiquement invisible, télécommandé de la table basse. Deux femmes. Malko eut un petit choc en reconnaissant son hôtesse avec une Asiatique, dans une intimité qui ne laissait aucun doute sur leurs goûts. Joyce se tourna sur lui.

— J'espère que cela ne vous choque pas, dit-elle de sa voix un peu rauque. Quelquefois, je m'amuse avec mes amies. Mais cela ne sort jamais d'ici.

Un avertissement ou une invite ?

Ils regardèrent en silence les images qui se succédaient, de plus en plus sensuelles. Soon Wha avait enfoncé ses ongles dans sa paume, les yeux rivés sur l'écran. Visiblement, le spectacle ne la laissait pas indifférente. Joyce vidait les verres de vodka aussi vite que Malko parvenait à les remplir. L'atmosphère se chargeait d'électricité, mais personne n'avait encore eu le moindre geste déplacé ou audacieux. Joyce semblait ignorer Malko, maintenant plongée dans la contemplation de son propre orgasme, comme ces acteurs qui s'observent au magnétoscope. Il y en avait deux superposés, des Akaï, permettant toutes les combinaisons. Comme par inadvertance, les doigts fuselés de Soon Wha se posèrent sur sa cuisse.

La sonnerie feutrée du téléphone rompit le charme. Joyce répondit aussitôt. Quelques monosyllabes, puis elle raccrocha et se leva.

— Il faut que je travaille, annonçait-elle avec un sourire dévastateur. Je vous laisse à Soon Wha. À tout à l'heure.

Elle disparut vers le fond de l'appartement de sa démarche ondulante. Soon Wha laissa sa main sur la cuisse de Malko. Le film continuait à dérouler ses étreintes et l'atmosphère à s'électriser encore davantage. Malko se tourna vers la jeune Coréenne.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis hôtesse à la KAL, répondit-elle d'une voix douce. Et vous ?

— J'ai un château en Autriche, et je suis dans les affaires.

— Ah.

Elle ne semblait pas savoir ce qu'était un château ni où se trouvait l'Autriche. Par contre, sa main commençait, par des mouvements imperceptibles, à remonter vers le centre de gravité de Malko. Leurs regards se croisèrent et elle sourit, découvrant des dents de nacre.

— Il fait un peu chaud, n'est-ce pas ? susurra-t-elle.

Sans attendre le commentaire de Malko, elle défit la ceinture de son kimono et le fit glisser de ses épaules, dévoilant une somptueuse guêpière blanche, qui semblait offrir deux petits seins sur un plateau, enserrait sa taille et se terminait par les traits fins, d'un satiné virginal, des jarretelles retenant des bas si longs qu'ils arrivaient presque jusqu'à l'aîne. Sans un mot, elle s'installa à genoux en face de Malko, sur l'épaisse moquette et se pencha après avoir dégagé ce qu'elle voulait.

Avec une dextérité qui prouvait une longue habitude, elle entreprit de le caresser, alternant sa bouche et ses mains, jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'orgasme. Elle leva alors le visage vers lui et demanda d'une voix douce :

— Avez-vous envie de jouir dans ma bouche ou autrement ?

Malko avait du mal à ne pas dérapier, après un accueil pareil. Une petite voix lui disait de ne pas se laisser aller, de ne pas tomber dans ce piège parfumé. Au prix d'un effort de volonté méritoire, il s'abstint de répondre à la question de Soon Wha et demanda à son tour :

— Joyce reçoit toujours ses amis ainsi ?

Soon Wha, tenant sa hampe à deux mains, eut un sourire désarmant.

— Joyce aime bien faire plaisir. Moi aussi.

La guêpière et les bas contrastaient d'une façon insolite avec la coiffure traditionnelle de la « geisha made in Korea ». En dépit de la bonne volonté de Soon Wha, Malko était intrigué par la disparition de Joyce Marvin.

— Où est Joyce ? demanda-t-il. Elle est sortie ? Soon Wha eut un sourire mystérieux :

— Non, non...

— Elle reçoit quelqu'un ?

Nouveau rire troublé, les yeux de la Coréenne se baissèrent pudiquement.

— Pas vraiment. Vous avez envie de vous amuser avec elle ?

Que signifiait « s'amuser » ? À tout hasard, Malko fit « oui ». Sans se formaliser, Soon Wha rajusta Malko, se releva, enfila son kimono et sourit :

— Suivez-moi.

Ils traversèrent le living, puis un autre plus petit presque entièrement occupé par un grand écran de télé et Soon Wha poussa une porte en glace, découvrant un long couloir tendu de velours très sombre. Elle appuya sur un bouton dissimulé sous une tenture et un panneau de laque coulisssa silencieusement.

— Elle est là, fit Soon Wha, avec un rire espiègle. À tout à l'heure...

Elle ne semblait même pas vexée d'être ainsi délaissée après le

mal qu'elle s'était donné.

Malko pénétra dans une immense chambre tendue de bleu nuit, la première chose qu'il aperçut devant lui fut une rangée de magnétophones reliés à des répondeurs téléphoniques. Toutes ces machines tournaient silencieusement à la même vitesse. Malko fit un pas de plus, aperçut le lit sur un podium encadré de tentures de moire rouge. Joyce Marvin y était allongée, sur le côté. Toujours vêtue de la robe de cuir noir, un téléphone à la main. De grandes glaces disposées sur tous les murs reflétaient sa silhouette à l'infini. Apercevant Malko, elle posa la main sur le récepteur et lui fit signe d'approcher.

Il obéit. La jeune femme, avec une lenteur calculée, se rapprocha du bord du lit, la tête calée sur des oreillers de soie noire et posa le pied gauche sur la moquette, repliant la jambe droite. Ce qui eut pour effet d'ouvrir la robe de cuir noir jusqu'à la bordure de son bas. Sa jarretelle se terminait par un petit camée de jade représentant une tête de serpent. Raffinement inattendu...

Joyce lui adressa un sourire ravageur, tendit la main gauche, saisit celle de Malko et la posa sur le dernier bouton de sa robe, dans un geste sans équivoque. En même temps, elle dit de sa voix rauque, dans le récepteur :

— Il vient d'arriver... Je sens ses doigts sur ma cuisse. Je crois qu'il va défaire ma robe. Oh, j'en ai très envie...

Elle poussa un soupir qui aurait ranimé à la vie un très vieux cadavre. Puis, continua d'une voix lourde de promesse et en même temps cinglante :

— Ça y est, il est en train de défaire ma robe.

Une voix suppliante jaillit du récepteur.

— Salope ! Tu vas encore te faire baiser !

Joyce Marvin eut un rire léger et bougea un peu pour que Malko puisse aisément défaire la ceinture de la robe, écartée maintenant jusqu'à la taille. Elle révélait une guêpière en tous points semblable à celle de Soon Wha, mais noire, avec un minuscule slip de nylon assorti, brodé de serpents.

Malko regarda le récepteur, à quelques centimètres de son visage.

— Bien sûr, répondit Joyce à son correspondant invisible. Si tu étais ici, peut-être que tu me baiserais aussi... Ah !

Elle s'interrompit sur un bref gémissement tandis que les doigts de Malko prenaient entièrement possession de sa poitrine. Les globes gonflés s'échappaient du balconnet et il se pencha, pris au jeu, en dégageant les pointes durcies. Lorsque sa bouche s'en approcha, Joyce, l'écouteur toujours collé à sa bouche, poussa un feulement de fauve repu :

— Ah, ah, ah, c'est bon, c'est merveilleusement bon !

Il ne l'avait pas encore touchée.

Malko entendit distinctement une voix d'homme tremblante de haine :

— Qu'est-ce qu'il te fait, ce salaud !

Joyce ne répondit pas tout de suite. Malko était en train de faire glisser la robe de cuir et elle avait arqué son corps pour la faire passer sous elle. Quand elle retomba, elle murmura de la même voix pleine de sensualité :

— Il me caresse la poitrine ! Il est couché à côté de moi et il m'excite de façon parfaite. Tu sais comme j'aime ça. Oh oui !

Malko l'avait mordillée. Il ignorait si son plaisir était réel ou si elle jouait la comédie pour l'inconnu au téléphone. Ses paumes remontèrent sous la guêpière, prenant ses seins en coupe, et les doigts de Malko remplacèrent sa bouche, effleurant les pointes très légèrement. De nouveau, elle gémit.

— Oh, c'est fantastique, il faut qu'il me caresse ailleurs, je suis si excitée.

— Salope ! hurla la voix au paroxysme de la frustration. Salope !

Délicatement, Joyce écarta le récepteur de son oreille, tout en soulevant les reins afin que Malko puisse faire glisser son slip le long des bas nylon.

— Ne crie pas, menaçait-elle, sinon, je raccroche...

L'inconnu répondit par des grognements furibonds, puis demanda d'une voix plus mesurée :

— Où es-tu ? Avec qui ?

Joyce Marvin eut un rire moqueur.

— Dans ma chambre. Avec un homme bien sûr ! Plein de charme, comme j'aime. Il est fou de moi. Si tu voyais dans quel état il est... C'est autre chose que ta petite queue ridicule. Il va m'ouvrir en deux...

Elle se tut, les lèvres sèches. Ses yeux avaient pris une expression trouble, et Malko se dit qu'elle ne jouait plus la comédie. D'ailleurs sa main s'était posée sur lui, comme pour vérifier le bien-fondé de ses paroles. Cette scène étrange commençait à l'exciter prodigieusement. Joyce eut un sourire gourmand, ses longues jambes se détendirent sur les draps de satin, et elle souleva le ventre, venant au-devant de Malko.

— Il m'a déshabillée, souffla-t-elle dans le récepteur. Il a ôté tout ce qui le gênait. C'est un amour. Il a des doigts doux et agiles qui se glissent partout... Oh, oh, tu devines où ils sont maintenant, je crois qu'il va me faire...

Elle se tut, Malko sentait son ventre onduler contre sa main et put vérifier qu'elle était vraiment excitée. Qui était l'homme qui souffrait ainsi au bout du fil ? C'était inhumain ! Il entendait son souffle court dans le récepteur. Joyce se pencha et défit la ceinture de son pantalon, s'attaqua aux boutons de la chemise, posant le récepteur à côté d'elle.

L'inconnu criait.

— Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais ?

Malko l'aida et en quelques secondes, il fut nu. Joyce retomba en arrière et reprit le récepteur pour dire d'une voix admirative à souhait :

— Il est encore mieux foutu que je ne l'imaginais ! Oh, je ne peux plus attendre.

— Garce ! Chienne ! hurla la voix éraillée. Tu mens, il n'y a personne...

— Mais si, fit la voix douce de Joyce. Tu vas entendre le bruit quand son gros membre va entrer dans mon ventre.

Elle tenait le récepteur d'une main, et de l'autre, masturbait lentement Malko. Soudain, elle annonça d'une voix suave à son interlocuteur invisible :

— Pardonne-moi, il veut que je le prenne dans ma bouche, je ne peux plus te parler.

Malko entendit le cri de l'homme au moment où la bouche de Joyce se refermait effectivement autour de lui. Il n'avait pourtant rien demandé. Sadiquement, la jeune femme avait posé le récepteur à côté de son visage, permettant ainsi à sa victime d'entendre les bruits légers mais reconnaissables de la fellation. D'ailleurs, l'inconnu criait et éructait des injures ordurières sans interruption. La caresse de Joyce était extraordinairement légère. Calculée pour faire monter encore l'excitation de Malko, mais pas plus.

Elle s'arrêta pile et reprit le récepteur pour lancer :

— Ça me rend folle ! Je voudrais que tu le voies, il est splendide. Ça y est, il vient sur moi. Oh ! Je ne peux plus tenir...

Joignant le geste à la parole, Joyce noua ses mains sur les reins de Malko, la tête renversée en arrière, les talons de ses escarpins crachés dans le drap de satin. Pris au jeu, il faisait durer le plaisir, prolongeait l'attente. Les bruits sortaient toujours du téléphone, des gémissements, des injures.

Lentement, il s'enfonça dans le ventre offert. Joyce Marvin feula, puis cria comme il la pénétrait à fond.

— Ah, ah, gémit-elle, l'écouteur collé à sa bouche. Il n'en finit pas, pas, il est long... il me transperce.

— Saaalope ! hurla l'homme à l'autre bout du fil.

Joyce s'arrêta de bouger sous Malko, serrant les cuisses autour de ses hanches comme on retient un cheval. Il en profita pour passer les mains sous ses genoux, lui relevant les jambes en la faisant basculer, de façon à la pénétrer encore plus. La glace renvoyait l'image des longues jambes gainées de noir pointant vers le plafond. Joyce poussa un profond soupir dans le téléphone.

— Tu aimerais me voir, hein ? Ça te rend fou, tu es jaloux...

— Arrête, ne le fais pas ! hurla l'homme.

Joyce grogna d'aise.

— Trop tard, il est dans mon ventre. Maintenant mon chéri, je ne peux plus te parler, parce qu'il va me prendre comme j'aime. Et tu sais que je ne me contrôle plus...

Avec un geste délicat, elle posa l'écouteur taché de rouge à lèvres sur le drap et regarda Malko dans les yeux.

— Viens, fit-elle assez fort pour que l'homme entende dans l'écouteur. Viens, baise-moi fort. Très fort.

Un gémissement sortit du téléphone. Malko n'en pouvait plus de ce jeu cruel. Comme pour maltraiter Joyce, il s'enfonça brutalement dans le ventre offert. La tête de Joyce roula, ses yeux se révoltèrent et elle poussa un cri dément. Il continua, oubliant le téléphone, la comédie sadique, la martelant comme un fou, la faisant hurler chaque fois un peu plus violemment. Il lui semblait qu'à chaque hurlement de Joyce répondait un bruit inarticulé dans le téléphone.

Les jambes repliées, Joyce criait de plus en plus fort. Même en pleine passion, elle était belle.

Malko la fit basculer sur le côté, la pénétrant ainsi encore plus profondément. Elle poussa un cri déchirant. Il acheva de la retourner et d'elle-même, elle s'agenouilla, le visage dans le satin noir, soulevant sa croupe qu'il investit avec la même violence. Les mains crachées dans la guêpière à hauteur des hanches, il se déchaîna, arrachant à chaque poussée des exclamations de plus en plus aiguës. Quand il explosa, Joyce poussa un ultime hurlement amorti par les tentures. Malko resta collé à elle, le souffle court, le sang battant aux tempes. Ce n'est que plusieurs secondes plus tard qu'il remarqua le « bip-bip » du téléphone. L'homme avait raccroché. Joyce envoya une main languissante et reposa le combiné.

— Il a joué, dit-elle simplement.

Les magnétophones continuaient à tourner. Malko buvait une vodka glacée apportée par Soon Wha. La robe de cuir noir gisait toujours au pied du grand lit, en chiffon. Joyce étendit la jambe gauche d'un geste voluptueux, tirant son bas sur la cuisse charnue. Le maquillage de ses yeux avait un peu coulé, seul signe rémanent de son déchaînement sexuel. Ses lèvres épaisses s'ouvrirent sur un sourire carnassier.

— C'est vrai que tu m'as bien baisée, fit-elle d'une voix pensive. Mais c'est toujours très bien la première fois...

Elle ramassa un de ses pendants d'oreille tombés dans la bagarre et le remit. Malko l'observait, intrigué.

— Sans être curieux, qui était cet homme ? demanda-t-il.

— Mon amant. Enfin, le plus important.

— Cela t'arrive souvent de le torturer ainsi ?

Joyce rit de bon cœur.

— Mais je ne le torture pas... Il adore, je suis sûr qu'il a joué comme un fou... Je lui fais peur, il n'aime pas tellement faire l'amour avec moi, il craint les comparaisons. Tandis qu'au téléphone, il fantasme, il se met à ta place. D'ailleurs, il est marié et ne pourrait pas venir le soir. Et moi, je n'aime pas faire l'amour dans la journée. Ou rarement. Seulement quand il me fait un très beau cadeau.

— Quoi par exemple ? demanda Malko, repensant à sa mission.

Joyce eut une moue charmante.

— Je ne sais pas, un diamant, une voiture... Il y a quelque temps, il m'a offert une Cadillac Seville... Il n'avait pas le temps de passer la soirée avec moi, aussi m'a-t-il demandé d'aller faire un tour dans Central Park. Nous avons verrouillé les portières et nous nous sommes arrêtés au bord d'une allée. Il m'a prise sur le siège arrière, très vite, tandis que des Noirs nous observaient... C'était assez excitant. Mais j'aurais préféré un diamant. Je me moque des voitures. Je ne conduis jamais...

— Qu'est-ce que tu fais de ta Seville ?

— Rien. Elle est au garage.

— Peut-être qu'il s'en sert, lui, insinua Malko.

Elle eut un regard choqué.

— Sûrement pas ! C'est moi qui ai les clefs.

Bizarre. Il se retrouvait au point de départ. Décidément, Joyce Marvin réservait bien des surprises. Elle releva quelques mèches folles qui troublaient l'harmonie de son front bombé et bâilla :

— C'était bon. Tu as eu raison de venir.

— Et si je n'étais pas venu ?

Ses dents étincelantes brillèrent dans la pénombre.

— J'aurais inventé la présence d'un homme. Je suis très forte, tu sais, à ce jeu-là. Ou je me serais caressée en lui expliquant tout ce que je faisais. Il aime bien aussi. Mais il me paie moins.

— Parce que tu te fais payer pour faire l'amour au téléphone ? demanda Malko, suffoqué de tant de cynisme.

Joyce Marvin posa sur lui un regard plein de reproches.

— Bien sûr, grâce à toi, j'ai gagné mille dollars ! Pour le fantasme ordinaire, seule, c'est juste cinq cents dollars. Plus tous ceux-là.

Son geste balaya la pièce, montrant les huit magnétophones qui tournaient. Certains s'arrêtaient puis repartaient. On n'entendait que le cliquetis de la mise en marche.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko, vraiment intrigué.

— Mes clients, avoua Joyce avec une grande simplicité. Tu veux

écouter ?

— Oui.

Elle se leva et, suivie de Malko, alla s'accroupir près de l'un des appareils, et le mit en marche. Une voix s'éleva aussitôt dans la chambre. Celle de Joyce, volontairement sensuelle et rauque : « *I am Joyce, I will spread my pussy open and masturbate just for you*⁽¹⁹⁾... » Elle mit le son sur un autre appareil. La même voix en sortit, susurrant : *I am hot, wild and ready*⁽²⁰⁾...

Joyce coupa le son, et se releva, une lueur malicieuse dans les yeux, montrant les appareils.

— Ce sont des messages enregistrés. Il y en a pour tous les goûts. Ceux qui sont en possession d'un certain numéro appellent et se font passer celui qu'ils désirent. Chaque « séance » dure environ dix minutes. Tu peux recommencer aussi souvent que tu veux... Et cela ne coûte que trente-cinq dollars.

— Mais comment les fait-on payer ? fit Malko suffoqué.

— Mais par Crédit card, fit Joyce, avec simplicité. Il y a un secrétariat 24 heures sur 24 pour cela. Ils sont débités automatiquement sur leurs comptes... Cela rapporte beaucoup d'argent et ce n'est pas fatigant. Il suffit de bien enregistrer les messages. En plus le Vice squad ne peut rien contre moi. Est-ce ma faute, si les gens ont envie de me téléphoner ?

Elle lui tendit une carte où il lut :

Téléphone Fantasies. So real you can almost taste, touch and feel me. So satisfying, you will swear you did. Mastercard/Visa Only (212) 807-8123.⁽²¹⁾

Elle ramassa sa robe de cuir et la reboutonna rapidement. Quel personnage ! Malko, rhabillé lui aussi, continuait sa petite idée.

— Et c'est cela qui te permet d'avoir ce somptueux appartement ?

— Pas entièrement, dit-elle. Cela coûte cher et j'aime la vie luxueuse. Heureusement, mon amant est très généreux. Celui avec qui nous avons fait l'amour.

Elle s'installa devant une coiffeuse et commença à se remaquiller. Malko, du ton le plus normal qu'il le put, demanda :

— Qui est ce personnage fastueux ?

Le regard de Joyce Marvin, soudain plein de méfiance, quitta la glace et plongea dans les yeux dorés de Malko.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

CHAPITRE X

Malko réussit à soutenir l'examen de Joyce Marvin avec une expression innocente.

— Après tout, dit-il, nous avons fait l'amour ensemble, je suis curieux de savoir avec qui...

La tension retomba brusquement. Joyce reprit son crayon à maquillage et dit d'une voix indifférente :

— C'est un businessman coréen qui habite dans le New Jersey, un bled incroyable où je n'ai jamais mis les pieds... Heureusement, il a son affaire à New York.

— Comment l'as-tu connu ?

Joyce eut un sourire mystérieux.

— La curiosité est un vilain défaut. Je te le dirai une autre fois. Maintenant j'ai faim. Filons au *Tucano*, sinon, ils ne nous garderont pas la table. J'espère que Soon Wha est prête.

— Elle vient avec nous ?

— Bien sûr. Tu ne l'aimes pas ? Elle n'a pas été gentille avec toi ?

— Parfaite, assura Malko. Je craignais que tu ne sois jalouse...

Joyce eut un sourire ironique.

— Tu me connais mal... D'abord elle a une peau merveilleusement douce et puis nous sommes associées : elle aussi enregistre des messages pour « Téléphone Fantasies. » Cela arrondit son salaire. Elle préfère cela à coucher avec Sam.

— Qui est Sam ?

Joyce marqua une imperceptible hésitation avant de dire :

— Mon Jules. Il la saute de temps à autre. Il se venge avec elle de ce qu'il n'ose pas me faire.

Elle avait fini de se maquiller. Déboutonnant sa robe de cuir noir, elle choisit dans une penderie de dix mètres de long une robe en velours et dentelles noire qu'elle passa par-dessus sa guêpière. Malko l'observait, ayant du mal à réaliser qu'à travers Joyce Marvin, il travaillait à résoudre un problème urgent et dangereux.

— Tu fais souvent appel à des concours extérieurs pour faire plaisir à ton amant ? demanda-t-il.

Elle lissa le devant de sa robe, soigneusement.

— Non, c'est un hasard ! Lisa m'avait dit de bien m'occuper de toi. C'est pourquoi j'ai demandé à Soon Wha...

La jeune Coréenne les attendait dans le living. Elle s'était changée, délaissant son kimono pour une sage robe noire. Le jeune valet referma la porte derrière eux.

— Tu n'as pas peur qu'il t'espionne ? demanda Malko en attendant l'ascenseur.

Joyce eut un rire de gorge.

— Mais il m'espionne ! C'est Sam qui me l'a fourni. Je suis sûre qu'il est déjà en train de lui téléphoner. Il a dû tout entendre. Les cloisons sont très minces ici.

Le portier du hall les salua respectueusement. Malko se demanda s'il soupçonnait ce qui se passait au trente-sixième étage.

Un brouillard humide s'était abattu brutalement sur New York, noyant les gratte-ciel, ouatant le bruit de la circulation. Le haut de la Trump Tower était invisible. Ils montèrent dans un taxi et Joyce Marvin donna l'adresse du *Club A*.

Du coin de l'œil, Malko vérifia que la voiture de Chris et Milton démarrait derrière eux. Depuis leur arrivée à New York, c'était leur premier travail. Protection à distance. En voyant Malko émerger avec Soon Wha et Joyce, ils allaient encore gloser sur ses méthodes de travail...

Malko n'arrivait pas à se débarrasser d'une pensée obsédante. Si Joyce était la seule à se servir de la Cadillac Seville, comment cette dernière s'était-elle trouvée dans le Vermont, avec le commando coréen ? Ou elle était complice et lui mentait, ou quelqu'un l'utilisait à son insu.

L'ambiance du *Tucano* aux murs décorés d'oiseaux tropicaux de toutes les couleurs n'arriva pas à le détendre. Dès qu'ils eurent commandé, il s'éclipsa. Heureusement, il y avait une cabine téléphonique près des toilettes. Le numéro de Lee Reiner mit longtemps à répondre.

— Vous avez du nouveau ? demanda la voix anxieuse de l'Américain.

— Il faut trouver un Coréen installé dans le New Jersey qui répond au prénom de Sam, annonça Malko. C'est lui qui a offert la Seville à Joyce Marvin.

L'Américain eut un soupir découragé :

— Mais bon sang, cela va prendre un mois !

— Essayez tout, conseilla Malko. L'Immigration, la police locale, le FBI. Je vais tenter d'en savoir plus de mon côté.

— Il y a cent cinquante mille Coréens dans la région new-yorkaise, gémit Lee Reiner. Comment voulez-vous en retrouver un, sans même le nom...

— Attention, je dois raccrocher, avertit Malko.

De la cabine, il voyait la salle du restaurant où un garçon venait

de se pencher à l'oreille de Soon Wha. Elle se leva et se dirigea vers Malko. Il n'eut que le temps de plonger dans les toilettes. Quand il ressortit, la jeune Coréenne avait déjà regagné la table. Joyce lui lança un regard noir :

— Je commençais à croire que tu nous avais abandonnées.

On semblait bien la connaître, au *Tucano*. Son sourire éblouissant répondait au bonjour discret d'un homme. Malko demanda, amusé :

— Ce sont tous tes amants ?

— Certains. Mais ne te méprends pas. Je ne suis pas une pute. Mon ex-mari m'a laissé cinq millions de dollars, seulement je n'y touche pas, j'aime bien gagner mon argent moi-même. En choisissant ce que je fais. Je pourrais me remarier facilement, mais je veux garder ma liberté. Cela permet de s'offrir quelques satisfactions de temps à autre.

Malko dut en convenir. Bien qu'il ait fait l'amour avec Joyce une heure plus tôt, il était prêt à recommencer. Son magnétisme sexuel était incontestable. Il but une gorgée de bordeaux, savourant l'ambiance raffinée du *Tucano*. Comble du snobisme, la plupart des dîneurs buvaient du Perrier, dernière coqueluche des USA. Soon Wha semblait s'être éteinte, le regard ailleurs.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

Elle eut un sourire un peu forcé.

— Oh, rien, on m'a téléphoné tout à l'heure. Il paraît qu'on a cambriolé ma chambre, à l'hôtel *Hudson*.

— Je suis désolé, fit Malko sincèrement.

Les baleines de la guêpière s'imprimaient sur l'alpaga de Malko, comme si elles avaient voulu pénétrer sa peau. Joyce dansait tout de la même façon. Immobile dans un coin de la piste du *Club A*, discothèque attenante au *Tucano*, ondulant lascivement contre son cavalier, en lui murmurant à l'oreille des horreurs avec un sourire angélique. Malko avait essayé Soon Wha qui ressemblait, elle, à une liane souple pleine d'érotisme. Joyce bâilla ostensiblement.

— Il y a trop de monde maintenant, partons.

Malko avait la tête aussi légère qu'une bulle de Moët et Chandon dont ils avaient vidé deux bouteilles au *Club A*. La perspective de refaire l'amour avec Joyce l'enchantait. D'autant qu'il avait des chances de lui extorquer quelques informations supplémentaires sur celui qui l'intéressait, le mystérieux Sam.

Ils étaient encore au vestiaire lorsque Soon Wha demanda d'une voix timide :

— Pouvez-vous me raccompagner à mon hôtel ? J'ai peur à cause

de ce cambriolage.

On ne pouvait pas vraiment la blâmer.

Malko chercha le regard de Joyce. Magnanime, la jeune femme lui souffla :

— Accompagne-la et reviens ensuite.

Une file de longues limousines aux glaces teintées, hérissées d'antennes, attendait devant le *Club A*, avec quelques taxis. Joyce se dirigea droit vers une Lincoln blanche qui n'en finissait pas. Malko aperçut la voiture des gorilles garée derrière les limousines. Elle vint se placer derrière celle où ils entraient. Le véhicule démarra silencieusement. On se serait cru dans un bateau, tant le véhicule tanguait sur les rues défoncées de New York. Cinq minutes plus tard, ils stoppaient devant la Trump Tower, plus que jamais nimbée de brouillard.

— À tout à l'heure ! fit Joyce en déposant un baiser léger au coin de la bouche de Malko.

— 57e West et 9e Avenue, dit celui-ci au chauffeur. Le *Hudson Hôtel*.

Avec le brouillard, Manhattan avait pris l'aspect irréel d'un décor de science-fiction. Soon Wha étendit les jambes voluptueusement, posant les pieds sur le siège devant elle.

— J'adore les grandes voitures, dit-elle, on pourrait y faire l'amour !

Apparemment, elle avait envie de faire une niche à sa petite camarade... En dépit du confort de la limousine, ils rebondissaient sans arrêt, à chaque trou dans la chaussée. Guère l'ambiance pour faire la cour.

— Vous connaissez l'ami de Joyce ? demanda Malko.

— Un peu, fit Soon Wha.

Elle se pencha et l'embrassa soudain avec une habileté qui émuissa sérieusement sa curiosité. Un coup de frein leur fit s'entrechoquer les dents.

— Sir, vous êtes arrivé, annonça le chauffeur.

Soon Wha saisit la main de Malko, le tirant littéralement hors de la voiture.

— Oh, accompagnez-moi jusqu'à ma chambre, j'ai peur. Il y a toujours des types dégoûtants qui rôdent par ici.

— Attendez-moi, ordonna Malko au chauffeur.

Sagement, sa voiture de protection s'arrêta à son tour.

La large 57e rue était déserte, à part un Noir oscillant sur le trottoir en face du *Desmond Bar*, voisin du *Hudson Hôtel*. Ce dernier ne payait pas de mine avec une façade lépreuse où les appareils d'air conditionné ressemblaient à des bubons. Un dais en loques avançait sur le trottoir. Le hall n'était qu'une sorte de long couloir nu, avec un

bureau à gauche. Carrément sinistre. Deux hommes, des Coréens vraisemblablement, étaient assis sur une banquette. Avec des visages si ordinaires qu'ils en paraissaient polycopiés.

Soon Wha appuya sur le bouton de l'ascenseur et dit tout à coup :
— Venez, je vais vous donner quelque chose pour Joyce.

Les portes de l'ascenseur s'ouvraient. Il eût été mal élevé de la laisser monter seule. Au moment où elles se refermaient, les deux Coréens se glissèrent dans la cabine et l'un d'eux appuya sur un bouton. Malko croisa le regard de Soon Wha et sentit un flot d'adrénaline se ruer dans ses artères : la jeune Coréenne semblait terrifiée !

Il n'eut pas le temps de se poser beaucoup de questions : l'ascenseur s'ébranla vers le bas. Croyant à une erreur, Malko étendit la main pour enfoncer le « stop ». Un des Coréens pivota brutalement, leva le bras et Malko eut l'impression de recevoir un coup de hache sur le poignet.

L'ascenseur venait de stopper au sous-sol, les portes s'ouvrirent sur un couloir gris, où régnait une odeur de savon. Pâle comme une morte, Soon Wha était recroquevillée au fond de la cabine. Un des Coréens lui jeta une phrase dans sa langue. L'autre, plus petit que Malko, se plaça en face de lui, et d'un violent coup de tête en pleine poitrine, l'expédia hors de l'ascenseur ! Lorsque Malko se reprit, les portes de la cabine se refermaient, le laissant en tête à tête avec les deux Coréens dans le sous-sol désert. Ils avançaient vers lui, les mains nues, la veste ouverte, presque aussi larges que hauts. Des brutes. Dans leur regard, il lut la volonté calme de tuer.

À cause de sa visite à Joyce, et de la protection des gorilles, il avait laissé son pistolet au *Mayfair Regency*...

À sa gauche, s'ouvrait un autre couloir. Sa seule chance. Il se lança en avant, expédiant à un des Coréens un coup de pied à le couper en deux. La pointe de sa chaussure heurta le ventre du petit tueur qui recula à peine, se pliant pour amortir le choc. Malko crut avoir frappé un bloc de béton. Déjà, le second se ruait sur lui comme un fauve. Une manchette assenée à toute volée faillit l'assommer net. Il tournoya, étourdi, sentit un bras se nouer autour de son cou, tandis que, de l'autre, son adversaire pesait sur sa nuque, afin de lui briser les vertèbres cervicales.

Il eut un éblouissement, tomba à genoux, aussitôt une grêle de coups de pied s'abattit sur lui, visant le foie et le ventre, cherchant incontestablement à lui faire éclater le péritoine. Il ne pensait plus, la trachée artère écrasée, les carotides comprimées, le cerveau peu à peu privé d'irrigation. Il y eut un craquement dans sa nuque qui retentit douloureusement dans son crâne. Il envoya une main en avant, au hasard, et heurta l'entrejambes d'un de ses adversaires. Ses doigts se

refermèrent sur un sexe mou et il serra de toutes ses forces. Son agresseur poussa un hurlement et se plia en deux.

Cela lui donnait quelques secondes de répit, mais le Coréen qui l'étranglait ne faiblissait pas. Un bloc compact de muscles, entraîné par l'impitoyable taekwondo, la lutte coréenne.

Soudain, une femme apparut au coin du couloir, portant un panier d'osier plein de linge ! Elle s'arrêta net et poussa un cri perçant. Malko ne put parler, mais leurs regards se croisèrent. Le sien devait être éloquent car la nouvelle venue lâcha son panier et détaleta en hurlant. Avec l'énergie du désespoir, Malko s'accrocha aux parties sexuelles du second Coréen, gagnant quelques précieuses secondes. Hélas, il dut rejeter l'air vicié qu'il avait dans les poumons et son étrangleur en profita pour resserrer encore sa prise. Un voile noir passa devant les yeux de Malko et il perdit connaissance.

Chris Jones contemplait avec méfiance l'entrée tristounette de l'hôtel *Hudson*, lorsqu'une femme visiblement hystérique jaillit d'une porte, les yeux hors de la tête.

— *Shit*, grommela le gorille. Encore une « junkie^{22} ».

La femme s'accrocha à lui et, au milieu des hurlements, il comprit que l'on était en train d'assassiner un homme dans le sous-sol de l'hôtel... Le sang de Chris ne fit qu'un tour. Le temps d'alerter Milton, demeuré au volant, par un sifflement strident, il dévalait l'escalier menant au sous-sol, laissant la femme hurler comme une sirène. À peine Chris et Milton avaient-ils atteint la dernière marche qu'ils virent une masse compacte composée de deux hommes. L'un, Malko, était couché par terre, à plat ventre, l'autre à califourchon sur son dos, était en train de lui rejeter la tête en arrière pour lui briser les vertèbres cervicales... Un Asiatique. Un autre à genoux, semblait plutôt mal en point.

— C'est eux ! hurla la femme. C'est eux !

De toute façon, ils s'en seraient doutés... Le 357 Magnum de Chris jaillit, braqué sur l'étrangleur. Milton Brabeck brandit son revolver vers le second.

— Les mains sur la tête ! *Freeze*^{23} ! hurla Chris.

Comme s'il ne voyait pas le gros 357 Magnum, l'Asiatique à genoux se releva et sauta en l'air décochant une fulgurante ruade à Chris ! Instinctivement ce dernier appuya sur la détente de son arme. La balle de 357 fit éclater le crâne du Coréen comme une noix, projetant des morceaux d'os, de la cervelle, du sang dans un rayon de trois mètres ! Même le taekwondo ne pouvait rien contre une balle blindée. Le Coréen fut rejeté en arrière, mort avant d'avoir touché le

sol. L'étrangleur ne s'était pas interrompu, comme s'il n'avait pas vu les policiers. Milton Brabeck s'approcha, posa l'extrémité du canon de son riot-gun sur son cou et rugit :

— *Freeze !*

Pour toute réponse, le Coréen lui décocha une manchette de la main gauche. Milton Brabeck appuya sur la détente et l'explosion fit trembler le sous-sol. La tête presque séparée du corps, le Coréen bascula sur le côté, dans un flot de sang. Il lui manquait une oreille. Les yeux fixes, la femme glissa contre le mur, évanouie. Chris Jones, son arme à bout de bras, très pâle, murmura :

— *My God ! They are crazy^{24} !*

Leur intervention n'avait pas duré une minute.

La première impression qui frappa Malko fut une violente odeur de lessive, ensuite une sensation de brûlure dans la gorge. Il hoqueta, et rejeta l'alcool qu'on était en train de lui faire ingurgiter. Il entendit une voix dire :

— Ça va, il réagit.

Pour réagir, il réagissait : dix secondes plus tard, pris d'une violente nausée, il vomissait tout le dîner du *Tucano*, avec l'impression qu'une main invisible lui tordait l'estomac. Il distingua le cuir d'une botte, puis un uniforme bleu, et enfin une foule de policiers armés jusqu'aux dents et du sang partout. Une employée était en train de tenter de lui faire boire du cognac. Un policier s'accroupit près de lui, rougeaud et plein de sympathie.

— Vous êtes OK, Sir ? Ces salauds sont hors de combat.

Peu à peu, Malko reprenait ses esprits et tout lui revenait. Il vit les cadavres des deux Coréens, là où ils étaient tombés, la femme qu'il avait aperçue, et les nez rouges de Chris et Milton entourés de policiers. Sa nuque était horriblement douloureuse et il ne pouvait pas la mouvoir. Le policier le força à s'étendre.

— Ne bougez pas, Sir, on a appelé une ambulance.

— Pas... pas la peine, fit Malko, je veux téléphoner.

Il essaya de se lever, mais ses jambes se dérochèrent sous lui. Chris Jones s'approcha et Malko leva les yeux vers lui.

— Appelez PLA 1690, monsieur Reiner.

L'hôtel *Hudson* était en état de siège, des voitures de police partout dans la 57e rue et la 9e Avenue. Malko, affalé dans un fauteuil du bureau directorial, jeta un coup d'œil torve à Lee Reiner qui, avec

son vieil imper, ressemblait plus que jamais à Colombo. Des policiers entraient et sortaient sans arrêt.

— Les deux types n'avaient aucun papier, annonça l'homme de la CIA et Soon Wha a disparu. L'employé de la réception prétend qu'il n'a rien remarqué. L'hôtel est plein de Coréens des Korean Airlines. À cause du *Desmond's*, le bar voisin, il y a sans cesse des allées et venues, la nuit.

Malko essaya de tourner la tête et retint un cri de douleur. Même effleurer la peau de son cou était atrocement douloureux. Il avait l'impression d'avoir reçu le contenu d'une bétonnière dans le ventre. Un médecin avait pris sa tension, son pouls, et lui avait administré un remontant. Les pensées se bouscullaient dans sa tête, augmentant sa migraine. Il fit signe à Lee Reiner, en grande conversation avec un capitaine de la police new-yorkaise essayant de comprendre pourquoi la CIA s'intéressait à cette affaire.

— Soon Wha est dans le coup, dit Malko. Elle avait reçu un coup de fil au restaurant. C'était sûrement pour m'attirer ici. Le valet de Joyce Marvin a dû les prévenir. C'est pour m'empêcher de retrouver Sam qu'ils ont voulu me tuer.

— Cet hôtel est une des bases de la KCIA, dit Lee Reiner. Vos agresseurs travaillaient sûrement pour Yu Chang. Malheureusement, ils ne nous apprendront plus rien.

— Joyce, dit Malko, nous allons chez Joyce, ce n'est plus la peine de jouer au plus fin.

Lee Reiner lui jeta un regard inquiet.

— Dans l'état où vous êtes...

— Justement, dit Malko, cela risque de l'impressionner. Avant, je veux voir la chambre de Soon Wha.

Réunissant toute sa volonté, il se leva. Soutenu par Lee Reiner, ils prirent l'ascenseur, escortés par deux policiers, Chris et Milton. Un Coréen en chemise, une bouteille de bière à la main, les fixa d'un air hébété, sur le palier du dixième. Cela sentait le chou et la moisissure. De la musique filtrait d'une chambre. Ils tournèrent le coin du couloir, découvrant une porte ouverte avec un écriteau en anglais et en coréen :

WELCOME KOREAN AIRLINES !

Un Coréen écoutait la radio, vautre sur un divan. Ils entrèrent trois numéros plus loin dans la chambre de Soon Wha. Sa valise était là, une photo sur la table de nuit, rien d'intéressant. Malko dut s'appuyer au mur, pris d'un vertige.

— On a diffusé le signalement de Soon Wha, annonça Lee Reiner, mais je ne mise guère là-dessus.

Malko s'ébroua.

— Je voudrais boire quelque chose, dit-il. Ensuite, nous allons chez Joyce.

— Il n'y a même pas de bar dans ce putain d'hôtel, fit Lee Reiner. Venez au *Desmond's*, à côté.

Le bar voisin était tout en longueur, avec un pianiste et quelques jolies filles au bar. Plein de Coréens. Ils se laissèrent tenter par un Gaston de Lagrange. Le cognac fit du bien à Malko. Il avait des bourdonnements d'oreille comme s'il remontait d'une plongée profonde. Lee Reiner leva son verre de Gaston de Lagrange.

— À notre succès ! Je crois qu'on a sacrément avancé malgré tout.

— Ces salauds ont planqué Jan Kaunas chez ce Sam et se préparent à l'exfiltrer sur Séoul. Il y a quatre vols par semaine et si nous n'avons pas une information précise, ils risquent de passer entre les mailles du filet. On ne peut pas tout surveiller indéfiniment. Je vais faire prévenir l'ambassadeur de Corée qu'il dise au colonel Chang que cette exfiltration pourrait avoir des conséquences graves sur nos relations, mais, les Coréens sont comme les Israéliens, ils n'en font qu'à leur tête.

— Il risque de partir demain ?

— Je ne crois pas. Il n'a été transporté ici qu'hier. Il leur faut le temps de s'organiser. L'improvisation, dans ce domaine, ne pardonne pas. Ils doivent avoir un système cent pour cent sûr. Et cela prend du temps... En attendant, ils vont tout faire pour éliminer ce qui peut nous conduire à leur planque.

— Vous voyez que Lisa Park avait quand même de bonnes informations.

— Ouais, reconnu Lee Reiner de mauvaise grâce.

Malko acheva de vider son Gaston de Lagrange.

— Bon, allons-y.

Lee Reiner, avec un sourire, lui glissa sous le bar un petit « 38 » deux pouces compact et noir.

— Ça coupe un Coréen en deux, affirma-t-il. Chris Jones et Milton Brabeck vont quand même vous accompagner. Vous voulez une voiture de police pour aller sur Fifth...

— Pourquoi pas une voiture de pompiers ?

Lee Reiner hocha la tête.

— Si cette bonne femme n'avait pas eu l'idée de faire sa lessive à onze heures du soir...

Malko respira avec volupté l'air humide et froid : c'était bon d'être vivant. Le brouillard avait encore épaissi et on voyait à peine les feux

du carrefour. Maintenant que Soon Wha avait disparu, Joyce restait la seule piste pour retrouver la planque où les Coréens cachaient Jan Kaunas. Le fanatisme avec lequel les deux hommes du colonel Chang s'étaient sacrifiés augurait mal de l'avenir. L'histoire risquait de se terminer très mal.

Chris Jones le prit par le bras et l'installa tendrement dans la voiture.

Le portier chamarré du Trump Tower regarda d'un air respectueux Malko s'approcher. À cette heure, le hall du grand building était désert.

— Où allez-vous Sir ?

— Chez Miss Joyce Marvin.

L'autre consulta une liste sur son bureau et releva la tête, plus froid.

— Désolé, Sir, elle ne m'a pas prévenu. Vous devriez lui téléphoner. Il y a une cabine là, au fond.

Malko glissa une pièce de 25 cents dans l'appareil et composa le numéro. Occupé. Il recommença. Même résultat. Pendant cinq minutes. Il essaya alors le 807-8123. Il y eut un petit déclic et la douce voix de Joyce Marvin susurra :

I am hot, wild and ready.

Malko raccrocha, ivre de rage, et refit le premier numéro. Même résultat.

Le portier l'observait, l'air amusé. Malko prit un billet de cinquante dollars et le posa sur son bureau.

— Son numéro est occupé, appelez-la-moi par le téléphone intérieur.

Le gardien hésita un peu, puis saisit le billet et poussa l'appareil vers lui.

— OK, mais ce n'est pas régulier. J'espère qu'elle vous attend vraiment.

— Elle m'attend, affirma Malko.

La sonnerie résonna longtemps, enfin la voix de Joyce Marvin, bien différente de celle du message, demanda d'un ton agressif :

— Qui est-ce ?

— C'est Malko, je suis un peu en retard, mais...

— Foutez le camp ! cria Joyce. Comment avez-vous eu accès à ce téléphone ? Je ne veux plus jamais entendre parler de vous...

— Joyce, essaya de plaider Malko, il faut que je vous parle ! Je...

— *Go fuck yourself !* hurla la jeune femme. Ne revenez jamais !

Si elle avait parlé avec cette voix sur ses messages, il y aurait eu

moins d'amateurs... Elle raccrocha à en casser l'appareil. Le réceptionniste eut un hochement de tête compréhensif pour Malko.

— Avec les bonnes femmes, on ne sait jamais... Désolé, hein...

Malko hésita. Il ne pouvait pas enfoncer la porte de Joyce. Sa réaction indiquait qu'elle avait été menacée par les Coréens. C'était une femme de tête qui ne s'en laisserait pas conter. Même le FBI ne la forcerait pas à révéler certaines choses. Ou alors, Jan Kaunas serait à Séoul depuis longtemps.

— Tant pis, fit Malko. J'ai laissé ma voiture au parking, je voudrais la récupérer.

— Certainement, fit le gardien. L'ascenseur pour le parking est au fond, là-bas, près de l'escalator.

Malko appuya sur le bouton du premier sous-sol. Quand la porte s'ouvrit, il prit à la main le « 38 » offert par Lee Reiner. Le parking était presque vide et il trouva facilement la Seville de Joyce Marvin. Impeccable. Brillant de tous ses chromes. Il en fit le tour, vérifia qu'elle était fermée à clef. S'accroupissant, il passa la main, d'abord sous le pare-chocs arrière, puis à l'avant. Il trouva ce qu'il cherchait à gauche, presque sous le phare. Une petite boîte noire équipée d'un aimant collée à l'intérieur du pare-chocs. Elle contenait deux clefs, une rectangulaire et une ovale. C'est une précaution que prennent beaucoup d'Américains. L'ovale ouvrait la portière. L'autre était la clef de contact. Il ouvrit la portière et se pencha sur le tableau de bord. Le compteur indiquait 423 miles. Plus que Joyce n'en pouvait avoir parcouru dans les allées de Central Park...

Comme General Motors ne vendait pas des voitures neuves ayant déjà roulé, il n'y avait qu'une explication... Joyce ne mentait pas. Quelqu'un pouvait très bien avoir utilisé la voiture à son insu. Celui qui avait offert la voiture connaissait sûrement l'existence des clefs de secours. Il avait pu, soit prendre la voiture lui-même, soit le dire à des amis. Rien n'était plus facile que de pénétrer dans ce parking...

Il ne restait plus à Malko qu'à identifier le mystérieux Sam. L'homme avec qui il avait partagé des moments d'intimité. Il reprit l'ascenseur, se disant qu'il ne devait pas être le seul sur ses traces... Les Soviétiques étaient prêts à tout pour retrouver l'amant de Joyce Marvin.

CHAPITRE XI

La voix pleine d'excitation de Lee Reiner fit sursauter Malko, qui n'avait eu que cinq heures de sommeil. Le seul fait d'étendre le bras pour saisir le téléphone lui avait arraché un cri de douleur.

— Ça y est ! Nous l'avons identifié ! annonça l'Américain. Grâce aux ordinateurs de Langley, avec une probabilité de quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

— Qui est-ce ?

— Un certain Sam Yung, qui habite Clifton, dans le New Jersey. Grosse affaire d'importation de vêtements, superbe maison, marié avec une Japonaise, habite les États-Unis depuis vingt ans, parle très bien l'anglais. On l'a trouvé parce qu'il est le cousin d'un Coréen qui était le précédent chef de station de la KCIA.

Les ordinateurs avaient bien travaillé. Joyce et Soon Wha, du coup, avaient moins d'importance. Malko demanda quand même :

— On a retrouvé Soon Wha ?

— Aucune trace, elle n'a pas reparu au *Hudson Hôtel* où nous avons laissé une planque.

— Chris Jones et Milton Brabeck sont déjà partis dans le New Jersey, annonça Lee Reiner. Ce ne serait pas idiot que vous les rejoigniez. À partir de maintenant, nous gardons une planque autour de cette baraque, *around the clock*. Il y a de fortes chances que Jan Kaunas soit là-bas...

— Vous avez l'intention de prendre la maison d'assaut ? demanda Malko.

— Ne dites pas de bêtises, contra l'Américain. Vous savez bien que je ne veux même pas faire appel au FBI. Ils seraient capables de remettre notre gars en liberté. Il faut travailler nous-mêmes et le piquer en douceur.

— Étant donné le caractère des Coréens, dit Malko, cela ne va pas être évident. C'est comme d'enlever un os à un bouledogue...

— Il faut d'abord s'assurer qu'il est là-bas, éluda Lee Reiner. Ensuite, on avisera.

Chris Jones mordit à belles dents dans son hamburger dégoulinant

de ketchup et soupira, la bouche pleine :

— Je commençais à bien aimer New York, moi. Les gars du 52e Precinct ont dit qu'on avait de bons réflexes.

— Même avec la mafia, le New Jersey, c'est quand même chez nous, renchérit Milton Brabeck. Attention au plancher, il y a un trou...

— Tenez, asseyez-vous, proposa Chris.

Il saisit un énorme fauteuil qu'il souleva sans effort et déposa délicatement devant une des fenêtres du grenier. Malko l'avait vu une fois prendre ainsi un homme et le faire tourner en l'air. Milton assis sur un tabouret eut une grimace dégoûtée, faisait tourner le barillet de son 357 Magnum.

— Si on n'avait pas été là ! Ces gooks, ils sont dingues.

Malko s'approcha de la fenêtre. Les deux gorilles s'étaient installés dans une maison située en face de celle de Sam Yung, en plein quartier résidentiel de Clifton, ravissant d'ailleurs. Des maisons isolées dans de grandes allées ombragées d'ormes.

De la fenêtre où il se trouvait, Malko pouvait apercevoir la villa du Coréen à soixante mètres environ.

Aux yeux de la propriétaire de l'endroit où ils se trouvaient, ils étaient du FBI et surveillaient des trafiquants de drogue. Coup de chance, le représentant local du FBI était un ancien de la Company, ce qui avait facilité les choses... La maison du Coréen était une villa cossue, entourée d'un jardin, avec une grande piscine. Dans le *driveway*, se trouvaient une Cadillac Sedan de ville et une Porsche.

Chris Jones posa une main sur l'épaule de Malko et ce dernier crut être saisi dans une griffe d'acier.

— Rien à signaler pour le moment, annonça-t-il. Le gook est parti à son travail dans sa Mercedes. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous graissez vos gros pistolets, dit Malko. Hier soir, ça suffit. Souvenez-vous de ce que nous cherchons. Un kidnappé qu'ils vont tenter de faire sortir d'ici, si c'est bien dans cette maison qu'il se trouve.

Il accepta une tasse de café aussi brûlant qu'infect et se décida à repartir. Sa présence n'était guère utile là, par contre, il devait y avoir des arguments pour convaincre Joyce Marvin de collaborer avec eux. Cela aiderait bien. Un élément l'inquiétait beaucoup. L'apparente passivité des Soviétiques. Ceux-ci n'avaient sûrement pas abandonné l'idée de récupérer leur ressortissant. Que préparaient-ils ?

Le café bu, il retraversa le grenier. Soudain, Milton Brabeck, qui s'était remis à la fenêtre, le héla :

— Hé, venez voir !

Malko regagna son poste d'observation et aperçut une Mercedes qui stoppait dans le *driveway* de la villa de Sam Yung. Il en sortit trois Coréens, dont l'un avait un parapluie accroché au bras. Malko sentit

les battements de son cœur s'accélérer. L'homme au parapluie était le colonel Yu Chang !

— Bon sang ! fit Malko, je crois qu'on a touché le jackpot...

Les deux autres Coréens regardaient autour d'eux d'un air suspicieux. Malko recula : il en avait vu assez et la présence du colonel sud-coréen confirmait tous ses soupçons. C'était dans cette villa qu'était caché le kidnappé. Seulement, sans intervention de la police locale, c'était difficile de l'arracher aux griffes des Coréens. Soudain, il aperçut de l'autre côté de la maison deux autres Coréens marchant près de la piscine. Des armes à la ceinture ! Des gardes du corps. Le colonel Chang venait assurer la relève. Impossible de pénétrer par surprise dans cette villa barricadée.

— Je retourne à New York, fit Malko. Ne bougez pas. Je ne pense pas qu'ils sortent avant demain. Ce soir, il n'y a pas de vol pour Séoul.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient équipés d'une voiture radio et téléphone. En désespoir de cause, leur carte du Secret Service leur permettrait de faire appel au FBI ou à la police locale. Mais il valait mieux laver son linge sale en famille...

Pourvu que les Soviétiques ne remontent pas la piste de Sam Yung ! Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas comment ils feraient. Eux ne possédaient pas le numéro de la Seville utilisée pour la récupération de Jan Kaunas dans le Vermont...

Susan Ho n'avait pratiquement pas fermé l'œil depuis le rendez-vous avec son « traitant ». Mille fois, elle avait failli craquer, tout avouer à son mari. Au lieu de cela, elle l'avait abreuvé de saké, la veille au soir, jusqu'à ce qu'il se répande sur la mission qu'il était en train de réussir. Ces demi confidences avaient suffi à Susan pour reconstituer la vérité.

Boris Ivanov entra dans le bar, et commanda un café avec un hot-dog. À cette heure, la cafétéria était presque vide. Le Soviétique eut un sourire chaleureux pour Susan, dissimulant sa propre angoisse.

— Quel temps superbe, hein ?

La Coréenne ne répondit pas. Si elle avait pu lui arracher le cœur avec ses ongles et le piétiner, elle aurait été la plus heureuse des femmes. Nerveusement, elle but une gorgée de café, sans même se rendre compte qu'il était brûlant. Boris Ivanov se pencha à son oreille.

— Il ne faut pas rester ici trop longtemps... Vous avez l'information que je vous ai demandée ?

Elle faillit dire « non », puis inclina la tête affirmativement. Le Soviétique la contemplait avec un regard presque hypnotique, celui d'un serpent prêt à avaler sa proie. D'une voix neutre, Susan lui

communiqua tous les renseignements qu'elle avait arrachés à son mari. Boris Ivanov buvait ses paroles. C'était encore plus astucieux que ce qu'il avait pensé. En même temps, son angoisse s'accroissait. C'était un bon point que ses chefs apprécieraient sûrement d'avoir remonté la filière menant à Jan Kaunas, mais l'objectif était de récupérer le colonel du KGB...

— Est-ce qu'on peut les prendre par surprise ? demanda-t-il.

Un éclair de joie brilla fugitivement dans les yeux de la Coréenne, éteint aussitôt.

— Cela m'étonnerait, fit-elle. Le colonel Chang a concentré là ses meilleurs hommes. Ils sont armés et ont l'ordre de se faire tuer. Ils le feront, vous ne connaissez pas les Coréens ! fit-elle pleine de fierté... Ils abattront plutôt leur prisonnier que de le rendre.

Cela n'était pas forcément une catastrophe, se dit Boris Ivanov. Kaunas serait décoré de l'Ordre de Lénine à titre posthume et les choses rentreraient dans l'ordre... Mais l'autre hypothèse était plus ennuyeuse... Boris Ivanov fit répéter trois fois son récit à Susan, but un autre café, cherchant s'il n'avait rien oublié. Il avait tiré tout ce qu'il pouvait de sa « source ». Cela ne suffisait pourtant pas...

Glissant de son tabouret, il laissa tomber :

— Je vous appellerai demain à la même heure.

— Pourquoi ? se rebella la jeune femme.

Il s'en alla sans même dire au-revoir et s'engouffra dans l'IRT, direction *uptown*. Il prit les mêmes précautions qu'à l'aller et regagna son bureau des Nations unies avec un retard considérable. Il était déjà six heures du soir à Moscou, et le télex qu'il allait expédier risquait donc de ne pas être lu avant le lendemain matin. Il s'y attela quand même et rédigea un long texte qu'il adressa à son chef et en double au général Grichiany. Ensuite, il s'apprêta à recevoir une délégation éthiopienne... Ceux-ci venaient à peine de sortir de son bureau que son adjoint vint le prévenir discrètement qu'on le demandait à la salle du télex.

— Moscou est en ligne, Camarade colonel, annonça-t-il.

Le télex crépitait déjà. La première phrase glaça le sang de Boris Ivanov.

« Etes-vous certain de l'interception avant départ ? Réponse immédiate. »

Le rezident du KGB alluma une cigarette, se donnant quelques secondes de répit. La signature lui faisait froid dans le dos : celle du général Fedorchuk, le numéro deux du KGB, un dur très proche d'Andropov, qu'on donnait comme le futur patron du KGB. Impossible de prendre le moindre risque avec lui. Boris Ivanov jouait sa tête.

Le Soviétique s'assit au télex et tapa une réponse brève.

« Très bonnes chances, mais impossible garantir fiabilité à

100 % ». Le télex crépita quelques secondes plus tard. « Ordres vous seront communiqués ultérieurement. » Une fois de plus, la direction du KGB ne faisait pas confiance à la Rezidentura locale. C'est de Moscou qu'allait venir la décision concernant Jan Kaunas. Pour qu'un homme aussi important que Fedorchuk soit à son bureau à cette heure, il fallait que ce soit une priorité absolue pour le Kremlin.

Le dernier à arriver à la réunion prévue à vingt-trois heures fut le général Fedorchuk, qui franchit la voûte au 2 place Dzejinski dans sa Zil noire hérissée d'antennes. Il était 23 h 10. À cette heure tardive, les couloirs peints en vert, sans moquette, éclairés par de gros globes blancs, semblaient encore plus sinistres que d'habitude. Il gagna le troisième étage où deux miliciens gardaient la porte capitonnée de l'ancien bureau de Youri Andropov, lieu prévu de la réunion.

En trois enjambées, il eut traversé le grand tapis bleu offert jadis par l'Iran et gagné le bureau installé sous le portrait de Dzerjinski, fondateur de la Tchéka. La lumière des réverbères de la place pénétrait par les hautes fenêtres. Avant de s'asseoir, le général Fedorchuk promena son regard sur les trois hommes qui s'étaient levés à son arrivée. Il en connaissait deux : le général Grichiany, patron du Premier Directoire Général, un colosse, qui, à son habitude, allait empester la pièce avec ses cigarettes Prima, bonnes pour les miliciens, et un homme mince au visage presque ascétique, le général Victor Nossenko, un des responsables de la Défense aérienne de l'Union Soviétique. Le troisième était un major trapu et vigoureux, qui semblait très intimidé. Le général Grichiany lui posa une main sur l'épaule.

— Camarade Général, le major Oleg Netchiropenko est un des meilleurs techniciens du Directoire des Opérations Techniques. Dès que j'ai appris le kidnapping de notre camarade à Montréal, je lui ai demandé d'étudier toutes les possibilités techniques de récupération.

Mal à l'aise, le major rectifia sa position. C'était la première fois qu'il mettait les pieds au 2 place Dzerjinski, immeuble réservé à la haute direction du KGB. Lui travaillait dans un building moderne en demi-lune, le long du périphérique moscovite. D'ailleurs, les miliciens, à l'entrée, avaient failli ne pas le laisser entrer. Il avait dû brandir son coupe-file rouge du KGB.

— Asseyez-vous tous, ordonna le général Fedorchuk. Le camarade Général Grichiany va nous résumer la situation.

Grichiany posa la cigarette qu'il allait allumer et prit un télex dans sa serviette.

— Le rezident de New York vient de m'avertir qu'il n'est pas sûr

de pouvoir mener à bien la mission qui lui a été confiée. Il faut donc envisager le cas où les Coréens pourraient – à l’insu des Américains – embarquer notre camarade sur un vol à destination de Séoul. Une fois là-bas, il sera hors de question de le faire évader. Or, les Coréens possèdent des moyens chimiques, tout comme nous, pour apprendre tout ce qu’il sait. Ce qui porterait un coup grave à notre organisation.

Il s’arrêta, afin de bien laisser tous ses interlocuteurs s’imprégner de la signification de ses paroles. Le général Nossenko jouait distraitemment avec une pièce de deux kopecks. Fedorchuk eut un hochement de tête.

— Ce serait effectivement un coup très dur, confirma-t-il. Des centaines de « sources » et de « contacts » à supprimer, des années d’efforts réduites à néant. Il faut tout faire pour que notre camarade n’arrive pas à Séoul.

— Donc, enchaîna le général Grichiany, nous devons envisager la possibilité de le récupérer à *bord* d’un avion sud-coréen, si cela est impossible à New York.

Le général Nossenko parut surpris.

— Comment comptez-vous faire ? demanda-t-il. Introduire à bord un commando qui détournera l’appareil ?

Le général Grichiany réprima un sourire un peu condescendant. On voyait que Nossenko – à l’état-major depuis longtemps – avait un peu perdu contact avec la réalité. Il prit un air modeste pour continuer :

— Nous avons en effet étudié un plan de ce genre, mais il s’est révélé presque irréalisable, en raison de la méfiance des Coréens et des mesures de sécurité américaines. J’ai donc demandé au major Netchiropenko d’envisager une solution plus... technique.

— Laquelle ? demanda le général Fedorchuk.

Le général Grichiany laissa passer quelques secondes de silence afin de ménager son effet :

— Amener par des mesures de guerre électronique le Boeing de la Korean Airlines qui emportera notre camarade à entrer dans l’espace aérien soviétique, sur le parcours Anchorage-Séoul. Ensuite, grâce aux chasseurs de notre Défense aérienne, l’arraisonner et le forcer à se poser sur une de nos bases du Kamtchatka. Nous libérerons notre camarade et laisserons ensuite repartir l’appareil. Les Coréens ne pourront pas se plaindre puisque celui que nous récupérerons aura été kidnappé.

Le silence qui suivit valait son pesant de vodka. Le général Grichiany en profita pour allumer une de ses infectes Prima. Le général Fedorchuk reprit vite la parole.

— D’abord, dit-il, comment allez-vous savoir sur quel vol se trouve le camarade enlevé ?

— C'est le travail du rezident, répliqua Grichiany. Il m'a envoyé un télex ce soir à ce sujet. D'après une de ses sources, qu'il considère comme extrêmement sûre, Jan Kaunas doit partir sur le vol 007, de New York à Séoul, via Anchorage, de vendredi prochain.

— Pourquoi les Coréens attendent-ils autant ? demanda Fedorchuk.

— Une raison technique, affirma Grichiany. C'est dans le dossier que je vais vous communiquer.

Visiblement ébranlé, le général Fedorchuk caressa d'une main distraite son menton carré, témoin de ses origines paysannes ukrainiennes.

— Est-ce que c'est *vraiment* possible ?

Grichiany eut un sourire satisfait.

— Camarade Général, le camarade major Netchiropenko va vous le confirmer. C'est un de nos meilleurs spécialistes en électronique. Il a mis au point tous les systèmes de communication de nos satellites. Camarade Major ?

Le major Netchiropenko était en train de penser à la bouteille de vodka aux épices qu'il avait oubliée dans sa Volga. Pourvu qu'un milicien ne la lui pique pas ! Il secoua ses épaules massives, comme un taureau prêt à charger.

— Le camarade général a raison, confirma-t-il. Sous certaines conditions, cette opération peut être réalisée. D'Anchorage à Séoul, les vols de la Korean Airlines suivent la route N° 20, la plus au nord, ce qui les fait passer parfois à cinquante kilomètres de notre espace aérien. En « intrusant⁽²⁵⁾ » l'appareillage électronique on modifie le cap de l'avion de cinq degrés environ, il pénétrera profondément dans notre espace aérien, à la hauteur du Kamtchatka. Ensuite, c'est une simple question d'interception...

Le général Victor Nossenko sursauta.

— Simple question..., protesta-t-il. Vous allez vite, Camarade Major ! D'abord, l'équipage de l'appareil coréen va réagir dès qu'il réalisera qu'il est sorti de son couloir. Ils vont immédiatement reprendre leur cap.

— Ils ne s'en apercevront pas, contra paisiblement le major, si tout est mis en œuvre correctement. Quand ils le réaliseront, ce sera trop tard.

— Une interception de nuit n'est jamais aisée, remarqua le général Nossenko.

Fedorchuk lui jeta un regard glacial.

— Ne nous faites pas douter de la valeur de nos valeureux pilotes, dit-il sèchement. Et n'entrons pas pour l'instant dans les considérations techniques. Admettons que la première partie de votre plan fonctionne ainsi et allons plus loin. Que se passera-t-il si l'équipage coréen refuse

de se poser sur notre territoire ?

Il fixait le major qui se sentit fondre. Lâchement, il tourna la tête vers le général Grichiany. Ce dernier avait évidemment prévu la question. Il dit avec une lenteur calculée :

— Dans ce cas, nous aurons deux options. Soit laisser partir l'appareil coréen, ou bien le forcer à atterrir par des tirs de semonce. C'est ce que la Défense aérienne de la Seconde zone a fait en 1978, près de Mourmansk.

— Bien sûr, cela créera un incident, mais pas d'une gravité exceptionnelle. Nous pourrions même aller jusqu'à présenter des excuses...

Le général Fedorchuk alluma un cigare cubain. Bien qu'il essayât de le dissimuler, l'idée de son subordonné lui plaisait. C'était plus sophistiqué que les actions habituelles du KGB. Et, montrer aux Américains que son pays était capable de faire aussi des miracles dans l'électronique était également amusant. Mais, connaissant Grichiany, il n'était pas certain qu'il avait abattu toutes ses cartes. Il pointa son cigare vers lui.

— Camarade Général, les Coréens sont des gens têtus et leurs pilotes, des militaires. Supposons que le pilote de ce Boeing refuse d'obtempérer aux ordres de nos chasseurs...

Le général Grichiany ne broncha pas.

— Dans ce cas, Camarade Général, il sera parfaitement légal d'abattre cet appareil. Sur toutes les cartes de navigation, l'espace aérien soviétique porte la mention « Attention, les appareils pénétrant dans cette zone courent le risque d'être abattus sans sommation. » Nous ne faisons que défendre notre frontière. Personne ne peut nous le reprocher. C'est évidemment un cas limite.

— Il s'agit d'un appareil commercial, fit remarquer le général Nossenko. Les réactions risquent d'être négatives à l'étranger.

Grichiany haussa les épaules, avec une expression méprisante.

— Quelle importance ! C'est notre peuple qui compte. Dans cette affaire, nous voulons éviter que le camarade Jan Kaunas tombe entre les mains de la KCIA. S'il faut abattre cet avion pour cela, c'est notre devoir de le faire. Cela ne peut qu'inspirer le respect à nos adversaires potentiels.

Sentant qu'il avait peut-être été trop loin, il se hâta d'ajouter :

— La décision dépend de vous, camarade Général. Cependant, étant donné l'urgence, nous ne pouvons attendre plus de douze heures avant de mobiliser nos unités de guerre électronique. Ensuite, je ne pourrais plus garantir le succès de l'opération.

Le silence retomba. Absolu. Puis, lentement, le général Fedorchuk étendit la main vers le bureau où se trouvaient deux téléphones. Le rouge s'appelait le Kremlevka. C'était une ligne directe avec le

Kremlin. Le vert était surnommé le Vertouchka, il reliait directement avec le Politburo. Fedorchuk décrocha le rouge. Les trois hommes baissèrent ensemble la tête comme s'il s'agissait d'une cérémonie un peu effrayante. Fedorchuk parla longuement, coupé seulement par les questions de son interlocuteur. Quand il raccrocha enfin, le général Grichiany avait l'impression que sa tunique était collée à son dos par la sueur.

— Camarade Général Nossenko, dit Fedorchuk, donnez l'ordre au camarade général Petrovitch Govarov, commandant la 5e région aérienne de Vladivostok, d'entrer en contact avec moi le plus vite possible.

CHAPITRE XII

Malko regarda, plein d'amertume, la massive silhouette d'acier et de glaces noires s'élevant majestueusement sur Fifth Avenue. Depuis deux jours, rigoureusement rien ne s'était passé ! L'affaire Jan Kaunas semblait ne jamais avoir existé. Impossible d'entrer en contact avec Joyce Marvin, retranchée derrière ses répondeurs coquins dans ses dix mille pieds carrés. La maîtresse de Sam Yung narguait Malko, le FBI et la CIA. De toute façon, légalement on ne pouvait rien lui reprocher sans apprendre au FBI le rôle qu'avait joué sa Seville dans l'enlèvement du lac Champlain. Et, à ce moment, la CIA perdrait le contrôle de l'opération.

Un bus aux trois quarts vide glissa près de Malko, provoquant un appel d'air parfumé à l'odeur des bretzels vendus par un colporteur au coin de la 54e rue.

Pour arriver à une cabine téléphonique, il dut se débarrasser d'un Noir qui offrait des parapluies pour trois dollars, étalés à même le trottoir en face de Tiffany's. La Cinquième Avenue avait été envahie par les marchands ambulants de tous poils, un vrai marché aux puces.

Chris Jones décrocha dès la première sonnerie. Gavés de hamburgers, les deux gorilles trépignaient à Clifton, grillant de donner l'assaut à la villa du Coréen.

— Rien de neuf ? demanda Malko.

— Rien de neuf, fit Chris Jones, d'une voix déprimée. Sauf que les premières feuilles commencent à tomber. Bientôt ça va être l'hiver. Il faudra nous relever.

— Je vous rejoins, dit Malko.

C'était vendredi et la circulation était déjà démente. Dès quatre heures, New York se vidait. Malko mit le cap sur l'ouest, descendant la 52e rue. Quelque chose le tracassait particulièrement. Les antennes de la CIA ne parvenaient pas à capter une activité du côté soviétique. Le colonel Ivanov vaquait à ses affaires aux Nations unies, semblant se désintéresser du problème. Ce qui était tout simplement impensable. Malko, en se traînant sur la 52e se dit que ce calme présageait sûrement la tempête. Mais d'où allait-elle souffler ?

Autre mystère : pourquoi les Coréens semblaient-ils si peu pressés d'exfiltrer Jan Kaunas ?

L'enquête sur les deux hommes qui avaient tenté de tuer Malko

n'avait rien donné. C'était, en apparence, des gens sans histoire, serveurs dans un restaurant coréen de Madison Avenue, le *Gah Yon*.

Les passants avaient du mal à se frayer un passage sur le trottoir de la 30e rue encombré d'une foule d'employés poussant des chariots chargés de ballots de cartons, ou d'étranges véhicules où étaient accrochés des dizaines de costumes sur des cintres. Des camions stationnaient partout en double file, chose rare à New York et aucun policier, même à cheval, ne se serait risqué à leur faire une remarque. Ici, on était dans le « Garment District » et c'était la coutume. Presque toutes les boutiques étaient des grossistes et les vitrines portaient toutes le même avertissement « Wholesale only⁽²⁶⁾ ». Jadis, c'était un quartier entièrement juif, maintenant, les fourmis poussant leurs charges sur les trottoirs avaient toutes les yeux bridés. Les Coréens gagnaient du terrain chaque jour, rachetant boutique après boutique, déversant des quantités inouïes de tissus à des prix défiant toute concurrence. Sur presque toutes les vitrines s'étaient de grandes affiches des prochaines compétitions de taekwondo.

Un gros fourgon noir stationnait en double file en face du numéro 345, entre la Sixième et la Septième Avenue. Une boutique de fringues comme les autres. De grands cartons dont chacun avait sur le côté un numéro au stylo-feutre, encombraient le trottoir, vomis par un tapis roulant qui émergeait d'une grande trappe ouverte sur le sous-sol. Au fur et à mesure, ils étaient chargés dans le fourgon noir dont les flancs portaient en grandes lettres blanches : SUN KIM. FABRICS OF KOREA.

Devant et derrière le fourgon se trouvaient deux conduites intérieures grises, occupées chacune par deux hommes. Un œil averti aurait remarqué sur le trottoir, dans la boutique, et même sur le trottoir d'en face, une douzaine de Coréens qui semblaient flâner, désœuvrés, se laissant bousculer en souriant par les fourmis affairées. Les rares non-Asiatiques n'y prêtaient aucune attention, mais les passants coréens les évitaient avec respect, sachant qu'ils avaient affaire à la fine fleur de la KCIA. Des gens avec qui on ne plaisantait pas. L'homme qui lisait son journal à l'avant du fourgon, en blouson, avec une casquette et des lunettes noires, était le colonel Yu Chang. À ses pieds était posé un carton avec des sandwiches, des bouteilles de Perrier et de Pepsi. Dessous, il y avait un PM Uzi, des grenades défensives et aveuglantes. Les portes du fourgon avaient été renforcées par des plaques de blindage qui le mettait à l'abri des armes automatiques.

En tout, le dispositif comptait dix-huit hommes. Tous armés,

équipés de gilets pare-balles, entraînés aux arts martiaux. Certains étaient arrivés deux jours plus tôt de Séoul et ne parlaient pas un mot d'anglais. Habités à obéir aux ordres brefs du colonel Chang. Leur mission était simple : protéger le fourgon jusqu'au terminal des Flying Tigers, devenu celui des Korean Airlines à l'aéroport Kennedy. Veiller ensuite sur le chargement jusqu'à ce qu'il soit dans la soute du Boeing 747 en partance pour Séoul. Ils avaient juré de donner leur vie pour leur mission s'il le fallait. Tous officiers des Forces Spéciales, ils étaient très motivés, ignorant même ce qu'ils protégeaient.

Le Colonel Yu Chang tourna la tête et regarda le grand carton en train d'émerger du sous-sol. Comme les autres, il portait un gros numéro, le 23. C'était celui qui l'intéressait. Il ne le quitta pas des yeux tant qu'il ne fut pas dans le fourgon derrière lui. Deux de ses meilleurs hommes s'y trouvaient, équipés de pistolets mitrailleurs Uzi, face à la porte. Il se détendit imperceptiblement. Tout semblait bien se passer. Les cartons continuaient à sortir du sous-sol. Enfin, le dernier chargé, les portes du fourgon se refermèrent. La première partie de l'exfiltration était accomplie. Deux hommes montèrent à côté du colonel Chang, et deux dans chaque voiture de protection. Cela faisait treize en tout. Les autres se dispersèrent. Chang ordonna par radio :

— Nous descendons vers la Première Avenue. Ensuite le Triboro. Vitesse trente miles.

Bien qu'il ait pris de la marge, à cause de la circulation du vendredi soir, c'était juste. Le chargement avait duré plus longtemps que prévu. Il arriverait quand même à temps pour l'enregistrement du fret.

Vitaly Vatenko abaissa ses jumelles, la gorge serrée. Du toit plat de l'immeuble où il se trouvait sur la 30e rue, il avait compté onze agents coréens et il n'était pas certain de les avoir tous repérés. Lui disposait seulement de quatre hommes et encore, pas des meilleurs. Carmin Rodriguez, le jeune Portoricain, qui se trouvait à côté de lui, un bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, chercha son regard. Pas rassuré.

— Que faisons-nous ?

— Nous suivons, dit le Soviétique. Attaquer maintenant serait du suicide... Il y aura peut-être une occasion favorable, durant le trajet. Je vais rouler devant, s'il se passe quelque chose, je sors la main hors de la portière. Dans ce cas, vous bloquez le fourgon en le dépassant et vous tentez d'abattre le conducteur. Tirez à travers le pare-brise, pas les portières, elles sont sûrement blindées. Ensuite, prenez le volant et filez, tandis que vos hommes retiendront les voitures de protection. Il

fait viser les pneus, n'engagez pas le combat.

Il parlait d'un ton monocorde, en pesant sur chaque mot et le jeune Portoricain le fixait avec intensité, liquéfié par l'anxiété. Jamais il ne s'était lancé dans une opération pareille. Il passa une grosse langue rose sur ses lèvres épaisses et demanda :

— Et ensuite ?

— Vous gagnez l'endroit convenu.

C'était un entrepôt utilisé parfois par l'Amtorg Trading Co, près de la Première Avenue, trois agents soviétiques du Département V y attendaient, afin de neutraliser ce qui pouvait rester des défenseurs du fourgon... Sentant l'angoisse de Carmin, Vitaly lui lança une bourrade affectueuse.

— Vous êtes des combattants de la liberté. Vous allez gagner.

En lui-même, il se disait que l'opération avait une chance sur cent de réussir. Heureusement qu'elle ne représentait pas la dernière possibilité. Boris Ivanov lui avait cependant demandé de la tenter sans s'engager lui-même, afin de montrer au Centre qu'ils avaient tout essayé.

Ils dégringolèrent l'escalier extérieur d'incendie rouillé du vieux building et se retrouvèrent dans une cour. Un minibus y stationnait avec trois hommes au teint basané. L'équipe de Carmin. Ils avaient été mêlés à quelques vagues sabotages et possédaient un armement assez important : des MI5 trafiqués pour tirer en automatique et des grenades. L'un avait même un RPG7⁽²⁷⁾ récupéré à Miami, mais Vitaly Vatenko n'était pas sûr qu'il sache s'en servir... Les quatre Portoricains étaient à la fois fiers et morts de peur. Sous leurs bonnets de laine noire, ils transpiraient abondamment. Le Soviétique gagna sa Colt Mitsubishi blanche garée sur la Sixième Avenue. Il avait bien l'intention, dès que l'action aurait commencée, de disparaître. Hors de question qu'un membre du KGB se fasse surprendre dans ce genre d'activité.

Le minibus émergea de la cour au moment où le fourgon Sun Kim passait dans la rue. Il s'arrêta au feu de la Sixième Avenue, ce qui leur donna le temps de prendre position derrière la seconde voiture de protection. Dans l'intense circulation, ils n'eurent aucun mal à suivre jusqu'à la Première Avenue. Là, on roulait mieux et c'était plus délicat. Surveillant le petit convoi, Vitaly Vatenko ne voyait toujours pas comment procéder. Il y avait quatre hommes dans chaque voiture et au moins autant dans le fourgon. Tous armés et sur leurs gardes. De plus, il était obligé d'agir très vite pour éviter une réaction de la police new-yorkaise... Perdu dans ses pensées, il entendit soudain un violent coup de sirène et dressa l'oreille.

Un énorme Mack semi-remorque était en train de brûler majestueusement le feu rouge au coin de la 76e rue. Le gros camion

blanc coupa la route à la première voiture de protection qui, en dépit d'un brusque coup de frein, alla s'encastrer sous le poids lourd !

Le fourgon de Sun Kim percuta l'arrière de la voiture et seule la seconde voiture de protection échappa au carambolage au prix d'un violent écart. Le tout n'avait pas duré vingt secondes. Fébrilement Vitaly Vatenko écrasa le frein de la Colt Turbo, sortit la main de la portière et la leva. C'était l'occasion rêvée. Puis, il contourna le camion arrêté qui bloquait presque toute la Première Avenue et stoppa cinquante mètres plus loin, comme n'importe quel badaud...

Malko ralentit en arrivant à Clifton, fit le tour de la ville pour rejoindre les gorilles. Il grimpa jusqu'au grenier. La situation était au point mort. Milton Brabeck lisait *Penthouse* tandis que Chris Jones inspectait la villa du Coréen avec de grosses jumelles. Il les tendit à Malko.

— Regardez la fenêtre, la troisième, en partant de la droite. Les volets sont fermés depuis que nous sommes ici...

Malko prit les jumelles, aperçut d'abord deux Coréens en chandail qui faisaient les cent pas près de la piscine, puis la fameuse fenêtre. Pendant qu'il avait les jumelles, une voiture entra soudain dans son champ de vision : il en eut un haut-le-corps : la Seville marron glacé de Joyce Marvin, ou sa sœur jumelle ! Conduite par un Coréen inconnu de Malko. Il se gara dans le *driveway* de la villa, sonna et entra dans la maison. Malko vérifia le numéro. C'était bien celle de Joyce !

Il bondit au téléphone. S'ils avaient ressorti la voiture, ce ne pouvait être que pour une occasion sérieuse. Or, il y avait un vol de la Korean pour Séoul le soir même ! Décollage à vingt-trois heures cinquante. Il y avait fort à parier que les Coréens n'avaient pas considéré que Malko ait pu remonter jusqu'à la villa du New Jersey. Donc, ils ne prenaient qu'un minimum de précautions. Des qu'il eut Lee Reiner au bout du fil, il le mit au courant :

— Envoyez-moi une seconde voiture, fit-il, à trois, nous en aurons assez. Assurez la surveillance au terminal des Korean Airlines.

Il raccrocha, entendit le cri de joie de Chris Jones :

— Ça y est, ça bouge, ils ont ouvert les volets !

Ça ressemblait à l'hallali... Malko se demanda où étaient les Russes. Ils semblaient bien avoir perdu la piste. Pourvu qu'ils ne la retrouvent pas au dernier moment. Il regarda sa Seiko-Quartz : six heures et quart : avec la circulation, ils partiraient dans deux heures et demie maximum, si son hypothèse était la bonne. Quel subterfuge le colonel Chang allait-il employer pour éviter les barrages de la CIA ?

Carmin Rodriguez vit le bras qui s'agitait hors de la Mitsubishi et sentit sa bouche s'assécher. Il venait d'assister à l'accident et le coup de frein du jeune Portoricain qui conduisait l'avait projeté contre le pare-brise de leur minibus. Il photographia la scène : le poids lourd en travers de la Première Avenue, avec la première voiture pleine de Coréens encastrée sous lui. Le capot de la seconde qui avait heurté l'arrière du fourgon noir, s'était ouvert, cachant la vue au conducteur. Ce dernier recula pour dégager le fourgon qui recula à son tour, emportant le pare-chocs arrière de la première voiture.

D'autres véhicules stoppaient, des badauds commençaient à s'attrouper, il n'avait plus une minute à perdre.

— Allons-y ! cria-t-il. José, Pedrito, vous vous occupez de la voiture, nous on prend le fourgon !

Ils sautèrent tous les quatre à terre et, d'un geste automatique, rabattirent en cagoule leurs bonnets de laine percés de deux trous pour les yeux sur leur visage. Dans la cohue, pourtant, personne ne les remarqua. Carmin courut au fourgon, avec son ami Jésus. Se souvenant des recommandations de Vitaly Vatenko, il fit le tour du véhicule en train de manœuvrer et bien campé sur ses jambes écartées, leva son AR 15, visant le pare-brise.

Deux mains tenant des pistolets sortirent en même temps des portières droite et gauche. Il y eut une série de détonations, à une cadence terrifiante. Avant même d'avoir eu le temps d'appuyer sur la détente, Carmin et Jésus tombèrent morts, la tête éclatée.

— Recule, vite, dégage-toi ! cria le colonel Chang au conducteur du fourgon. Ils nous couvrent.

Le conducteur, qui avait lâché le volant pour tirer sur les deux Portoricains, reprit sa manœuvre, rassuré par ses quatre camarades qui venaient enfin d'émerger de la voiture toujours coincée. Il entendit d'autres coups de feu et vit deux silhouettes tomber dans le rétroviseur. Le staccato caractéristique d'une Uzi domina les klaxons. Pris entre deux feux, les deux survivants du commando portoricain tombèrent, criblés de balles, sous un déluge de projectiles tirés avec un sang-froid et une précision incroyables.

D'un coup de volant, le conducteur du camion se débarrassa enfin du pare-chocs arrière de la voiture. Le colonel Chang bouillait intérieurement. Le hurlement des sirènes de police grandissait. Dans quelques secondes, il serait impossible de se dégager, à cause de la

pagaille. Les véhicules immobilisés dans la Première Avenue et la 76e rue avaient entamé un concert de klaxon assourdissant.

Le fourgon parvint enfin à se faufiler de l'autre côté du carrefour, en montant sur le trottoir. Au-delà, la voie était libre.

— Accélère ! ordonna Chang.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Même avec le temps perdu, ils pouvaient encore arriver à JFK. Bien sûr, il avait perdu ses deux voitures de protection, mais les Soviétiques n'auraient pas le temps d'organiser un second attentat. Comment avaient-ils retrouvé la piste de Jan Kaunas ?

Ils passèrent sur l'East River Drive et, perdu dans ses pensées, le Coréen ne remarqua pas une Colt Mitsubishi blanche qui suivait le fourgon.

Le chauffeur du Mack avait sauté de la cabine de son camion, l'esprit encore embrumé par les quelques bières bues avec ses copains. Jamais il n'aurait dû brûler ce feu ! Mais d'habitude, les voitures cédaient le pas à son monstre, même lorsqu'elles étaient dans leur droit. Il se dit que la meilleure défense était d'attaquer. Affolé par les coups de feu, les corps jonchant la chaussée il avança vers un petit Asiatique en complet sombre qui venait de s'extraire de la voiture encastree sous le camion. Dépassé.

Il vit à peine l'autre décoller du sol et, le corps pratiquement à l'horizontale, lui projeter ses deux pieds dans la gorge. Le chauffeur tituba, ses bras battant l'air et retomba en arrière sur le bitume de la Première Avenue.

Vingt secondes plus tard, la pointe d'un poignard flirtait avec sa carotide... Affolé, il bredouilla :

— Hé, faudrait pas déconner, mec...

Un second Asiatique arriva par-derrière, lui asséna un coup sur la tête à assommer un bœuf et il perdit connaissance, se disant que New York n'était plus ce qu'elle était.

Lorsque les policiers arrivèrent, ils trouvèrent un groupe d'Asiatiques entourant quatre cadavres aux visages cachés par des cagoules, armés de fusils automatiques, et un embouteillage fantastique. L'un des Asiatiques s'approcha avec un sourire très poli et exhiba une carte du corps diplomatique. Il travaillait à la délégation de la Corée du Sud, accréditée aux Nations unies...

— Nous venons d'être victimes d'un attentat, annonça-t-il. Mes gardes du corps ont riposté et ont heureusement pu repousser les assaillants.

Le lieutenant de la police new-yorkaise regarda les cadavres, les

visages calmes des Coréens et se dit qu'il avait une affaire ennuyeuse sur le dos. Personne ne lui parla du fourgon.

CHAPITRE XIII

— Les voilà !

Chris Jones ne tenait plus en place. Depuis un quart d'heure, le chauffeur coréen était au volant de la Seville, toujours garée dans le *driveway* de la villa de Sam Yung. Les deux gardes du corps de la piscine avaient disparu. Il était sept heures trente-cinq. Enfin, la porte de la villa s'ouvrit sur trois personnes. Deux Coréens soutenaient un homme beaucoup plus grand qu'eux, la tête entourée de bandages et qui semblait avoir de la difficulté à marcher ! Malko serra les poings d'excitation. Il arrivait enfin au bout de ses peines. Les Coréens installèrent le « blessé » à l'arrière de la Seville, l'un monta avec le chauffeur devant, l'autre à côté de lui et la Seville démarra. Milton Brabeck était déjà en position à la sortie de l'allée, au volant d'un fourgon banalisé, équipé de radio et de caméras, fourni par le FBI. Deux agents locaux lui prêtaient main-forte...

Chris et Malko se précipitèrent vers sa voiture, stationnée derrière la maison. À JFK, Lee Reiner attendait au terminal des Korean Airlines. La Seville avait peu de chances d'échapper à leur vigilance. D'ailleurs, lorsqu'ils la rejoignirent, elle roulait à peine à trente milles et ils n'eurent aucun mal à se placer derrière. Devant roulait le fourgon de Milton. Le petit convoi s'engagea sur le freeway, tenant sagement la droite. Il fallait près d'une heure et demie pour atteindre Kennedy Airport. Malko appela Lee Reiner à la radio, lui détaillant le convoi.

— Nous interviendrons à JFK, annonça l'Américain. J'ai l'accord de la police.

Plus ils approchaient du tunnel passant sous l'Hudson River, plus la circulation devenait difficile. Au loin, sur sa droite, Malko aperçut la statue de la Liberté, dominant Staten Island. Il se dit qu'il allait pouvoir bientôt retrouver Alexandra et son château de Liezen. À côté de lui, Chris Jones dévorait des yeux les énormes camions qui se tramaient à leur hauteur : son rêve secret avait toujours été d'être « *teamster*⁽²⁸⁾ ».

Depuis quelques minutes, une fumée blanche filtrait du capot du

fourgon noir : le radiateur avait dû être abîmé dans le choc. Le colonel Chang ne quittait pas des yeux l'aiguille de la température d'eau, qui filait lentement et inexorablement vers le rouge, comme s'il avait pu arrêter sa course par la seule force de sa volonté.

Les voitures se traînaient sur le Triboro, l'énorme pont reliant Manhattan, Brooklyn et le Queen's. À cette allure, il faudrait encore une heure pour atteindre Kennedy.

— Le radiateur est crevé, dit le chauffeur.

Il le savait, Chang, que le radiateur était crevé, mais il n'avait pas l'habitude de renoncer. Soudain, le moteur hoqueta, le fourgon avança par secousses, un jet de vapeur jaillit devant le pare-brise et tous les voyants rouges s'allumèrent : la panne. Sur sa vitesse, le fourgon réussit à se ranger à droite, dans un nouveau concert de klaxons. Chang jura entre ses dents.

— Nous pouvons essayer de trouver un taxi et transborder seulement le colis qui nous intéresse, proposa le chauffeur.

— Non, fit Chang, il ne faut pas attirer l'attention. Tout doit partir en même temps. Il y a un vol après-demain.

Il descendit, assourdi par le grondement de la circulation. Peu de temps après une voiture de police s'arrêta à leur hauteur et leur dit qu'elle allait prévenir un dépanneur. Chang remercia avec un sourire poli.

Il n'avait prêté aucune attention à une Colt Mitsubishi blanche qui les avait doublés sur l'énorme pont. Son conducteur avait stoppé à la sortie du péage, et s'était installé à une pizzeria d'où il voyait tous les véhicules déboucher. Il était encore là lorsque surgit le fourgon noir remorqué par une dépanneuse. Il prit tout son temps pour le reprendre en filature.

Boris Ivanov gara sa voiture au-dessous du métro aérien et monta en courant l'escalier extérieur. Grâce à ses ruptures de filature, il était certain de ne pas avoir été suivi. Heureusement que le vendredi était calme aux Nations unies. Installé dans le wagon filant vers Flushing Meadows, il réalisa que sa chemise était collée à son torse par une mauvaise transpiration. La responsabilité écrasante qu'il avait dans l'opération Kaunas le rongait. Vivement que cela soit fini. Il descendit sept stations plus loin et gagna à pied une petite rue tranquille bordée de pavillons de banlieue. Il y avait des Noirs, des Portoricains et des Blancs peu fortunés dans ce quartier coupé en deux par le Van Wick Expressway. Il poussa le portillon de bois d'un petit pavillon et sonna.

Celui qui lui ouvrit portait une blouse blanche, un collier de barbe blonde et des lunettes d'écaille. Il referma aussitôt la porte et les deux

hommes s'étreignirent longuement.

— Comment vas-tu, Gregori Alexandrovitch ? demanda chaleureusement le rezident de New York.

— Bien, fit l'autre. Très bien, Boris Ivanovitch !

Dans des circonstances normales, Boris Ivanov avait l'interdiction absolue de contacter un homme comme le major du KGB Gregori Alexandrovitch Soustine, clandestin aux États-Unis depuis huit ans déjà. Son « plan-contact » très strict ne comportait que peu de relations avec sa Centrale et surtout pas avec les gens du KGB en place à New York. L'affaire Kaunas faisait voler les règles en éclats.

Gregori Soustine, arrivé aux USA comme « réfugié politique » de Bulgarie, avait trouvé un job dans l'électronique, sa spécialité. Il s'occupait de l'entretien du matériel électronique des appareils en transit à JFK, et, à ce titre, avait accès à tous les avions.

— Je t'ai apporté de la vodka, annonça Boris Ivanov, tirant une bouteille de Stolichnaya de la poche de son imperméable.

Le visage de Gregori s'éclaira.

— De la bonne ou de la très bonne ?

C'était une vieille plaisanterie russe. Pour les Soviétiques toutes les vodkas sont bonnes.

Gregori entraîna son visiteur dans la cuisine. Ils s'installèrent avec des verres, du pain noir, et un bocal de cornichons. Puis ils choquèrent leurs verres pleins, et burent d'un coup.

Boris Ivanov avait du mal à dissimuler sa nervosité.

— Tout est prêt ? demanda-t-il.

Avec un sourire, Gregori Soustine alla prendre dans un placard un module gros comme un walkman.

— Voilà, dit-il. Je vais le mettre en place tout à l'heure.

Boris Ivanov qui n'était pas un technicien était fasciné.

— Explique-moi ! demanda-t-il.

L'électronicien eut un sourire amusé.

— Tout le mérite revient au camarade Netchiropenko. Voilà : le système de navigation d'un 747 se compose de trois centrales à inertie, dont les indications se recoupent afin d'obtenir une redondance. Ces centrales sont reliées au pilote automatique qui régulièrement corrige la trajectoire de l'avion. Toutes les heures environ, l'équipage vérifie que les centrales indiquent bien le point prévu. Si une des centrales tombe en panne, les deux autres suffisent.

« Si elles indiquent une position anormale, le pilote recoupe avec son compas magnétique où son radiocompas, calé sur une balise... Ce que tu as devant les yeux, Boris Ivanovitch, c'est une « carte électronique » de l'organe de commande des trois centrales qui transforme les ordres des pilotes en données informatiques dont elles ont besoin.

Le rezident écoutait, bouche bée.

— Cette carte, continua Gregori Soustine va être introduite par moi à la place de la carte normale dans le boîtier d’affichage et de commande du système inertiel, lorsque je procéderai à la vérification de l’appareillage électronique sur le 747 de la KAL, comme sur tous les appareils en partance. Je l’ai chargée d’un programme informatique supplémentaire qui, communiqué au pilote automatique, fera dévier le cap de l’avion. Seulement, les coordonnées d’un vol normal continueront à être affichées dans le poste de pilotage.

— Tu veux dire, fit Boris Ivanov, que les pilotes croiront suivre une route, alors qu’ils en suivront une autre ?

— Bravo ! Tu as tout compris.

Le rezident réfléchit un instant, puis objecta :

— Mais, dis-moi, le pilote va s’apercevoir qu’il n’arrive pas à Anchorage !

Gregori Soustine sourit et posa son index sur un objet noir de la taille d’une boîte d’allumettes, collé à la carte.

— Tu vois, c’est un récepteur radio. C’est lui qui anime l’élément supplémentaire clandestin de ma carte sur un signal donné. Ce signal ne sera donné qu’après l’escale d’Anchorage, par un émetteur se trouvant chez nous, dans le Kamtchatka. À partir de ce moment, le 747 déviara d’environ cinq degrés vers le nord, ce qui l’amènera dans l’espace aérien de notre belle Union Soviétique !

Les deux hommes éclatèrent de rire. Boris Ivanov soupesa la boîte noire et demanda, admiratif :

— Mais comment as-tu pu faire cela ici ? Tu n’as rien...

Gregori Soustine eut un bon sourire.

— Mais si, regarde...

Il se leva et retrouva la porte donnant sur le jardin. Boris Ivanov aperçut une petite antenne parabolique dissimulé dans la verdure.

— Tu vois, fit son camarade, avec ça, je reçois l’émission d’un de nos satellites qui passe régulièrement au-dessus de New York. Il me sert à rester en communication avec le Centre. Cela ne se remarque pas. Des tas de gens en ont pour capter les satellites commerciaux de télévision... Pour notre histoire, c’est le camarade major Netchiropenko qui a tout préparé avec les gros ordinateurs dont il dispose au Centre. Ensuite, il a transmis le programme dans la mémoire du satellite qui m’a tout recraché lors de son passage. Ici, je dispose d’un petit ordinateur, que j’ai un peu amélioré. Il est branché sur mon récepteur couplé à l’antenne. C’est lui qui a ensuite chargé mon module avec les éléments dont nous avons besoin.

C’était fabuleux ! Boris Ivanov n’en revenait pas. On était loin de l’espionnage avec des jumelles...

— Et les Américains ne peuvent s’apercevoir de rien ?

— Comment ? La transmission dure quelques secondes, et cela ne veut rien dire. Ce sont des chiffres, uniquement.

— Tu n'auras pas de mal à le mettre en place ?

— Cela fait partie de ma visite. Il faut dix minutes environ pour changer cette pièce.

Il regarda sa montre.

— D'ailleurs, il va falloir bientôt que je parte. C'est vendredi et on circule très mal. Ces capitalistes ont de plus en plus de voitures.

— Attends, demanda le rezident, le camarade Vitaly doit appeler la cabine téléphonique qui se trouve au bout de ta rue, dans cinq minutes. J'y vais.

Il se leva, remit son manteau après avoir bu un dernier verre de vodka. Il n'avait pas envie de ressortir, mais il fallait protéger le clandestin.

Lorsque Boris Ivanov revint, Gregori Soustine, à son expression sentit qu'il y avait un problème.

— Ils ont eu un accident, annonça le diplomate soviétique. Le départ est remis, très probablement à dimanche.

Gregori Soustine eut un sourire las.

— Mon week-end est foutu. Mais le système marchera dimanche de la même façon.

On avançait au pas sur le Van Wick Expressway et Malko avait déjà reçu plusieurs appels anxieux de Lee Reiner, se demandant s'il n'était pas arrivé un incident imprévu. La Seville des Coréens se traînait devant eux, engluée dans l'embouteillage, elle aussi. Enfin, les premiers panneaux indiquant les compagnies aériennes et les terminaux commencèrent à apparaître.

La Seville s'engagea dans l'embranchement N° 3, menant au terminal des Korean Airlines. Malko avait l'estomac noué. Il commençait à connaître la brutalité des Coréens. Il ressentait, en même temps, une curieuse sensation de malaise : c'était presque trop facile. Il avertit Chris Jones.

— Attention aux Soviétiques. Ils peuvent aussi être sur cette piste. C'est eux qui sont dangereux...

Le « gorille » tapota la crosse de son « 357 Magnum » d'un air confiant.

— Un crâne de Russe, c'est pas plus résistant qu'un autre.

Devant eux, la Seville monta la rampe de départ des Korean

Airlines, et s'arrêta en face, devant le *check in* des bagages sur le trottoir. Le fourgon de Milton Brabeck venait de stopper devant la voiture des Coréens. Il n'y avait pas beaucoup de monde à l'extérieur, mais une longue queue de passagers coréens patientaient dans l'aérogare à l'enregistrement, près du bar. Un Coréen sortit de la Seville et partit en courant.

— Les voilà, dit Malko.

Il venait d'apercevoir à l'intérieur Lee Reiner avec deux civils. À part le policier, chargé d'empêcher le stationnement, on ne voyait aucun autre policier. Milton Brabeck et son ami du FBI, tous les deux en salopette, descendirent du fourgon, bloquant l'avant de la Seville. Le Coréen ressortit, poussant un fauteuil roulant qu'il arrêta à côté de la voiture. Les deux gardes du corps commencèrent à extraire de la Seville l'homme au visage bandé. Malko sauta à terre.

— Maintenant, dit-il.

Chris Jones fit trois enjambées et posa le canon de son énorme Magnum au canon aéré sur le cou d'un minuscule Coréen.

— *Freeze !* ordonna-t-il, d'une voix sinistre. FBI.

Lee Reiner accourait, pistolet au poing. Milton Brabeck fit le tour, ouvrit à la volée la portière du conducteur et arracha ce dernier de son siège, lui enfonçant pratiquement le canon de son arme dans les narines.

— On ne bouge plus !

Lee Reiner s'avança vers l'homme bandé et ses compagnons, brandissant un badge.

— FBI, annonça-t-il. Nous voulons vérifier l'identité de cette personne.

Un des deux Coréens, très digne, sortit son portefeuille et agita une carte du corps diplomatique, pour dire d'une voix furieuse :

— Je ne comprends pas, je suis second conseiller à l'ambassade de Corée, Que voulez-vous ?

Lee Reiner ne se démonta pas. Pointant le doigt vers le visage bandé, il lança :

— Voir le visage de cet homme. Nous avons des raisons de penser qu'il s'agit d'une personne kidnappée.

L'homme bandé ne réagissait pas, soutenu par ses deux compagnons. Un petit groupe de badauds commençait à s'attrouper. Malko rameuta Milton et Chris.

— Attention, les Soviétiques peuvent venir.

Il ne comprenait pas que les Soviétiques ne soient pas là. Mais il avait beau scruter l'aérogare, il ne voyait rien de suspect.

Le Coréen protesta :

— Il s'agit d'un de mes amis qui a été brûlé et que nous transportons en Corée pour le soigner. Pour vous rassurer, je suis prêt

à montrer son visage. Mais pas en public, s'il vous plaît. Allons au VIP lounge de la KAL.

Malko chercha à scruter l'expression du Coréen. Il semblait ennuyé, agacé, pas du tout paniqué. Se pouvait-il que le colonel Chang ne l'ait pas mis au courant ? Lee Reiner, lui aussi, semblait un peu démonté. Solidement encadré, l'homme sans visage pénétra dans l'aérogare et ils se dirigèrent vers le VIP lounge, Chris et Milton fermant la marche. Une hôtesse de la Korean leur ouvrit la porte du lounge vide et on installa le malade sur une chaise. Avec des précautions infinies, le diplomate coréen commença à défaire les bandages. Chris et Milton étaient appuyés à la porte. Le menton apparut, puis une joue, le nez.

Un visage incontestablement asiatique !

Malko eut l'impression de recevoir un bloc de ciment sur le crâne. Les dernières bandes tombaient. Il avait devant lui le visage brûlé sur tout un côté d'un Coréen aux traits plats, qui ne pouvait en aucune façon être le colonel Jan Kaunas. Il regarda ses mains. Fines, des doigts, minces, rien à voir avec les ongles énormes du Lituanien ! Le diplomate brisa le silence tendu :

— Je ne voudrais pas que mon ami rate son avion. Êtes-vous satisfaits, messieurs ?

Malko, furieux, réalisa que le colonel Yu Chang s'était moqué d'eux. Lee Reiner semblait avoir vieilli de dix ans. Ils échangèrent un regard éloquent.

Si l'homme « bandé » n'était pas Jan Kaunas, où se trouvait ce dernier ?

CHAPITRE XIV

Partagé entre la rage, la déception et l'angoisse, Malko contemplait le « diplomate » sud-coréen en train de réenrouler les bandelettes autour du visage de son ami. Le grondement d'un jet en train de décoller fit trembler les vitres. Tout s'écroulait. Il attira dans un coin Lee Reiner, décomposé.

— Le colonel Chang nous a eus ! dit-il. Il y a gros à parier que Jan Kaunas est parti d'une façon différente. Vous avez quand même vérifié les autres passagers de l'avion ?

— Bien sûr, protesta avec indignation l'agent de la CIA. Je ne suis pas un amateur. Chaque passager a été passé au crible. L'appareil vient d'être fouillé. Nous avons même vérifié les soutes car elles sont pressurisées. Rien.

— Et le fret ?

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Évidemment, on ne peut pas ouvrir *tous* les colis. Nous n'avons pas fait porter notre effort principal là-dessus...

Malko consulta sa Seiko-Quartz. 23 h 10. Il était un peu tard pour tenter une contre-mesure. Il restait Sam Yung, le pivot. Et Joyce Marvin.

Il prit le téléphone, et après avoir demandé le numéro du Coréen à Lee Reiner, le composa. Une voix de femme répondit que Sam Yung n'était pas là. Retenu à New York pour un dîner d'affaires.

Le blessé était rebandé. De nouveau, Malko attira Lee Reiner à l'écart.

— J'ai une idée, dit-il, mais il me faut la Seville. Confisquons-la.

— Facile, fit Lee Reiner.

Il s'approcha des deux Coréens prêts à s'en aller et dit au « diplomate » :

— Sir, notre erreur est excusable : la voiture qui a transporté votre ami est recherchée par le FBI, car elle a été impliquée dans un kidnapping. Est-ce qu'elle vous appartient ?

— Absolument pas, expliqua le Coréen, elle nous a été prêtée par une amie.

— Très bien, fit Lee Reiner, dans ce cas, nous allons la ramener à cette personne et lui poser quelques questions. Voulez-vous donner des instructions au chauffeur ?

Le Coréen eut un sourire froid.

— Certainement. J'accompagne mon ami à l'avion et je m'en occupe.

Dès qu'il fut sorti de la pièce, Lee Reiner explosa de rage :

— Ce salaud se fout de notre gueule ! Je suis sûr qu'il était au courant. Il n'est pas plus diplomate que moi.

Malko ne répondit pas, angoissé par une quasi-certitude : si les Soviétiques ne s'étaient pas manifestés, ce n'était pas par négligence, mais tout simplement parce que, eux, savaient où se trouvait Jan Kaunas. Sa dernière chance restait Joyce et son amant.

Le chauffeur coréen rangea sagement la Seville à sa place habituelle et sortit, couvé des yeux par Malko, Lee Reiner, Chris Jones et Milton Brabeck.

— Rentrez chez vous, conseilla Lee Reiner et ne parlez de ceci à personne si vous ne voulez pas d'ennuis.

Le Coréen fila sans demander son reste. Chris Jones regarda l'impeccable parking et soupira :

— Même les parkings sont chouettes ici... On y vivrait.

— Commençons par voir si la voiture de Sam Yung est là, dit Malko, il y a deux autres étages.

Ils la trouvèrent au troisième sous-sol : la grande Cadillac Sedan coupé bleu nuit dont Chris avait relevé le numéro. Le « dîner d'affaires » de Sam Yung se passait dans le lit de Joyce Marvin... Ils remontèrent à l'air libre laissant Chris et Milton près de la Cadillac et Malko appela Joyce de la cabine au coin de la 54e rue. Occupé. Puis l'autre ligne :

— *My pussy is so hot...*

Il raccrocha aussitôt : les magnétophones tournaient. Inutile de provoquer un scandale. Il venait d'avoir une meilleure idée.

Chris Jones et Milton Brabeck commençaient à trouver moins de charme au parking du Trump Tower. Cela faisait deux heures qu'ils contemplaient les murs de ciment gris et devaient réappuyer toutes les trois minutes sur la minuterie pour ne pas rester dans le noir. Milton soupira :

— Quand je pense à ce que ce gook est en train de faire à cette fille, et qu'on s'emmerde ici, je trouve qu'il y a une injustice...

Joyce Marvin ne pouvait que faire fantasmer le gorille habitué aux beautés rugueuses de Kansas City. Là-bas, le porte-jarretelles était encore un objet exotique réservé aux créatures sans foi ni loi. Et encore était-il en cuir de vache.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Il en sortit un Asiatique mince, de

haute taille, les cheveux très longs ramenés en arrière. Les mains dans les poches de son manteau, il s'approcha de sa voiture et l'ouvrit.

— Coucou ! fit Chris Jones dans son dos.

Sam Yung se retourna pour se trouver nez à nez avec le gros trou noir du 357 Magnum. Délicatement, Chris Jones le posa contre la carotide gauche du Coréen.

— On ne bouge plus, dit-il.

Milton Brabeck passa derrière Sam Yung, le fouilla rapidement. Puis, il le délesta de sa clef. Chris Jones, à la pointe de son arme, le repoussa alors jusqu'à la voiture et le fit s'asseoir à l'arrière, tandis que Malko et Lee Reiner prenaient place à l'avant. Ce dernier annonça :

— Mr Yung, nous appartenons aux Services de sécurité américains. Nous avons quelques questions à vous poser...

Sam Yung plissa ses yeux bridés pleins d'affolement. Mais il était déjà en train de récupérer. Il bredouilla :

— Que me voulez-vous ? Je suis un businessman...

— Vous avez offert une Seville à une de vos amies. Ce véhicule a été utilisé pour un kidnapping qui s'est aggravé du meurtre d'un policier, dans le Vermont. Vous avez reçu ces jours-ci la visite du responsable des Services secrets coréens, le colonel Yu Chang. Je pense que vous savez beaucoup de choses sur la disparition d'un certain Jan Kaunas, enlevé à Montréal...

— Cette voiture ne m'appartient pas, protesta-t-il d'une voix déjà plus ferme, quant au reste, j'ignore de quoi vous voulez parler. Si vous êtes vraiment des policiers, j'exige d'être interrogé dans des conditions normales. Avec un avocat.

Chris Jones lui enfonça brusquement le canon de son Magnum dans les côtes.

— Mais ce sont des conditions *normales* ! ricana-t-il. Dans ton pays on t'aurait déjà arraché les couilles. Tu veux qu'on commence ?

— Chris ! interrompit Malko d'une voix sévère. Ne dites pas « couilles », c'est vulgaire. Ce monsieur a des testicules.

Chris ne répondit pas, enveloppant le prisonnier d'un regard dégoûté : le Vietnam l'avait marqué. Malko enchaîna :

— Alors, c'est votre amie qui a prêté cette voiture au colonel Chang de la KCIA ? Nous allons donc l'interroger en votre présence.

Les traits de Sam Yung semblèrent s'affaïsser.

— Je vous assure que je n'y suis pour rien.

— Vous ne connaissez pas le colonel Chang ?

Les yeux du Coréen cillèrent rapidement et il balbutia :

— Non... oui... enfin...

— Ne mentez pas, dit Malko, vous n'êtes pas un professionnel. On vous a mêlé à une histoire qui vous dépasse et peut vous coûter très

cher. Si vous collaborez avec nous, vous vous en sortirez... Sinon...

— On lui fout une balle dans la tête ? proposa aimablement Chris Jones, brandissant son gros revolver.

Le Coréen se décomposait à vue d'œil. Visiblement, il avait été manipulé par le colonel Chang. Mais il n'était pas encore brisé et Malko sentait que la peur que lui inspirait l'officier de la KCIA était supérieure à celle que lui provoquait la pousse américaine... Ce en quoi, il n'avait peut-être pas tout à fait tort... Son point faible, c'était Joyce Marvin.

— Qui est la personne à qui appartient la Seville ? demanda Malko.

— Je ne peux pas vous le dire, murmura le Coréen.

— Vous sortez juste de chez elle, dit Malko. Elle se nomme Joyce Marvin, votre maîtresse.

— Comment ?...

— Vous lui téléphonez souvent, coupa Malko. Vos communications ont été écoutées. Elles sont, disons, très spéciales...

Le Coréen se débattit tout à coup comme un chat qu'on essaie de noyer. Les yeux hors de la tête, criant des mots sans suite. Chris fut obligé de lui caresser les carotides avec ses gros pouces pour le faire taire. Malko venait de saisir un élément essentiel. Sam Yung craignait comme la mort les réactions de Joyce.

— Je ne parlerai pas de ces conversations à une condition, continua-t-il. Nous allons rendre visite avec vous à Miss Marvin.

— Jamais ! sursauta le Coréen.

Malko sentit qu'il se ferait plutôt tuer.

— Fouillez-le, dit-il à Chris.

L'Américain dut l'étrangler à moitié pour arriver à lui faire les poches, trouvant un porte-billets, des papiers, des cartes de crédit, un mouchoir, un trousseau et enfin une seule clef plate, sans porte-clefs. Malko la prit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rendez-moi ça ! glapit le Coréen.

C'était plus qu'un aveu.

— Tenez-le au frais, dit-il à Chris Jones. Je reviens. Laissant le gorille littéralement assis sur le Coréen, Malko gagna l'ascenseur et appuya sur le bouton du trente-sixième étage. Le palier était désert, avec la même musique douce. Il s'approcha de la porte de Joyce Marvin et glissa doucement la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit sans bruit, Malko entra et referma, mettant la clef dans sa poche. Il se dirigea vers la chambre de la jeune femme. Il en poussait la porte quand une voix glaciale derrière lui l'interpella :

— Qu'est-ce que vous faites ici, salaud ?

Il se retourna : Joyce Marvin lui faisait face, un petit Beretta

automatique au poing, vêtue de sa fameuse robe de cuir noir. Les yeux verts flamboyant de rage.

— Je venais vous rendre visite, dit Malko. Pour une raison importante.

— Comment êtes-vous entré ?

— Avec la clef de votre ami Sam.

— L'immonde salaud ! explosa-t-elle. Rendez-la moi immédiatement.

— Avant, je veux vous parler.

— Moi pas.

Le ton était encore plus impératif. Ses belles lèvres se retroussèrent en un rictus méchant. Sans crier gare, elle appuya sur la détente du Beretta. Si Malko n'avait pas remarqué la crispation de son index, il prenait le projectile en plein ventre. Il n'eut que le temps de faire un saut de côté. La détonation sèche fut assourdie par les tentures. Déjà, Joyce Marvin brandissait son arme de nouveau, en hurlant :

— Je vais vous abattre ! Vous avez violé mon domicile.

Décidément, beaucoup moins douce qu'à leur première rencontre. Le Beretta tonna encore une fois. Heureusement, c'était une arme peu précise. Malko plongea en roulé-boulé sur l'épaisse moquette et arriva dans les jambes de Joyce Marvin, comme une boule de bowling, lui faisant perdre l'équilibre. Il lui saisit le poignet mais elle s'obstina à vider son chargeur, brisant deux glaces et pulvérisant les cristaux du lustre.

Malko la força à se relever, et, lui tordant les bras dans le dos, la poussa vers sa chambre.

Joyce hurla :

— Non, pas là !

Malko passa outre, et s'arrêta net. Une fille était allongée sur le grand lit où il avait fait l'amour avec Joyce Marvin. Une Asiatique entièrement nue, épilée, les poignets et les chevilles attachées en croix, le corps strié de marques rouges. Une cravache était jetée sur le lit. La fille ne paraissait pas souffrir énormément mais lâcha un cri en voyant Malko. Joyce avait décidément des distractions curieuses.

Soudain, elle se dégagea et se rua sur Malko, les ongles en avant. Il ne sauva ses yeux que de justesse. Ils se retrouvèrent au corps à corps, luttant furieusement, jusqu'à ce qu'il la renverse à même la moquette. Sa résistance cessa d'un coup. Il la sentit devenir toute molle. Une lueur trouble éclaira ses yeux verts et elle murmura :

— Maintenant, souffla-t-elle, ça va être superbe...

Son ventre avançait contre Malko, impérieux. Mais il n'était pas venu pour goûter une fois de plus à Joyce. La maintenant encore un peu, il attendit qu'elle se calme, ignorant la lueur trouble de ses yeux,

puis il se releva et l'aida à se remettre debout. Elle était visiblement furieuse que Malko ait résisté à son magnétisme.

La jeune Asiatique attachée sur le lit, silencieuse et immobile, les observait. Joyce Marvin avait encore le regard trouble, elle tendit la main, paume en l'air :

— Maintenant, donnez-moi cette clef...

— Non, dit Malko, il faut vraiment que je vous parle. D'abord, pourquoi m'avez-vous fermé votre porte ?

Les yeux verts flamboyèrent de nouveau.

— Pourquoi ! Parce que vous êtes un enculé d'inspecteur de l'IRS⁽²⁹⁾. Même si vous êtes un bon coup.

Malko n'en revenait pas.

— L'IRS ! Mais qui vous a dit ça ?

— Sam, d'abord. Ensuite, Lisa me l'a confirmé. Elle l'a découvert après votre passage à Montréal...

Malko en resta bouche bée. Joyce était visiblement sincère. Ainsi, Lisa travaillait *aussi* avec la KCIA. Et le colonel Chang avait vite réagi, via Sam Yung.

— Je n'appartiens pas à l'IRS, dit Malko, mais je travaille pour la Sécurité des États-Unis. Votre ami Sam vous a menée en bateau...

Malko lui raconta succinctement l'enlèvement par les Coréens de Jan Kaunas, insistant sur le rôle joué par Sam Yung et la Seville. Joyce fronça les sourcils :

— Mais c'est impossible, la voiture ne bouge pas d'ici. J'ai la clef. Tenez.

Elle alla à un secrétaire et en sortit une clef avec un porte-clefs en or massif. Malko sourit.

— Mettez un manteau et descendez avec moi. Vous n'avez roulé qu'une fois avec votre voiture, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Venez !

Joyce Marvin ne fit qu'un bond jusqu'à la penderie. Étincelante de rage. Ils ne dirent pas un mot dans l'ascenseur. Elle jaillit dans le parking comme une furie et courut à la Seville.

Dès qu'elle eut jeté un coup d'œil au compteur, elle poussa un rugissement.

— Le salaud, mais c'est vrai !

Elle ressortit de la voiture et fit face à Malko.

— Où est-il, cet enfoiré ?

— Venez.

La confrontation n'allait pas être triste. Jusque-là, tout se déroulait comme prévu. Ils descendirent au troisième sous-sol et elle marcha droit sur la Cadillac bleu nuit. Chris Jones ouvrit la portière et Joyce s'arrêta net devant les cheveux en brosse du gorille.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Chris Jones devint pivoine. Dans sa hâte, Joyce Marvin n'avait pas reboutonné sa robe et il avait une vue directe sur les bas, les cuisses et la toison sombre de la jeune femme, épilée en forme de cœur. Ce qui se faisait rarement dans le Middle West. Joyce suivit son regard et se contenta de dire avec un sourire canaille :

— Vous n'en avez pas vu souvent des comme ça, n'est-ce pas... ?

Elle aperçut alors le visage terrifié de Sam Yung, recroquevillé de l'autre côté du gorille et se jeta dans la voiture, passant sur le corps de Chris Jones.

— Petit salaud ! Qu'est-ce que tu as fait avec ma voiture ?

— Rien, rien ! jura le Coréen. Je te le jure.

Elle le gifla à toute volée et commença à lui arracher la peau du visage, à coups d'ongles, en le couvrant d'injures. Chris Jones parvint à l'écartier de sa proie et à la tenir. Il s'en tira avec une superbe estafilade sur la joue.

— Fous le camp, minable, et ne reviens plus jamais ! hurla Joyce.

Comme une tornade, elle se rua hors de la voiture. Malko la rattrapa au vol.

— Attendez, Joyce.

— Quoi ?

— Je dois vous parler.

— Bien, venez.

— J'emmène Sam.

— Je le fous par la fenêtre...

— Après, si vous voulez. Je vous rejoins.

Il la laissa partir, regagna la Cadillac, coupé de ville. Sam pleurait comme une Madeleine, gémissant qu'il ne pourrait pas vivre sans Joyce. Malko le secoua et le força à sortir de la voiture.

— Mr Yung, dit-il, je vais faire un deal avec vous.

— Quoi ?

— J'arrange votre histoire avec Joyce, et vous collaborez...

— Que voulez-vous ?

— L'endroit où vos amis cachent l'homme qu'ils ont kidnappé. S'il se trouve encore aux États-Unis.

— Elle n'acceptera pas, gémit-il, vous ne la connaissez pas...

— Un peu, fit Malko, maniant *l'understatement*. J'ai des arguments pour cela. Venez avec moi. Nous montons...

Malko utilisa la clef du Coréen pour entrer. C'est une Joyce Marvin en pleine forme qui les accueillit dans le living. Quand elle aperçut Sam Yung, elle rugit :

— Mettez-moi cette larve dans le vide-ordures !

Sur un signe de Malko, Chris et Milton entraînèrent le Coréen hors de la pièce.

Malko demeura seul avec la tigresse, qui croisait et décroisait les jambes comme un chat fouette sa queue. Elle jeta un coup d'œil intrigué à Malko.

— Vous êtes flic, alors ?

— Pas tout à fait, dit Malko. Mais les deux garçons qui m'accompagnent appartiennent au Secret Service.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous faire une proposition que vous ne pouvez pas refuser...

Joyce eut un sourire carnassier.

— Ben voyons !

— Si je le veux, continua-t-il, vous avez tout le FBI sur le dos dès demain matin. Je suis sérieux. Même avec un bon avocat, vous risquez de passer quelques semaines au trou. N'oubliez pas que votre voiture est impliquée dans le meurtre d'un policier. Sans compter que les Coréens croiront que vous les avez balancés. Quand vous sortirez, ils sont capables de se venger...

Joyce Marvin alluma une cigarette, les yeux flamboyants.

— Que faut-il que je fasse pour éviter ces riantes perspectives ?

— Réconciliez-vous avec votre ami, Sam.

— Cette larve ! Après ce qu'il m'a fait. Jamais...

C'était mal parti. Malko plongea ses yeux dorés dans ceux de la jeune femme et murmura d'une voix pleine de sous-entendus :

— Pensez à toutes les façons dont vous allez pouvoir lui faire payer son erreur...

Il la sentit ébranlée par cette alléchante perspective. La frousse qu'il lui avait infligée entraînait aussi en ligne de compte. Le FBI, aux États-Unis, c'est un mot qui donne à réfléchir. Joyce croisa les jambes encore plus haut et soupira :

— Vous êtes vraiment un salaud ! Jamais plus je ne parlerai à Lisa.

Malko dissimula son soulagement. Quittant la jeune femme, il regagna le hall où Sam Yung, décoiffé, hagard, les mains tremblantes, se remettait de ses émotions, en compagnie des deux gorilles et de Lee Reiner.

— Mr Yung, dit-il, si vous acceptez de m'aider, Joyce vous pardonnera. Personne ne le saura jamais et vous n'aurez pas à redouter de représailles. Sinon, je crains que vous ne la revoyiez jamais...

Le Coréen s'ébroua, affectueusement couvé par Chris Jones. Visiblement, il mourait de peur... Enfin, il demanda :

— Que voulez-vous savoir ?

— Où se trouve Jan Kaunas ?

Une lueur passa dans les petits yeux noirs de Sam Yung.

— C'est tout ? demanda-t-il d'une voix plus assurée.

— C'est tout, affirma Malko.

Le Coréen lissa ses longs cheveux noirs, reprenant une attitude un peu plus digne et bredouilla :

— Si Joyce m'assure elle-même qu'elle me pardonne, je vais vous le dire.

CHAPITRE XV

Le Coréen entra dans le living, suivi par le regard brûlant de Joyce Marvin. Elle décroisa les jambes et ses lèvres se retroussèrent en un sourire cruel. Puis, elle les recroisa, dévoilant encore un peu plus de cuisse nue, consciente de l'effet qu'elle faisait à Sam Yung. Ce dernier ne pouvait détacher les yeux des jambes pleines gainées de nylon. Il en avait la bouche sèche. Lorsqu'il était petit tailleur à Taegu, il n'aurait jamais pu rêver d'une femme comme Joyce Marvin. Quand elle le laissait s'assouvir en elle, il en fantasmaient pendant des jours entiers. Même la complicité malsaine qu'ils entretenaient au téléphone lui suffisait. Parce qu'il savait que, pour Joyce, il n'était pas un client anonyme, mais un animal familier qu'elle aimait faire souffrir...

— Tu sais que je ne devrais jamais te revoir ! lança-t-elle. C'est seulement pour faire plaisir à notre ami que j'accepte de te pardonner.

Sam Yung baissa la tête comme un enfant pris en faute. Joyce continua d'une voix suave :

— Tu sais pourquoi je lui ai fait plaisir ? Parce qu'il me baise merveilleusement bien, mieux que toi. C'est avec lui que j'étais l'autre jour...

Malko se serait bien passé de cette précision... Le menton de Sam Yung trembla légèrement, ses yeux s'emplirent de larmes, mais il s'approcha quand même de Joyce, s'assit à côté d'elle et posa la main sur sa cuisse, extatique. Joyce demeura de marbre, mais ne le repoussa pas. Malko interrompit ces touchantes retrouvailles :

— Mr Yung, nous avons à parler.

Lee Reiner était entré sur les talons du Coréen. Il s'assit discrètement dans un coin.

Le Coréen donna l'impression que sa main était collée à la cuisse de Joyce, tant il eut de mal à s'éloigner d'elle. Il laissa tomber :

— Il est parti. Sur le vol 007 de ce soir pour Séoul. En ce moment, il doit se trouver à trois mille kilomètres de New York.

En dépit de son attitude humble, Malko le sentait ravi de son astuce. Ainsi, le Coréen récupérerait Joyce sans vraiment se brouiller avec le colonel Yu Chang.

— Donnez-moi des détails, demanda-t-il. Comment est-il monté à bord ? L'appareil était sous surveillance du FBI.

— Dans un carton de vêtements, expliqua Sam Yung. Je l'ai caché

plusieurs jours dans un de mes ateliers, dans la 30e rue. Ensuite, nous l'avons mis dans un carton faisant partie d'un lot de vêtements destinés à la finition, pour mon usine de Séoul. On lui a fait une piqûre.

— Et la villa ?

— C'était un leurre. Une idée du colonel Chang. Il a découvert qu'un membre de la communauté coréenne avait eu un accident et lui a demandé de collaborer... On ne peut rien refuser au colonel Chang, vous savez...

Malko se dit que la KCIA l'avait bien mené en bateau. Heureusement, qu'il restait l'escale d'Anchorage. Bien sûr, le kidnappé risquait d'échapper à tout le monde, à cause des vues étroites du FBI.

— Comment reconnaît-on le colis où se trouve Jan Kaunas ? demanda-t-il.

Sam Yung hésita un peu avant de dire :

— Tous les trente du lot sont numérotés. Celui-là porte le numéro 23.

— Il n'est rien prévu pendant le voyage ?

— Je ne crois pas. Un médecin qui travaille pour le colonel Chang lui a administré un très puissant somnifère. De plus il est entravé et bâillonné.

— Bien, dit Malko, vous avez rempli votre contrat.

Il pensa soudain à quelque chose.

— Donnez donc un coup de fil pour savoir si tout s'est bien passé. Je suppose que vous savez où joindre le colonel Chang...

Devant l'air décidé de Malko, Sam Yung ne chercha pas à mentir et composa un numéro qui répondit tout de suite. Sa voix se fit humble. Malko le vit soudain changer d'expression : il y avait un problème. Lorsqu'il raccrocha, le businessman coréen était livide.

— Ils n'ont pas pu partir ! bredouilla-t-il. Un incident a retardé le fourgon. Il paraît qu'il a été attaqué.

— Attaqué !

— Oui. Sur la Première Avenue. Le colonel Chang pense que ce sont les Soviétiques... Des hommes armés. Les siens les ont tués.

Malko n'en revenait pas. Pourquoi Lee Reiner ne savait-il rien ? Et comment les Soviétiques avaient-ils retrouvé la trace du kidnappé ?

— Où se trouve-t-il maintenant ?

Le Coréen baissa la tête.

— Ils l'ont remis dans la 30e rue. Le départ est reporté à après-demain dimanche. Il n'y avait pas de place pour le fret sur le vol cargo de samedi.

Malko et Lee Reiner échangèrent un regard éloquent. Aussitôt le Coréen dit d'une voix mal assurée :

— Je suis le seul, avec le colonel Chang et ses hommes, à

connaître sa cachette. Il me l'a souligné. Si vous tentez quelque chose, cela serait terrible pour moi.

— Apparemment, les Soviétiques aussi sont au courant, remarqua Malko. Cela vous dédouane.

Sam Yung avala difficilement sa salive et ajouta :

— Il a fait venir de Séoul ses meilleurs officiers, ils se relaient pour garder le prisonnier. On ne peut pas les surprendre. Ils sont très bien armés.

C'était une objection valable. Il fallait réfléchir. Ce rebondissement lui donnait quelques heures de répit. Malko n'avait confiance ni en Joyce ni en Sam Yung. Terrifié, le Coréen attendait son verdict.

— Vous allez rentrer chez vous, comme si de rien n'était, dit Malko. Vous ne modifiez pas votre emploi du temps. Si rien ne change, vous ne m'appellez pas. Mais s'il y a le moindre contretemps, vous appelez ici... Je veux être sûr, cette fois, que le prisonnier va être embarqué.

— Vous n'allez rien tenter pendant qu'il est chez moi ? demanda timidement le Coréen.

— Ce n'est pas votre problème, dit Malko. Bien entendu si vous soufflez un mot de votre rencontre, vous vous retrouvez avec une inculpation de complicité de kidnapping et de meurtre. Si tout se déroule bien, avec un bon avocat, vous serez ruiné et vous passerez une dizaine d'années dans un pénitencier.

Sam Yung hocha la tête sans répondre. Il chercha Joyce des yeux, mais elle était partie dans sa chambre. Malko lui ouvrit la porte du palier. Avant de partir, il demanda à brûle-pourpoint :

— Le soir où j'ai été attaqué, c'est vous qui avez appelé Chang ? Après avoir été prévenu par le Coréen qui travaille ici ?

Sam Yung inclina la tête affirmativement, avant de s'engouffrer dans l'ascenseur. Malko ne pouvait le retenir sans mettre la puce à l'oreille du colonel Chang. Il n'avait plus qu'à espérer lui avoir fait assez peur. Lee Reiner l'attendait dans le living.

— Je viens d'appeler la police, annonça-t-il. Il y a bien eu une fusillade cet après-midi, entre des Coréens et des Portoricains. Quatre de ceux-ci sont au tapis. Mais il n'y avait pas de fourgon en jeu...

— Peu importe, dit Malko. Nous avons une seconde chance : ne la ratons pas. Où est Joyce ?

— Ici, fit la jeune femme, entrant dans la pièce, je ne pouvais plus supporter la vue de cette larve.

Elle promena un regard ravageur sur Chris et Milton qui ne savaient plus où se mettre. Malko prit la balle au bond.

— Je vois que vous avez une certaine sympathie pour mes amis, remarqua-t-il. Cela tombe bien.

— Pourquoi ? demanda Joyce.

— Parce que vous allez être obligée de cohabiter avec eux quarante-huit heures, Joyce. Vous êtes sans le vouloir en possession d'informations qui sont de la dynamite. Je ne voudrais pas que sur un coup de tête, vous fassiez une bêtise. Donc, Chris Jones et Milton Brabeck vont s'installer ici et veiller sur vous.

Joyce écrasa sa cigarette dans le cendrier, le regard noir.

Malko n'avait plus envie de marivauder.

— Jusqu'à dimanche soir, je veux que vous n'ayez aucun contact avec le monde extérieur, insista-t-il. Sinon, vous vous retrouvez à Ossining.

— Qu'est-ce que c'est, Ossining ?

— Ça s'appelle aussi Sing-Sing, précisa paisiblement Malko.

Un ange passa, agitant de lourdes chaînes. Joyce se radoucit d'un coup et dit d'une voix soyeuse :

— Je suis sûre que nous allons passer d'agréables moments. Avons-nous le droit d'aller danser ?

— Absolument, dit Malko, tous les droits sauf celui de téléphoner.

Chris et Milton semblaient considérer leur nouvelle mission avec perplexité. Malko avait hâte de conférer avec Lee Reiner sur la marche à suivre. Il était une heure du matin et chaque minute comptait. Il se leva, imité par l'agent de la CIA et aussitôt Chris Jones le suivit dans le grand hall.

— Ne vous laissez pas piéger, recommanda Malko. Elle est capable de tout.

— Ne dites pas à ma femme où je suis, supplia le gorille. Elle ne me croirait jamais.

Un samedi matin, ça n'avait pas été commode de mettre la main sur un haut fonctionnaire du FBI. Celui-ci, John Dulles, arrivé de Washington, guindé comme un parapluie, assis sur le bord d'un fauteuil dans la suite du *Mayfair Regency*, semblait prêt à s'enfuir. Il était venu à New York à la demande expresse du directeur général de la CIA afin de donner un avis pratique sur le cas Jan Kaunas. Son récit terminé, Lee Reiner ralluma son cigare. La rivalité entre les deux grandes agences fédérales était telle qu'on avait peu de chances de parvenir à un accord.

— Voyons, fit John Dulles. Nous avons affaire à un kidnapping, ce qui est un crime fédéral et nous donne le droit d'intervenir. Si vous nous indiquez où se trouve le kidnappé, nous le récupérerons. Sans trop de casse, j'espère.

— Et ensuite ? demanda Malko.

Le haut fonctionnaire le foudroya du regard, devant cette question incongrue.

— Ensuite, nous relâcherons la victime et nous traduirons les coupables en justice.

On aurait cru entendre Elliott Ness... Lee Reiner ravala un hoquet de rage et réussit à dire avec calme :

— Il se trouve que ce « kidnappé » est un agent soviétique clandestin et qu'il détient des informations vitales pour la Défense des États-Unis. Nous avons besoin de parler avec lui. John Dulles braqua sur lui ses lunettes carrées.

— Nous pourrions lui demander s'il consent à être interrogé par vous. Guère plus. Ce pays respecte encore sa Constitution. Vous le livrer équivaldrait à un nouveau kidnapping... C'est hors de question.

Lee Reiner sauta sur ses pieds, prêt à l'étrangler, blanc comme un linge et lui tendit la main.

— Je vous remercie, Mr Dulles. Je vous préviendrai si nous décidons d'intervenir. Je tiens à vous avertir que cette conversation est couverte par le « secret Defense » et que vous ne pouvez en faire état, même auprès de vos supérieurs. Vous seriez alors passible d'une peine de trois mois à cinq ans de prison. Et, à mon avis, cela serait plutôt cinq ans...

Il attendit que l'envoyé de Washington soit sorti pour exploser :

— Ces enfoirés du FBI ! Ils se croient tout permis. Je suis sûr qu'ils vont me mettre sur écoute. Un peu plus, il me disait que j'étais le fils d'Al Capone. Dès qu'ils ont une occasion de nous emmerder...

— On ne peut pas faire intervenir la Maison-Blanche ?

— Ils n'oseront jamais. Trop peur qu'un type du *Washington Post* vienne mettre son nez là-dedans... Vous pensez, les gros affreux de la CIA kidnappant un pauvre émigré lituanien.

— Nous avons assez de moyens pour faire l'opération nous-mêmes, proposa Malko. En dehors de Chris et Milton, si vous demandez au DG de la division « Opérations » de vous fournir des gens, ils le feront.

Lee Reiner mâchonna son cigare de nouveau éteint.

— Ouais, fit-il, en théorie vous avez raison. Ce serait dans un bled perdu, au fond de l'Arizona, on pourrait s'arranger avec un shérif local. Mais c'est à New York, dans le Garment District. Les Coréens ne vont pas se laisser faire. À la première rafale de PM, on aura sur le dos toute la police new-yorkaise, les journalistes et les badauds. Plus quelques cadavres, sans être même certains de récupérer le type vivant. Parce que nos « spooks » de Séoul préféreront le trucider...

L'ange repassa, les plumes des ailes ensanglantées. Malko savait que Lee Reiner avait raison. L'Amérique n'était pas un état policier et la CIA se trouvait presque aussi désarmée que dans un pays étranger.

Il fallait trouver une solution plus en douceur. Il reprit le dossier de la Korean Airlines et se plongea dans l'itinéraire. Le vol 007 faisait escale à Anchorage en Alaska. État américain. Il était certain que les hommes du colonel Chang veilleraient jusqu'à la dernière seconde sur leur précieux colis. Donc, il ne restait qu'une possibilité.

— Voilà mon idée, dit-il. Laissons-le partir de New York sans intervenir. Puis arrangeons-nous pour le récupérer à Anchorage, à l'escale technique. Ce sera forcément plus facile, parce que les Coréens auront baissé leur garde.

« De toute façon, si nous échouons, le FBI peut encore intervenir. L'escale dure une heure vingt. On retiendra l'avion et on le fouillera. Nous saurons où se trouve le « colis ». Qu'en pensez-vous ?

— Du bien, fit Lee Reiner, soulagé. À condition que vous réussissiez. Il faudrait que vous filiez sur Anchorage tout de suite, afin d'avoir le temps de vous organiser. Moi, je vais faire le tour de mes relations là-bas : Nous avons une station qui peut être mobilisée. Évidemment, si on y arrive en douceur, ce serait le pied. Et les Ivans ?

— La tentative qu'ils ont faite prouve qu'ils manquent de moyens logistiques, remarqua Malko. Et, de toute façon, les Coréens du colonel Chang paraissent assez grands pour se défendre. Nous pouvons leur confier le sort de Jan Kaunas jusqu'à l'embarquement...

Lee Reiner manqua s'étrangler de rire.

— Superbe ! fit-il, j'enverrai un mot de remerciement au colonel Ivanov.

— Nous n'en sommes pas encore là.

Malko pénétra dans l'appartement de Joyce Marvin avec la clef de Sam Yung qu'il avait conservée. Il avait pris un certain nombre de décisions. Les deux gorilles seraient utiles à Anchorage mais il n'était pas question de laisser la jeune femme seule à New York.

Il trouva Chris Jones, empourpré, penché devant un des magnétophones de Joyce. Le gorille releva la tête et sursauta en voyant Malko, puis bredouilla :

— J'aurais jamais cru que ça puisse exister !

Milton Brabeck avait la couleur des rideaux. Lui non plus n'en croyait pas ses oreilles. Joyce, en train de se maquiller, les couvrait des yeux. Malko s'offrit le luxe de lui baiser la main.

— Vous avez des vêtements chauds ? demanda-t-il.

— Oui, pourquoi ? Vous m'emmenez au ski ?

— Non, fit Malko nous partons tous pour Anchorage, Alaska. Le vol décolle dans deux heures.

CHAPITRE XVI

Malko raccrocha le téléphone dans un silence de plomb. La neige qui tombait à l'extérieur semblait même amortir les bruits intérieurs du *Hilton*, dont le hall grouillait pourtant d'Esquimaux bruyants.

— Le vol 007 a décollé à 23 h 57 de JFK, avec sept minutes de retard, il y a une heure, annonça-t-il. Le colis qui nous intéresse est à bord. Il sera ici à 2 h 24, selon le plan de vol.

Chris Jones baissa les yeux sur son poignet. Anchorage avait cinq heures de retard sur New York. Sa montre indiquait 19 h 57. Encore six heures et demie à attendre. Milton s'étira et bâilla, signe de nervosité avant l'action. Le représentant local de la CIA, Cassius Timber, ancien de l'Aéronavale, une grosse moustache noire pour compenser sa calvitie précoce, des yeux pétillants d'intelligence, remarqua :

— Nous avons le temps. Allons dîner.

Grâce à ses contacts à l'aéroport, il avait accès à tous les bureaux du nouveau terminal international, là où allait atterrir le 747 des Korean Airlines.

L'arrivée de Malko et de ses amis avait bouleversé sa vie tranquille et il s'était mis en quatre pour faciliter leur mission, comme le lui avait d'ailleurs ordonné un télex de Langley. Anchorage ne comptant que deux cent mille habitants, il était au mieux avec tous les gens dont ils pouvaient avoir besoin : Bob Marley, le shérif, un gros homme rubicond, ancien du Vietnam, le responsable de la tour de contrôle, et plusieurs officiers d'Elmendorf, la grande base de l'Air Force, au nord de la ville.

Ils étaient arrivés la veille au soir, via Chicago, accueillis par Cassius Timber et n'avaient eu que la journée de dimanche pour mettre au point leur plan d'action. La nuit était tombée à cinq heures et, depuis, ils tournaient en rond dans le *Hilton*, comptant les minutes.

Malko était trop tendu pour avoir faim.

— Récapitulons, dit-il. Le shérif nous attendra à partir de onze heures au *Flying machine*.

— Exact, confirma Cassius Timber. Là, nous interceptons les types de la Servair, nous les laissons à la garde du shérif et nous filons à l'aérogare.

— Il n'y a pas de risque que les employés au sol des Korean

Airlines s'aperçoivent de la substitution ? demanda Malko.

— Aucun, affirma Timber. La Servair assure le service des appareils de toutes les compagnies. Ce ne sont jamais les mêmes équipes qui viennent. De toute façon, la nuit, aux Korean Airlines, il n'y a que deux personnes : Grâce, une Américaine qui assure le transit au premier étage et ne descend jamais, et une Coréenne qui ne connaît pas les gens de la Servair.

Chris coula un regard inquiet aux deux combinaisons blanches pliées sur une chaise, portant dans le dos le sigle SERVAIR en grandes lettres rouges. Cassius Timber avait eu du mal à trouver leur taille. Heureusement, dessous, ils pouvaient dissimuler toute leur artillerie.

— Le colis qui nous intéresse se trouve sur des palettes dans la soute avant, dit Malko. C'est celle où on charge les bagages des passagers en transit.

— Il y en a trois ce soir, annonça Cassius Timber.

— Parfait, continua Malko. Personne ne s'étonnera donc de voir deux employés de la Servair ouvrir la soute. Mais cela peut prendre plusieurs minutes de trouver le bon colis.

— L'escale dure une heure vingt, remarqua le chef de station de la CIA. Il y a toujours beaucoup d'animation au sol, avec toutes les équipes techniques. Personne ne s'intéressera à eux. Les chariots à bagages sont bâchés. On ne pourra donc voir du cockpit s'ils repartent à vide ou pleins...

— Espérons qu'on ne jouera pas aux déménageurs trop longtemps avec un froid pareil, soupira Chris Jones.

La porte de communication de la suite s'ouvrit sur la silhouette provocante de Joyce Marvin coupant court à ses soucis. Un pull de grosse laine serré à la taille par une énorme ceinture n'arrivait pas à écraser sa glorieuse poitrine et un pantalon de lastex enfoncé dans de hautes bottes collantes noires la rendait encore plus sexy qu'à la ville.

— J'ai faim ! annonça-t-elle.

Ce n'était pas étonnant : elle avait profité des rares moments d'inaction de Malko pour « répéter » quelques-uns de ses messages téléphoniques, forçant les deux gorilles à s'enfoncer des boules Quies dans les oreilles pour ne pas grimper aux murs.

— Allons dîner, dit Malko.

Le compte à rebours était commencé. Il n'y avait plus rien à faire et ils descendirent tous les cinq. Le hall du *Hilton* fourmillait de familles esquimaudes, emmitouflées jusqu'aux yeux, tout le monde assis à même le sol, s'interpellant bruyamment dans leur langue. Les hommes avaient établi une sorte de navette permanente avec le *liquor store* de l'hôtel et les boîtes de bière vides commençaient à joncher le sol.

Malko et ses amis gagnèrent une Lincoln louée chez Budget,

identique, sauf la couleur, à celle de Montréal, et pour les mêmes quarante dollars !

— Allons au *Captain Cook*, suggéra Cassius Timber.

Un des rares restaurants potables d'Anchorage, où quelques rares gratte-ciel émergeaient de la foule des petites maisons de bois bordant des voies rectilignes, se coupant à angle droit. Dès qu'il faisait beau, le cirque de montagnes était superbe, mais il faisait rarement beau entre septembre et mai : Un ciel plombé pesait sur la ville et il neigeait un peu.

Une animation bruyante régnait au *Captain Cook*, bourré à craquer. Pour la plupart des gens travaillant dans le pétrole, au nord, qui venaient une semaine sur deux claquer leur paye à la ville. Ils durent attendre une place au bar.

Une charmante Esquimaude aux yeux bridés aborda Malko, séduite par ses cheveux blonds et ses yeux dorés, lui demandant de lui offrir un verre. Malko lui paya un J & B, elle roucoula de bonheur en lui montrant un coin sombre.

— Je suis là-bas, dit-elle, rejoignez-moi.

Il régnait une ambiance détendue et gaie, et l'alcool coulait à flots. Chris Jones se tourna vers Malko.

— Je voudrais bien être plus vieux de six heures...

— Moi aussi, dit Malko.

Un appareil de l'US Air Force charté par la CIA, un Jetstar, attendait en face du terminal national, pour emmener à Langley Jan Kaunas, si tout se passait bien. Une chose intriguait Malko : la facilité avec laquelle les Soviétiques avaient jeté le gant. Ce n'était pas dans leurs habitudes. Pourtant, il ne voyait pas ce qu'ils pouvaient tenter. New York avait signalé à bord du vol 007 la présence de tous les hommes du colonel Chang, qui rentraient à Séoul, mission terminée. Les passagers avaient été épluchés par la station de la CIA de New-York. Cinquante-huit Américains, deux cent un Coréens et Japonais.

Sam Yung n'avait pas appelé l'appartement de Joyce, donc, il n'y avait eu aucun changement. Un homme de la CIA surveillait le téléphone. Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas quel cas non conforme pouvait se présenter. Le KGB n'était sûrement pas assez implanté à Anchorage pour tenter quoi que ce soit. Et, grâce à l'assistance du shérif et de ses hommes, ils étaient couverts.

L'hôtesse vint les chercher : leur table était enfin libre.

À côté d'eux, un barbu en canadienne à carreaux découpait, avec un couteau de chasse, un *T-bone steak* qui dépassait de son assiette, l'arrosant de J & B bu à même la bouteille. Sa dernière bouchée resta coincée : il venait d'apercevoir Joyce. Ravie, la jeune femme tira sur son pull, afin de faire ressortir encore plus sa somptueuse poitrine, sournoisement gonflée par un soutien-gorge à balconnet. Le barbu

poussa un grognement étouffé qu'il transforma en sourire édenté. Levant sa bouteille en direction de Joyce, il en but une rasade à faire tomber un cheval raide mort.

— Ça, c'est un homme, soupira Joyce.

Aucun d'eux n'avait faim : trop de tension. Seule, Joyce dévora un steak presque aussi gros que celui de son admirateur. Quand ils arrivèrent au café, ce dernier avait pratiquement terminé sa bouteille de whisky et tourné au violacé.

— Allons-nous reposer, suggéra Malko, la nuit va être longue.

L'admirateur de Joyce se leva en même temps qu'eux et tangua jusqu'à leur table. Pas loin de deux mètres de haut. Même Chris Jones le contemplait avec respect. Ses mains ressemblaient à deux gros morceaux de viande rouge aplatis à la masse... Il se planta en face de Joyce encadrée par les quatre hommes et demanda :

— Vous êtes seule, Miss ?

Ou l'alcool brouillait sa vision ou il était tombé amoureux fou...

Joyce lui adressa son sourire dévastateur.

— Bien sûr !

Elle aurait raflé toutes les médailles d'or aux Olympiades de la Salope.

Le géant barbu en tituba de stupéfaction. Déjà, Joyce glissait un bras sous le sien et l'entraînait. Chris Jones eut un regard de reproche pour Malko :

— J'ai l'impression qu'elle vous manque de respect...

— Nous ne sommes pas mariés, fit avec justesse Malko, et ce soir j'ai vraiment autre chose à penser.

La Lincoln s'arrêta devant le *Hilton* en même temps qu'un taxi d'où émergèrent Joyce et le géant courbé en deux pour essayer de dissimuler l'érection monstrueuse qui le précédait.

Tout le sixième étage du *Hilton* résonnait des hurlements de Joyce ! Côté repos, c'était manqué. Le barbu avait pris une chambre, non loin des deux suites de Malko. Chris et Milton, les yeux fixés sur le sol, n'osaient plus se regarder. La sarabande durait depuis plus d'une heure.

— Il va la tuer ! murmura Milton.

Ils entendirent tout à coup un fracas de porte claquée et des cris dans le couloir. Malko se précipita. Un cercle d'Esquimaux médusés contemplaient Joyce, qui ne portait plus que son pull de grosse laine, tentant d'échapper au géant barbu, nu comme un ver, le corps strié de griffes, les yeux hors de la tête. D'un revers, il balaya quelques autochtones qui tentaient de les séparer, et projeta Joyce sur la

moquette du couloir où elle atterrit à plat ventre. Puis, poursuivant sans doute une idée fixe, il glissa un bras sous sa taille, l'attirant contre lui et plongeait brutalement sa monstrueuse virilité entre les fesses charnues de la jeune femme.

Le hurlement strident de Joyce fit reculer les Esquimaux. Les mains crachées dans les hanches élastiques, le barbu ahanait à grands coups de reins. Il eut le temps de pousser un rugissement de plaisir avant que la crosse du 357 Magnum de Chris Jones ne le frappe à la tempe. Il bascula comme un menhir déraciné et resta immobile, bloquant le couloir, Joyce se releva, méconnaissable sous son maquillage qui avait coulé, inondant son visage, et fila comme un trait jusqu'à la suite.

Apeurés, les Esquimaux se dépêchèrent de se barricader dans leurs chambres, craignant le réveil de la bête.

Malko fixa la porte de la chambre où Joyce venait de s'enfermer. Avec le barbu, elle avait bien accumulé de quoi faire quelques beaux enregistrements téléphoniques... Le calme revenu, il alla à la fenêtre et regarda à l'extérieur : la neige avait cessé. Il venait d'envisager avec horreur un cas non conforme auquel il n'avait pas pensé : que le vol 007 soit dérouté sur Fairbanks, à cause du mauvais temps. Cette menace semblait s'éloigner.

Onze heures et quart : encore une demi-heure d'attente.

Minnesota Drive, la grande voie coupant Anchorage du nord au sud était totalement déserte. Les restaurants et les stations-service qui la bordaient fermaient la nuit. Malko tourna à droite dans Willow Drive, au milieu des sapins, et, deux milles plus loin, stoppa dans un grand parking, en face de plusieurs bâtiments de bois. Un néon annonçait : « The Flying Machine. Cocktails. Bar. »

Le seul endroit ouvert, dans ce quartier excentrique de motels, de bars et de supermarchés.

Un homme en uniforme, avec un chapeau de feutre, style scout, descendit de sa voiture : le shérif.

— Ils sont là, annonça-t-il.

— On y va, dit Cassius Timber.

À l'entrée du *Flying Machine*, un grand « videur » demandait une identification, scrutant les nouveaux arrivants avec une torche électrique. La stature de Chris et Milton l'impressionna sans doute, car il ne réclama rien. L'endroit était un grand hangar de bois, avec un bar en U et plein de recoins sombres. Installé sur le podium, un orchestre de country-rock faisait un vacarme du diable, accompagnant une chanteuse en mini de daim, qui grattait un banjo, glapissant dans un

micro, en compagnie de deux barbus.

La salle hurlait, sifflait, reprenait les paroles de la chanson et, surtout, la bière coulait à flots. La plupart des clients du bar ne tenaient sur leur tabouret que par miracle. C'était le seul endroit où on pouvait s'amuser à Anchorage, après onze heures du soir.

Cassius Timber revint après avoir inspecté la salle.

— Ils sont là-bas, près du bar, annonça-t-il.

Malko aperçut un jeune homme déjà déplumé, le bras enfoncé jusqu'au coude dans le chandail d'une Esquimaude mafflue qui pouffait et un gros brun qui semblait s'ennuyer à mourir. Les employés de la Servair.

Chris et Milton eurent tout juste le temps de vider leur bière : le trio s'était levé. Le jeune homme passa devant leur table, tendrement enlacé avec son Esquimaude, suivi de son copain. Malko et ses compagnons leur emboîtèrent le pas.

Tous trois n'avaient pas parcouru vingt mètres que le shérif sortit de l'ombre et les héla :

— Salut les gars !

Ils se retournèrent. Le shérif les avait déjà rejoints. Il leur adressa un gracieux sourire, modéré par la présence de Chris, Milton, Malko et l'homme de la CIA qui venaient de surgir de l'obscurité. La présence de la fille n'était pas prévue, mais ils ne pouvaient plus reculer.

— Qu'est-ce qui se passe, shérif ? demanda le jeune chauve.

Le policier eut un geste rassurant.

— Rien, j'ai juste besoin d'un petit service. Voilà, les deux messieurs ici vont prendre votre place ce soir. Pour assurer le chargement des deux vols de la Korean Airlines, celui de New York et celui de Los Angeles.

— Hé, c'est une blague ou quoi ? demanda le gros brun.

Chris Jones lui mit sous le nez sa carte du Secret Service et dit d'une voix sépulcrale :

— Ce n'est pas une blague, Sir. À partir de maintenant, tout ce que vous allez faire ou dire est couvert par le *Secret Defence*. Sous aucun prétexte, vous ne pouvez en faire état. Vous aussi, Miss... Il s'agit de la Sécurité des États-Unis.

Le gros brun s'ébroua, ahuri.

— Nom de Dieu ! C'est dingue, on va se faire virer, nous, avec ces conneries.

— Vous ne risquez absolument rien, assura le shérif. Vous allez monter gentiment dans ma voiture et nous passerons une partie de la nuit ensemble. Dès que les deux vols de la Korean auront décollé, vous serez libres et vous rentrerez chez vous. En ayant tout oublié, bien sûr.

Les deux employés de la Servair étaient trop médusés pour protester, même quand Chris les soulagea de la musette contenant

leurs protège-oreilles, leurs badges et leurs casquettes. La voiture du shérif s'éloigna et les quatre hommes remontèrent dans la Lincoln, direction Airport Road. Des dizaines d'avions et d'hydravions étaient parqués le long de l'avenue, au bord du lac Spenard. Ici, chacun avait son avion privé, seul moyen de transport pratique.

La tour de contrôle, ultra-moderne, se dressait à mi-chemin entre les deux terminaux, le vieux Domestique et l'International, flambant neuf. Ils se garèrent devant ce dernier. Laissant Chris Jones et Milton Brabeck dans la Lincoln, afin qu'ils enfilent leurs combinaisons blanches et gagnent leur poste de travail, Malko suivit Cassius Timber à l'intérieur. Le hall où s'alignaient les comptoirs de toutes les compagnies était totalement désert. Il y avait juste un peu d'animation à l'autre bout, en face de l'escalier menant au premier étage. Le premier équipage coréen venait d'arriver. Une quinzaine de personnes.

Malko et Cassius Timber montèrent au premier par un petit escalier latéral, pour rejoindre un bureau dont l'Américain possédait la clef. Celui-ci montra un point de l'autre côté de la baie vitrée.

— Le vol 007 va probablement venir ici, en position 3 et le 015 en position 5.

Le second vol des Korean Airlines arrivait un peu avant, venant de Los Angeles.

Pour l'instant le tarmac était désert sauf un 707 des Flying Tigers. Cassius Timber s'absenta quelques minutes.

— Grâce est en haut, il y a une Coréenne avec elle.

Malko consulta sa montre. Encore trente minutes. Il redescendit dans le hall. Deux hommes, au comptoir des Korean Airlines, étaient en train de donner leurs valises à Chris Jones et à Milton Brabeck, parfaits en employés de la Servair... Les deux gorilles disparurent dans la zone bagages, comme la jeune Coréenne arrivait pour enregistrer les passagers. Tout semblait fonctionner. Malko ressortit. La nuit était claire et froide. Il n'allait pas pleuvoir, mais il faisait déjà -23 degrés de l'autre côté des montagnes, vers Fairbanks.

Les abords de l'aérogare étaient déserts et, seul, le néon blanc de la tour de contrôle brillait comme une grosse étoile.

La silhouette d'un 747 en train d'atterrir passa à toute vitesse sur la piste 320. Malko se tourna vers Cassius Timber, le cœur battant :

— C'est lui ?

L'homme de la CIA consulta un écran de contrôle.

— Non, c'est le 015 qui arrive de Los Angeles. Il repart vingt minutes avant l'autre. Il est à l'heure. Je vais voir s'il n'y a rien d'anormal.

Dès qu'il fut parti, Malko appela le bureau du shérif, celui-ci le rassura aussitôt.

— Tout est OK, dit-il, ils sont bien sages. Je les ai mis dans une cellule vide.

Malko raccrocha, rassuré.

À New York il était sept heures du matin. Lee Reiner n'avait pas dû beaucoup dormir. Malko ne l'appellerait qu'une fois l'opération terminée.

Le temps passa lentement. Il vit le gros 747 du vol 015 approcher son museau de l'aérogare et être relié au sol par des passerelles. Les passagers, normalement, ne sortaient pas de l'appareil, car l'escale technique, uniquement destinée au *refueling* était trop courte. Seuls, ceux qui en faisaient la demande pouvaient se rendre au free-shop. Déjà les camions de fuel et les mécaniciens s'affairaient autour de l'énorme Jumbo. Malko n'aperçut aucun Coréen.

Il « sentit » plus qu'il ne vit qu'un autre appareil venait d'atterrir. Peu de temps après, des phares d'un blanc éblouissant apparurent, venant aussi de la 320. Il vérifia sur le tableau d'arrivée. Cette fois, c'était bien le 007, en provenance de New York. Quatre minutes de retard... Il le suivit des yeux tandis que le Boeing se rapprochait lentement pour se placer parallèlement à l'autre. Cassius Timber fit irruption dans le bureau cinq minutes plus tard, les traits crispés, mais souriant.

— Tout va bien, annonça-t-il. J'ai vu Grâce. Aucun passager n'a eu de requête particulière. Elle va seulement emmener quelques passagers de First dans le VIP lounge.

— Tâchez d'avoir leurs identités, demanda Malko, nous ne prendrons jamais assez de précautions.

L'homme de la CIA repartit. L'avant du 747 de la Korean était tout près de Malko. Il pouvait voir les pilotes dans leur cockpit.

En bas, c'était le même ballet que pour son voisin : les mécaniciens vérifiant les ailes, les pleins, l'air conditionné avec son petit générateur. À part le personnel technique, aucun Coréen au sol.

Cassius Timber revint, avec une liste de passagers et la tendit à Malko.

— Voilà les passagers du VIP lounge, dit-il.

Malko parcourut la liste des yeux et sursauta devant deux noms. L'un était le colonel Yu Chang, l'autre Lisa Park. Que faisait la Coréenne sur ce vol ?

Devant son expression, Cassius Timber demanda :

— Quelque chose ne va pas ?

— Cette femme, dit Malko, je la connais. Je ne comprends pas pourquoi elle est sur le vol.

— Ah, je l'ai vue, fit l'Américain. Assez belle, avec une toque en

fourniture, elle est avec le Coréen aux cheveux plats qui s'appelle Chang.

Tout s'éclairait ; depuis le début Lisa Park avait été utilisée pour contrôler Malko. Son rôle terminé elle retournait en Corée, craignant probablement la vengeance de la CIA. Dommage qu'il ne puisse pas se montrer...

— Regardez ! s'exclama Cassius Timber, troublant ses pensées.

Malko se rapprocha de la baie vitrée. Deux hommes venaient de repousser le rideau en caoutchouc fermant la zone des bagages, poussant un petit chariot recouvert d'une bâche jaune. Tous deux portaient les uniformes blancs de la Servair. Chris et Milton, des protège-oreilles sur la tête et des récepteurs radio à la ceinture. Ils croisèrent des techniciens occupés à remplir les réservoirs et personne ne prêta attention à eux. Malko les perdit de vue lorsqu'ils passèrent sous l'aile du gros avion, puis ils réapparurent devant la soute avant. Chris Jones prit un petit escabeau métallique et monta dessus afin d'ouvrir la porte de soute.

Malko ne pouvait plus détacher les yeux de la scène. Tout allait se jouer dans les cinq prochaines minutes.

CHAPITRE XVII

Chris Jones rabattit la porte de la soute et se glissa à l'intérieur. Milton Brabeck farfouillait dans le chariot, sans que Malko puisse voir ce qu'il faisait. Chris réapparut quelques instants plus tard et cria quelque chose à Milton. Ce dernier grimpa à son tour dans la soute et disparut. Cassius Timber tendit un Motorola à Malko, réglé sur la longueur d'onde des deux gorilles.

— *Hunter one*, appela Malko, ici, *Hunter*. Tout va bien ?

La voix de Chris Jones répondit aussitôt, très claire :

— *OK, Hunter*. Nous avons des problèmes. Il faut bouger plusieurs palettes. Le truc se trouve à l'autre bout de la soute.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Dix minutes au moins.

— Bien, allez-y.

Cassius Timber avait entendu. Malko se tourna anxieusement vers lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

L'Américain consulta sa montre et hocha la tête.

— Normalement, cela devrait coller.

Malko s'assit, posa le récepteur en face de lui, imaginant Chris et Milton dans la cale obscure, en train de se coltiner les cartons de vêtements. Le chariot jaune semblait abandonné. Ils avaient mis les valises des passagers à l'intérieur. Soudain, Malko eut une idée. Il ouvrit le Motorola et appela :

— Refermez la porte de la cale, conseilla-t-il à Chris. De cette façon, personne ne se doutera de rien.

Peu après, il vit le panneau basculer et se refermer. De l'extérieur, le chargement semblait terminé. Ils avaient encore du temps devant eux. Les pleins n'étaient pas encore finis. À côté, le premier 747, le vol 015, n'avait plus personne autour de lui. Seuls restaient le groupe électrogène, et le tracteur aux roues énormes qui allait l'écarter du terminal. Un sifflement : l'équipage mettait les réacteurs en route. Très vite ils tournèrent et l'appareil ne fut plus relié au sol que par le mécanicien branché par sa prise radio sur l'appareil. Le tracteur commença à faire reculer le Boeing, et l'homme débrancha sa prise.

On continuait à s'activer autour de l'autre 747.

Malko poussa soudain une exclamation d'horreur : un des

techniciens du sol, voyant le chariot jaune abandonné, venait de s'en emparer avec un haussement d'épaules et le poussait vers l'aérogare ! Croyant qu'il avait été oublié là par les employés de la Servair. La brillante idée de Malko se retournait contre lui !

— *Gott im Himmel !* explosa-t-il.

L'avion risquait maintenant de décoller avec les deux gorilles dans la soute. La tête qu'ils feraient en se retrouvant à Séoul ! Il se rua sur le Motorola.

— *Hunter one*, où en êtes-vous ?

— *Hunter*, nous l'avons presque, répondit la voix essoufflée de Chris Jones. Vous ne pouvez pas savoir le bordel qu'il y a ici.

— *Hunter one*, dès que vous l'aurez, rouvrez la porte. On vous a pris votre chariot. Courez jusqu'aux bagages, trouvez une valise, n'importe quoi, et ramenez-la ostensiblement, comme si vous l'aviez oubliée. Vous procéderez au chargement à ce moment.

Le camion-citerne de carburant s'éloignait : les pleins étaient terminés. Il ne restait plus que quelques techniciens autour du Boeing. Le téléphone sonna et Cassius Timber décrocha, puis avertit Malko :

— Les passagers du salon VIP embarquent.

Trente secondes plus tard, la porte de la soute s'ouvrit sur la silhouette imposante de Chris Jones qui sauta à terre et partit en courant vers l'aérogare. Malko aperçut dans l'ombre Milton Brabeck retenant un gros carton au bord de la soute. Soudain, un supervisor arriva et interpella Milton d'un ton furieux. Malko ouvrit le Motorola.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demandait l'homme.

— J'attends deux valises de retardataires, dit Milton. On me les amène tout de suite.

— Dans une minute, tout doit être dégagé, avertit le supervisor. Sinon, je fais foutre une amende à votre boîte et vous êtes virés.

Il s'éloigna, passant de l'autre côté de l'avion. Chris Jones fit sa réapparition, poussant le même chariot où il avait entassé une demi-douzaine de valises ! Il les passa à Milton qui les enfourna dans la soute. Malko ne respirait plus. Les deux agents de la CIA étaient les seuls êtres vivants sur le tarmac, à part le mécanicien relié à l'appareil par son long fil.

L'avant du carton apparut, aussitôt attrapé au vol par Chris Jones. D'un effort surhumain, le gorille pivota, le tenant dans ses bras, et Malko aperçut au passage le numéro 23 inscrit sur son flanc. Déjà, Chris Jones rabattait la toile jaune sur le côté, cachant le chargement.

Milton Brabeck sauta à terre et referma la porte de la soute. Puis les deux hommes entraînèrent d'un pas rapide le chariot vers l'aérogare. Malko et Cassius Timber se précipitèrent vers la porte.

Le hall de l'aérogare était, cette fois, totalement désert, à part l'équipage du vol 007 venant de New York, qui était remplacé et

attendait sa navette le conduisant en ville.

Malko et l'agent de la CIA traversèrent les comptoirs pour gagner la zone des bagages. Juste au moment où Chris et Milton écartaient le rideau de caoutchouc. Tous les deux pris d'un fou rire irrésistible.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit Malko, médusé.

Chris montra un amoncellement de valises.

— On les a prises là-dedans ! Un vol de la Japan Airlines pour Tokyo. Ils vont en faire une tête !

Le carton avait presque deux mètres de long et soixante centimètres de côté. Avec un gros 23 en chiffres rouges. Milton sortit un poignard et déchira avec précaution le carton sur toute sa longueur. D'abord, ils ne virent que du bull-pack, puis une sorte d'ouate et enfin, Malko, envoyant la main, sentit quelque chose de résistant qui n'était sûrement pas du tissu. Comme des fous, ils s'attaquèrent tous les quatre au carton et firent apparaître un homme, les bras, les chevilles et les jambes liés par du large sparadrap noir, ce qui lui donnait un peu l'air d'une momie. Il était absolument inconscient, les yeux fermés. À la hauteur de sa tête, des trous avaient été percés dans le bull-pack et le carton pour lui permettre de respirer. Malko toucha son visage : il était brûlant. Il prit son pouls, la pulsation était faible mais régulière.

— Ils ont dû lui donner de la sulfazine, remarqua Cassius Timber.

Il arracha le large sparadrap couvrant la bouche, laissant apparaître une balle en caoutchouc, de la taille d'une balle de golf, coincée entre ses dents, pour l'empêcher de crier. Malko regardait son visage : c'était bien Jan Kaunas. D'un coup d'œil, il vérifia ses mains, vit les ongles énormes et bombés, les doigts spatulés, identifiant le clandestin du KGB, kidnappé à Montréal treize jours plus tôt, par les hommes du colonel Chang.

— Vite, dit Malko. Partons d'ici.

Chris Jones chargea le Lituanien sur son épaule et ils retraversèrent en courant le hall désert, puis sortirent. Ils déposèrent Jan Kaunas sur la banquette arrière de la Lincoln. Au moment où ils démarraient, ils aperçurent la voiture du shérif qui s'approchait.

Le gros homme descendit et vint vers eux.

— Ça a marché ! exulta Cassius Timber. On file. Un de mes gars se tient à la porte.

— Allez-y, dit Malko, je vous suis.

Comme il n'y avait plus de place dans la Lincoln, Malko monta à côté du shérif. Les deux véhicules passèrent devant la tour de contrôle, suivant Satellite Drive, puis Cassius Timber grimpa une petite côte pour parvenir à une porte ouverte dans le grillage entourant l'aéroport. Il donna trois coups de phare et, aussitôt, les battants grillagés s'ouvrirent, laissant pénétrer les deux véhicules.

Le Jetstar était garé le long du Domestic Terminal, devant le building des Alaskan Airlines. Quatre hommes attendaient à côté. Tous de la CIA. Le vol était arrivé de Langley, et y repartait. Cassius Timber sauta de la Lincoln et ordonna :

— On charge et on décolle !

Cela prit moins d'une minute pour installer Jan Kaunas à bord. Un des quatre hommes de la CIA était un médecin, avec tout un appareillage de réanimation et même un labo portatif pour analyser la drogue que le prisonnier avait dans le sang.

Chris Jones tendit la main à Malko :

— On se quitte là ! La prochaine fois, tâchez de nous emmener dans un pays avec du soleil et de beaux culs exotiques... On ne s'est pas beaucoup amusés.

Évidemment, il n'avait tué qu'une personne.

Milton donna une tape dans le dos de Malko à lui faire cracher les poumons.

— Quand je pense que pendant que je me ferai chier dans cet engin, vous allez retrouver cette espèce de salope en chaleur. Si on la laisse trop longtemps ici, elle serait foutue de faire ressembler l'Alaska à la Floride...

— Ce sont des joies superficielles, assura Malko. Pensez à la joie authentique que vous éprouverez en retrouvant vos épouses légitimes et en commettant l'acte de chair avec elles selon les rites baptistes...

Il cria. Milton était en train de lui arracher les doigts. Cassius Timber jeta :

— Dépêchez-vous, vous décollez !

Les réacteurs commencèrent à tourner lentement, puis plus vite, émettant un sifflement aigu. La porte se rabattit sur le visage hilare de Chris Jones. C'était fini. Malko se sentit soudain bizarrement las.

— Je prends votre voiture, dit Cassius Timber. Je les suis jusqu'au runway. Rendez-vous au bureau du shérif.

— Je vous ramène, proposa Bob Marley, la voix enrouée par l'émotion.

Malko prit place à côté de lui. Ils reculèrent au moment où le Jetstar commençait à se diriger vers le runway. Malko aperçut alors la silhouette massive du 747 coréen qui s'éloignait de l'International Building. Le vol 007 se préparait aussi à décoller, évoluant majestueusement sur le tarmac vide. À l'intérieur, le colonel Yu Chang et Lisa Park devaient être en train de se féliciter de leur habileté. Tandis que la voiture du shérif roulait lentement le long des grillages, le regard de Malko s'attarda sur la silhouette du Jumbo. Cherchant, derrière les hublots éclairés, le profil de Lisa Park. Il vit les grandes lettres noires sur la dérive : HL7442. Puis l'appareil tourna et il ne vit plus que les feux brillants à la pointe de ses empennages, le strobe-

light de bout d'aile et les feux tournoyants rouges, au-dessus et au-dessous de son fuselage.

Enfin, le 747 lui fut caché par un autre Jumbo d'Air France.

À cause des sens uniques, ils devaient longer le lac Hood pour regagner le terminal domestique. Le shérif avait mis la radio. Soudain, il freina et donna un coup de phare. Malko aperçut une voiture arrêtée, tous feux éteints, au bord de Lakeshore Drive, juste à l'entrée d'un chemin coupant en deux un énorme parc d'avions et d'hydravions à vendre.

— Qu'est-ce que fout ce type ? grommela Bob Marley. Une seconde, je vais le contrôler. D'ici qu'il vienne piquer un avion.

Il déclencha ses gyrophares et s'approcha à deux mètres de l'autre voiture. La lueur éclaira une seule silhouette au volant. Le shérif descendit, son revolver dans la main droite et une torche électrique dans la gauche, avec la prudence des vieux flics qui tiennent à profiter de leur retraite.

L'occupant de la voiture, qui avait reconnu un véhicule de police, sortit à son tour de sa voiture et fit face à Marley, en souriant. Le policier lui braqua alors sa torche en plein visage. Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le plexus solaire.

L'homme à quelques mètres de lui était le colonel Boris Ivanov, résident du KGB à New York. Les nombreuses photos de son dossier d'objectif ne pouvaient laisser place au doute. Que faisait-il à cette heure, au moment où décollait le vol 007 des Korean Airlines pour Séoul ?

CHAPITRE XVIII

Le Soviétique était en train de montrer des papiers au shérif qui les examinait à la lueur de sa torche. Impassible. Malko faillit bondir hors de la voiture pour lui demander ce qu'il faisait là. Peu de chance qu'il réponde. D'ailleurs, le contrôle était terminé. Le shérif regagna sa voiture et le colonel soviétique, allumant ses feux de position, s'éloigna lentement. Le policier se laissa tomber à côté de Malko.

— Encore un dingue ! Il aime regarder les avions. C'est un diplomate des Nations unies, il m'a montré ses papiers. Un Ivan. Arrivé sur United Airlines ce matin.

— Voiture de location.

— C'est également un colonel du KGB, dit Malko, écartant la dernière possibilité d'une ressemblance. Sa présence ici signifie quelque chose, je ne sais pas encore quoi, mais cela m'inquiète. Allons vite retrouver Cassius Timber.

Le chef de station de la CIA attendait déjà dans le bureau du shérif, dans le rez-de-chaussée désert de l'International Building. Il se décomposa en apprenant la présence du Soviétique, fila dans son bureau et revint avec une carte de navigation qu'il déploya sur le bureau. La 91 C.

— Voilà la route que suit le vol 007, d'Anchorage à Séoul, montra-t-il, c'est la R 20, la plus au nord. Elle passe à trente milles de l'espace aérien soviétique, le long de la presqu'île du Kamtchatka. Elle suit le cap 230 environ plein ouest jusqu'à un point imaginaire Nokka au sud du Japon, ensuite, elle remonte vers Séoul. Environ sept heures de vol s'il n'y a pas de vent.

Malko regardait la carte bleue avec ses chiffres et ses flèches noires. La gorge serrée par l'angoisse. Le Soviétique, lorsqu'il avait été intercepté par le shérif, paraissait parfaitement calme. Pas ivre de rage comme il aurait dû l'être en voyant sa proie lui échapper. Le seul élément qu'il pouvait ignorer était la récupération de Jan Kaunas par Malko. Donc, il était sûr de lui. Ce qui voulait dire que les Soviétiques avaient un plan pour récupérer leur agent avant Séoul. Il n'y avait qu'une possibilité : forcer l'appareil coréen à atterrir sur un terrain soviétique ! Mais comment ? Il était difficile d'imaginer des chasseurs soviétiques s'attaquant dans l'espace international à un vol commercial étranger. Ce serait de la piraterie pure et simple. Bien sûr,

ils pouvaient prétendre à une erreur, étant donné la proximité de leur espace aérien. De toute façon, l'attitude paisible du colonel du KGB signifiait que les Russes avaient préparé une intervention. Il n'était pas venu à Anchorage contempler les aurores boréales.

— J'ai peur que les Soviétiques ne tentent quelque chose contre cet appareil, dit Malko. Peut-on entrer en contact avec lui ?

— Certainement, fit Cassius Timber. Que craignez-vous ? Un sabotage ? Un détournement ?

— Je ne sais pas, dit Malko, tout est possible. Quelle est la procédure normale ?

L'Américain était penché sur la carte 91 C.

— Nous allons vérifier à la tour de contrôle. Normalement, le vol 007 doit signaler sa position au minimum cinq fois entre Anchorage et Séoul, en passant au-dessus de plusieurs points imaginaires qui jalonnent son itinéraire. Bethel, Nabie, Neeva, Nippi et Nokka. Ils sont distants de mille deux cents kilomètres environ. Le message du 747 est retransmis par les centres de contrôle d'Anchorage et de Tokyo-Narita, au Japon, au télex des Korean Airlines. Le premier devrait arriver dans une heure dix environ.

— Il y a-t-il moyen d'entrer en contact avec eux ?

— Bien sûr. Tous les 747 ont à bord deux radios VHF^{30} et trois HF^{31}. Les VHF ont une portée de deux cents milles nautiques environ mais, les HF, c'est pratiquement illimité. Une des trois HF reste toujours à l'écoute sur la fréquence internationale de détresse 121,5.

— Bien, dit Malko. Allons déjà voir la tour de contrôle. Peut-être que je me trompe. Signalons-leur toujours la possibilité d'un détournement. Que l'équipage soit vigilant.

— Le 007 de la KAL a décollé normalement par la piste 320, annonça le contrôleur. Standard estimate departure^{32} 3 h 20. Doit arriver à Séoul à 5 h 53, heure de Séoul. Il a pris son virage à gauche normalement vers le sud-ouest et nous l'avons gardé en contact pendant cinq milles environ, avant de le passer à Anchorage-Control.

— Et au radar ?

Il régnait une pénombre douce dans la tour occupée par une demi-douzaine de contrôleurs.

— C'est en bas, dit le contrôleur, mais ils ne le suivent pas plus de trente-cinq milles. Sauf s'il se passe quelque chose.

— On va au radar, dit Malko.

Ils redescendirent. Même ambiance. Le radariste leur montra son écran d'une portée de cinquante kilomètres où des points se déplaçaient lentement, comportant le numéro du vol, l'altitude, le

sigle du contrôleur et le cap.

— Le 007 est parti sans problème, affirma-t-il. Il faudrait vous adresser au contrôle qui peut avoir un contact en HF avec eux. Ils sont hors de portée VHF maintenant. Au-delà de deux cents nautiques...

Malko et Cassius Timber se retrouvèrent sous le ciel étoilé. Il était 4 h 10. Un gros 747 de la Panam grondait sur le tarmac.

— Que fait-on ? demanda Cassius Timber.

— Prévenez le contrôle qu'il leur envoie un message concernant un détournement possible. Ensuite, allons boire un café. Nous reviendrons au bureau des Korean Airlines vérifier si le télex donnant leur position est bien arrivé.

La nuit était toujours aussi claire et étoilée et il neigeait un peu lorsqu'ils revinrent à l'International Building. Anchorage dormait. Le bureau de la KAL était ouvert, éclairé, mais vide. Le télex crépitait : des télex de Tokyo, de Séoul, de New York. Cassius Timber se pencha dessus et arracha une bande de papier.

— Regardez ! fit-il, voilà le message que vous attendiez.

Il lui montra une ligne de chiffres et de lettres. KAL 007 NB, 1320 F 310, 59.18. ON, 171 45.4 W, 14 05, TL 240/35. Pour Malko, c'était du chinois ! L'Américain, lui, interpréta le message :

— Ils donnent l'indicatif du vol : KAL 007, le code de la position : Nabie, la longitude et la latitude, l'heure, l'altitude en niveau, c'est-à-dire 31 000 pieds, l'heure du prochain message et la vitesse du vent. Tout paraît en ordre. Leur prochaine position sera le point Neeva, au sud du Kamtchatka, dans moins d'une heure.

Malko regardait le télex. Il continuait à être angoissé.

— Il n'y a pas moyen de demander au radar du contrôle d'Anchorage de les suivre ?

— Il n'y a pas de couverture radar sur 2 000 milles, dit l'Américain, entre Anchorage et Tokyo. Mais j'ai une idée : nous avons une station radio et radar très puissante, à la pointe des îles Aléoutiennes, Shemya. Ils surveillent tout le trafic commercial et l'espace aérien soviétique. Je peux leur demander de prendre le 007 dans leur radar et de le suivre. Leur portée va jusqu'à Nippi, environ à mi-chemin.

— Si des chasseurs soviétiques intervenaient, demanda Malko, ils les verraient ?

— Et comment ! Évidemment, je ne sais pas ce qu'ils pourraient faire. Nous n'avons pas de chasseurs à Shemya. Avec le climat dans les Aléoutiennes : quatre jours de soleil par an, des tremblements de terre, du brouillard à couper au couteau et des vents au sol de quatre-vingts

nœuds, ce qui est théoriquement incompatible, mais arrive quand même dans ce coin.

— Appelez Shemya, dit Malko. Je serai plus tranquille.

Il se pencha à son tour sur la carte. En ce moment, le vol 007 volait au-dessus du Pacifique Nord, parallèlement à la presqu'île du Kamtchatka.

La base de Kokutan, à l'extrême pointe de Kamtchatka, était interdite même au personnel militaire soviétique, sauf s'il disposait d'un passe délivré par le quartier général de la Cinquième région aérienne, à Vladivostok. On ne se battait pas pour s'y faire affecter, étant donné le climat. D'ailleurs, il n'y avait guère que des ingénieurs et des électroniciens. Il s'agissait d'un des points de protection du port de Petropavlovsk, et de ses sous-marins atomiques. C'est la raison pour laquelle le major Netchiropenko l'avait choisie. Et, de toute façon, une des rares à disposer de la technologie nécessaire à l'opération élaborée place Dzerjinski.

Le major du KGB pénétra dans la salle de contrôle dont les murs disparaissaient sous les pupitres électroniques. Il se plaça d'abord derrière l'opérateur radar. L'écran de ce dernier était réglé sur la portée maxima : 1000 milles nautiques.

— Vous l'avez ? demanda-t-il.

— Oui, Camarade major. Depuis une demi-heure. Il se trouve à l'altitude prévue et sur la route 20.

— Pas de contacts radio ?

— La routine. Il a envoyé sa position.

L'officier du KGB regarda le petit point qui se déplaçait lentement sur l'écran vert.

— Très bien, dit-il. Opérez la mise en marche du système de navigation mis en place par nos soins.

Le radariste quitta son pupitre pour gagner un puissant émetteur radio. Une des fréquences était préréglée sur la longueur d'onde du minirécepteur installé dans le 747 de la KAL par Gregori Soustine, le clandestin soviétique, à New York. Il appuya sur une touche et se retourna.

— Voilà, Camarade major, le dispositif est activé.

Le Soviétique regardait l'écran du radar. À partir de cet instant, les trois centrales de la navigation du Boeing de la KAL, tout en affichant des indications conformes, faisaient dériver l'appareil d'environ cinq degrés vers le nord, c'est-à-dire vers l'espace aérien soviétique. Le pilote ne pouvait s'en rendre compte, sauf si on l'avertissait de l'extérieur, par radio.

— Très bien, fit l'officier. Basculez sur le radar tridimensionnel.

C'était un radar hyper-moderne, capable d'estimer la vitesse, la distance et l'altitude de la cible. Il avait été conçu de façon à être couplé à des batteries de missiles sol-air, afin de les guider sur leur objectif avec une précision inégalée jusqu'alors.

Les opérateurs radar s'activèrent et bientôt, le 747 de la KAL, qui se trouvait encore à plusieurs centaines de kilomètres du Kamtchatka, apparut sur le nouvel écran, au-dessus d'une colonne de chiffres matérialisant sa position en trois dimensions.

Le major trapu regarda avec satisfaction la petite tache verte dont la dérive n'était pas encore sensible. La machine était en marche. Il se tourna vers un colonel de l'armée de l'air qui venait d'entrer :

— Camarade Colonel, les intercepteurs sont-ils prêts à décoller ?

— *Da*, Camarade Major. La base de Lopatka est en alerte rouge. Les pilotes sont dans les cockpits. Ils attendent vos instructions.

— Dans une heure environ, avertit le major. Comment est la météo ?

— Parfaite à 31 000 pieds. Vent faible de Test de 30 nœuds. Quand mettons-nous en service le canon-laser ?

— Surveillez les communications radio du 747. Si quelqu'un les appelle, activez-le. Ne l'interrompez plus ensuite sans mon ordre.

Le colonel sortit de la pièce et se dirigea vers la salle des transmissions.

Le canon-laser était un laser à détente GDL⁽³³⁾ récemment mis au point par les techniciens soviétiques. Théoriquement, c'était une arme terrifiante puisqu'elle détruisait sa cible à l'aide d'un rayon lumineux concentré. Le modèle qui se trouvait à Kokutan n'avait pas encore la puissance nécessaire pour faire fondre le métal, mais l'énergie produite par son rayonnement ionisait l'atmosphère autour de sa cible, empêchant les ondes radio extérieures de pénétrer dans le faisceau et emprisonnant les ondes radio à l'intérieur du champ laser. De ce fait, on provoque une zone de silence radio indécélable par les opérateurs. De plus, le compas indiquera un azimuth quelconque. Ainsi, l'appareil, pris dans le faisceau laser, devenait sourd-muet, tant que le faisceau le suivait. Grâce au canon-laser, couplé au radar tridimensionnel, ce dernier pouvait sur des centaines de kilomètres empêcher l'appareil d'entrer en contact avec qui que ce soit...

Tout était maintenant en place pour la phase finale de l'opération : l'interception par la chasse soviétique d'un avion « égaré » dans l'espace aérien soviétique... Le major Netchiropenko alluma une cigarette à bout doré et dit :

— Prévenez-moi dès que le vol 007 pénétrera dans notre espace aérien.

Une hôtesse apporta un plateau au commandant Choi-Tak-Yong qui se restaurait tandis que le copilote Son-Don-Vin lisait un journal. Le mécanicien calculait ce qui lui restait de kérosène. Avec les vents qui se déclenchaient brusquement sur cette route, il fallait être prudent. Plus d'un s'était bêtement fait peur pour avoir calculé trop juste. En plus, entre Anchorage et Tokyo, il n'y avait aucun terrain de dégagement, les Soviétiques refusant l'accès à leurs pistes militaires du Kamtchatka.

Le copilote regarda sa montre.

— C'est l'heure de checker Neeva, annonça-t-il.

Son-Don-Vin tapa sur sa centrale les coordonnées du point « tournant » et la centrale lui renvoya aussitôt les chiffres avec une correction de quelques dixièmes. Le vol était bien sur son cap. Il tapa le point suivant, Nippi et envoya à Anchorage, avec copie à Tokyo, le message radio annonçant qu'il venait de passer Nippi.

— Est-ce qu'on pourrait monter au niveau 350^{34} ? demanda le mécanicien. On consommerait moins.

Aussitôt le pilote contacta Tokyo-Narita.

— Demande autorisation monter au niveau 350.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Autorisation accordée vol 007, répondit le contrôle japonais.

Ce genre de changement arrivait fréquemment, pour des raisons d'économie et de vent. La seule règle impérative étant de laisser toujours vingt minutes entre deux appareils à la même altitude. Le vol 015 de la KAL était, lui aussi, sur la vingt, quatre cents kilomètres plus à l'ouest. Le temps était superbe, les étoiles brillaient et les deux cent quarante passagers dormaient.

Ils arriveraient à Séoul à 5 h 53 comme prévu, peut-être même un peu en avance.

Les trois téléphones du bureau du shérif n'arrêtaient pas de sonner. Il avait fallu l'autorisation de la NSA, à Fort-Meade, pour que Cassius Timber puisse s'entretenir avec un colonel chargé des radars à Shemya. Tout y était « classifié^{35} ». Depuis vingt minutes, le radar de la base américaine suivait le vol 007 de la KAL sans aucun problème. Il allait rester dans leur champ pendant encore mille six cents kilomètres, ensuite, la base de Wakkanai, au Japon, le prendrait en charge jusqu'à Séoul.

Tout semblait normal.

— Il a demandé à monter à trente-cinq mille pieds, annonça

Cassius Timber. Accordé par Tokyo.

— Pourquoi ?

— Il ne l'a pas dit. Probablement le vent, ou l'économie de carburant. Cela...

La sonnerie du téléphone l'interrompit et il décrocha. Au changement d'expression, Malko sentit qu'il y avait du nouveau. L'Américain raccrocha aussitôt.

— Shemya m'annonce que d'après eux, le vol 007 s'est mis à dériver légèrement vers le nord. Il est en train de frôler l'espace aérien soviétique. Cela arrive de temps en temps, la route 20 passe à moins de cinquante milles de la zone russe. Le calculateur de bord va effectuer la correction lui-même.

Malko but un peu de café froid. Le jour se levait lentement. Une demi-douzaine de gros porteurs étaient en escale, venant de l'ouest et de l'est, Anchorage étant le point de passage obligé pour tout le trafic Asie-Amérique et Asie-Europe. Mais les bureaux des compagnies étaient toujours aussi vides. Vingt minutes s'écoulèrent. Le téléphone restait muet. Malko se détendit. Son angoisse le poussait à grossir tous les incidents. Puis, de nouveau, la sonnerie le fit sursauter. Cette fois, la voix anxieuse de Cassius Timber demanda :

— Vous en êtes certain ?

Malko n'entendit pas la réponse, mais lorsque l'Américain raccrocha, il semblait aussi angoissé que lui-même.

— Il se passe quelque chose d'anormal, annonça-t-il. Shemya m'informe que le vol 007 a pénétré dans l'espace aérien soviétique et qu'il suit maintenant une course qui l'éloigné de la route 20 de près de cinq degrés. Il entre dans la zone où les chasseurs russes peuvent l'abattre sans sommation...

CHAPITRE XIX

Malko sentit la boule qui grossissait dans sa gorge. Que se passait-il ? Pourquoi le vol 007 avait-il changé de cap ?

— Que peut-il arriver ?

Cassius Timber hocha la tête :

— Je n'en sais fichtre rien ! Shemya est en train de les contacter par radio, pour leur signaler qu'ils sont *off course*. Peut-être se sont-ils trompés dans l'affichage des coordonnées. Ou quelque chose a mal fonctionné dans les centrales de navigation. De toute façon, ils vont s'en apercevoir. Dans dix minutes, ils devraient passer le point Nippi. La centrale va leur indiquer leur erreur et ils vont la corriger.

— Est-ce qu'ils n'auraient pas voulu couper par le nord ? demanda Malko. Pour gagner du temps ?

L'Américain eut une moue incrédule.

— Aucun pilote ne serait assez fou pour pénétrer dans cette zone soviétique hypersensible. Ils savent ce qu'ils risquent. Même nos avions espions n'y vont pas. Nous travaillons avec des satellites. Détendez-vous, il doit y avoir une explication.

— Allons chez les Coréens voir ce qu'il y a sur leur télex.

Le bureau des KAL était toujours aussi désert, ce qui était normal, aucun vol n'étant attendu avant huit heures du matin. Le télex continuait à crépiter paisiblement. Ils s'assirent et attendirent, guettant le message du vol 007. Il arriva environ vingt minutes plus tard. Cassius Timber l'arracha et l'examina, puis leva un regard rassuré, montrant à Malko la position communiqué par le 747.

— Voilà, dit-il, ils sont revenus sur leur route normale N. 49.41.9 E 159.19.3. C'est le point Nippi. Il y a dû y avoir une erreur de programmation au départ. Je crois que nous allons pouvoir aller nous coucher...

Malko n'avait plus sommeil. Trop de tension nerveuse. Ils traînèrent encore un peu dans le bureau des KAL puis regagnèrent celui du shérif. Lorsqu'ils y pénétrèrent, les sonneries des trois téléphones les agressèrent, envoyant une poussée d'adrénaline dans les artères de Malko. Cassius Timber se précipita, écouta et raccrocha, livide.

— C'est Shemya ! Ils ont capté le message du vol 007 donnant sa position à Nippi. Or, à ce moment précis, ils l'avaient sur leur radar et

l'appareil se trouvait beaucoup plus au nord, à près de cent milles à l'intérieur de l'espace aérien soviétique !

Malko ne répondit pas, atterré. Ses pires craintes se réalisaient. Pendant qu'il réfléchissait, Cassius Timber courait d'un téléphone à l'autre.

— Quatre intercepteurs soviétiques ont décollé de la base de Lopatka au sud du Kamtchatka, signale Shemya, annonça-t-il. Des Sukhois 15 Flagon. Ils se lancent à la poursuite du vol 007.

— Bon sang ! fit Malko. Il faut les prévenir !

Cassius Timber raccrocha, livide.

— Shemya essaie de les contacter depuis un moment, sur 121,5, pour leur signaler leur erreur de navigation. Ils ne répondent pas. Tokyo, alerté, vient de les appeler à son tour. Ils ne leur répondent pas non plus. On dirait qu'ils ont des problèmes de radio.

Malko regarda la carte de navigation, cherchant à imaginer ce qui pouvait se passer dans le Boeing fou.

— Se peut-il que des pirates de l'air se soient emparés des commandes, demanda-t-il. Et qu'ils forcent le pilote à obéir à leurs instructions ?

Cassius Timber réfléchit rapidement.

— C'est possible, dit l'Américain, mais dans ce cas, le pilote envoie un message pré-enregistré et codé. Il ne l'a pas fait. On dirait que cet appareil est devenu sourd-muet.

— Que va-t-il se passer ?

— Je n'ose pas y penser. On essaie de le contacter par radio, c'est tout ce qu'on peut faire. Et prier pour qu'ils découvrent leur erreur ! Je ne comprends pas comment ils se croient là où ils ne sont pas.

« Donc, les centrales de navigation leur donnent de fausses indications... Cela semble impensable. Cela n'est jamais arrivé. Apparemment, pour eux, tout semble normal. Sauf cette panne de radio.

— Mais bon sang, coupa Malko, ils ont bien une procédure de secours, un compas, qui leur dit où ils se trouvent, le cap qu'ils suivent ! Et ont-ils accusé réception du message que je vous ai demandé d'envoyer ?

Le téléphone sonna, l'interrompant. Cassius Timber répondit et lui jeta :

— Les chasseurs soviétiques se rapprochent du vol 007. Celui-ci continue à ne pas répondre aux appels radio. Shemya dit que c'est incompréhensible. Ils ont contacté le vol 015 qui est devant le 007 et le 015 essaie également de le joindre, en VHF. Jusqu'ici sans succès.

Ils se turent. Malko ne sentait plus sa fatigue. L'aérogare commençait à s'animer un peu avec l'arrivée des équipes de nettoyage. Le jour était levé, un jour gris, neigeux, sinistre.

Mais là où volait le 747 coréen, il faisait encore nuit.

— Il faudrait prévenir les responsables coréens d'ici, dit-il. Ils auront peut-être une idée. Apparemment, nous sommes les seuls à nous préoccuper du sort du vol 007 pour le moment.

— C'est normal, dit Cassius Timber. Il n'y a pas de couverture radar sur deux mille milles. Du moment qu'ils n'envoient pas de message de détresse...

— Où se trouve le vol 007 maintenant ? demanda Malko.

L'Américain décrocha le téléphone et appela Shemya.

— Il vient de franchir la côte ouest de Kamtchatka, annonça-t-il, et il s'enfonce de plus en plus dans l'espace aérien soviétique.

Malko eut soudain une idée folle.

— Il faut retrouver Boris Ivanov, dit-il. Lui sait ce qui se passe.

— Ça va être difficile, avertit l'Américain. Je vais essayer par les listes de passagers sur les vols du matin. Mais il peut être dans un hôtel ou voyager sous un faux nom.

Au moment où il sortait, la sonnerie du téléphone le rattrapa. Cette fois son visage s'éclaira.

— Les quatre intercepteurs soviétiques viennent de décrocher, annonça-t-il. Vraisemblablement à court de fuel. Ils n'ont pas réussi à établir le contact avec le vol 007 ! Après tout, les Ivans ne sont pas si forts que cela...

Malko s'assit en face du shérif qui ronflait dans son fauteuil de bois, indifférent au bruit. L'espoir renaissait.

Il fixa la carte du Pacifique Nord. Que se passait-il à bord du vol 007 ?

Pour la sixième fois, le commandant de bord Choi-Tak-Yong tapa les coordonnées du point où il devait se trouver. Le calculateur lui rendit la même réponse : ils étaient sur la R 20, à la position normale. Il regarda à travers les glaces de son cockpit. La nuit était claire, étoilée, le ciel dégagé. En dessous d'eux, on n'apercevait aucune lumière, ce qui était normal à cause de la couche de nuages et du fait qu'ils survolaient la mer. Il regarda le compas bloqué depuis un moment à 280°. Perplexe. Cela arrivait parfois dans la région du pôle Nord, mais jamais si loin, ni si longtemps...

— Toujours pas de contact radio ? demanda-t-il au copilote.

— Rien, je ne comprends pas, ça semble sortir, mais je n'ai aucune réponse. J'ai essayé toutes les fréquences. J'ai vérifié les quartz. Tout a l'air de fonctionner, mais ça ne sort pas...

En plus, dans cette zone, ils n'avaient aucun point de repère visuel sur lequel ils puissent se fonder. Au fond, une panne de radio, cela

n'avait pas une importance majeure, puisque tout était normal en navigation. Le mécanicien leva la tête de sa règle à calcul.

— Nous sommes bons en fuel, dit-il. Il nous restera neuf tonnes environ.

En montant à 31 000 pieds, ils en économisaient environ sept pour cent.

Le vol continuait, sans problème. Une hôtesse s'était endormie sur le siège de repos du cockpit. Les lumières en veilleuse, les passagers dormaient. Le copilote vérifia une fois de plus que les trois fréquences radio en service indiquées par un voyant vert étaient sur la position Sel-com^[36]. Ce qui déclenchait un klaxon dans le cockpit dès qu'il y avait un appel extérieur...

Le commandant de bord se dit que ce n'était pas le moment d'avoir un incendie à bord, ou un pépin de ce genre. Il ne pourrait même pas contacter les Soviétiques pour demander l'autorisation d'atterrir...

Le major Netchiropenko fumait en silence, debout derrière l'opérateur radar 3D. La tache verte du vol 007 était maintenant suivie par quatre autres, plus petites, à un niveau inférieur, mais l'espace entre eux ne diminuait pas. Il se pencha vers l'opérateur et grommela :

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Jusqu'ici, ils n'ont pu encore établir le contact à vue pour l'interception, Camarade Major.

De cette salle de contrôle, il leur était impossible de joindre les chasseurs directement. Ceux-ci étaient reliés à leur base par une seule longueur d'onde. Un système destiné à éviter les défections. Bien entendu, ils ne possédaient pas non plus la longueur internationale de détresse, 121.5, pour les mêmes raisons.

— Appelez Lopatka, demanda le major. Demandez-leur ce qu'ils foutent.

Soudain, il vit un des points verts descendre puis faire demi-tour. Suivi du second, puis du troisième, puis du quatrième. Il manqua s'en étrangler de rage.

— Mais qu'est-ce qui se passe ! Ils sont fous ! Ils abandonnent !

Le radariste était déjà au téléphone. Il raccrocha très vite pour annoncer :

— Ils sont en limite de fuel, Camarade Major. Mais la base de Lopatka a prévenu Dolinsk, sur l'île Sakhaline. Le Boeing se dirige dans cette direction. Dès que nos camarades en veille là-bas en auront fait « l'acquisition radar », des Sukhoïs décolleront pour intercepter l'appareil intrus.

De rage, le major faillit avaler son mégot. À quoi cela servait d'avoir un canon laser et un radar 3-D si des chasseurs étaient incapables de trouver leur objectif ? Maintenant, le vol 007 était profondément engagé dans l'espace aérien soviétique mais ils étaient à la merci de tous les impondérables.

Ils captaient tous les messages radio de Shemya, de Wakkanai et du vol 015. Le silence du vol 007 montrait que le canon laser agissait. Il n'y avait plus qu'à attendre la seconde interception. Celle-ci serait plus efficace. Mais, il fallait changer les plans. Le vol 007 serait trop à l'ouest pour atterrir sur un des terrains du Kamtchatka, comme prévu. Il devait réorganiser dare-dare un accueil sur un terrain de l'île de Sakhaline. Il sortit de la pièce pour s'y consacrer. C'était le premier accroc à un plan qui jusqu'ici avait parfaitement fonctionné. Avant de partir, il se retourna et jeta :

— Dites à ces imbéciles de la Défense aérienne que s'ils le laissent échapper, ils auront affaire au camarade général Fedorchuk !

Grâce, la responsable des Kal entra dans le bureau, vêtue d'un gros pull et d'un jean, les yeux encore embués de sommeil, le front barré d'une grande ride. Heureusement qu'elle connaissait Cassius Timber. Elle se laissa tomber sur une chaise et demanda :

— *My God !* Pourquoi m'avoir sortie de mon lit à cette heure ! J'ai déjà fait l'embarquement jusqu'à trois heures du matin.

— Il se passe quelque chose de grave, annonça l'Américain. J'ai été prévenu par la station de Shemya que votre vol 007 a pénétré dans l'espace aérien soviétique et qu'il ne répond plus à la radio. Nous craignons un incident sérieux à bord. Le FBI nous avait prévenu d'une possibilité de détournement.

— *My goodness !*

L'Américaine sauta sur le téléphone et appela Séoul.

La conversation dura longtemps et elle raccrocha, en apparence soulagée.

— Ils ne sont au courant de rien, annonça-t-elle. Les messages de position sont arrivés comme prévu. Pour eux le vol est programmé à l'heure.

Malko et Cassius Timber échangèrent un regard perplexe.

— Et la radio ? demanda Malko.

— Ils n'ont pas de contact radio programmé, expliqua Grâce, mais ils ne semblent pas s'en préoccuper. Les pannes de radio arrivent assez fréquemment.

— Pas sur *toutes* les radios, souligna Malko.

La jeune Américaine eut un geste d'impuissance.

— Je ne sais que vous répondre. J'ai surveillé l'embarquement. Ils n'avaient pas de problèmes, ils sont partis à l'heure. Je connais le commandant, c'est un des meilleurs de la KAL. Il est hors de question qu'il ait fait une erreur de navigation. D'ailleurs, les computers ne la laisseraient pas passer... Il faut attendre. Nous allons bientôt recevoir le message de Nokka.

— Non, dit Malko, puisque leur radio est en panne.

— Dans ce cas, objecta Grâce, Séoul va m'appeler au télex.

Pendant ce temps, le vol 007 poursuivait son vol dans l'espace aérien de l'Union Soviétique ! Malko n'arrivait pas à comprendre pourquoi l'appareil ne donnait plus signe de vie.

Le téléphone sonna. C'était Shemya, une nouvelle fois.

— Ils commencent à s'affoler, annonça Cassius Timber. Le vol 007 survole depuis une heure trente l'espace aérien soviétique et ne répond pas aux appels. Une première vague d'intercepteurs russes a échoué dans son interception. Le vol 007 se dirige maintenant vers l'île de Sakhaline, à près de deux cent cinquante milles au nord de sa route prévue.

— *Mein Gott !* explosa Malko. On ne peut rien faire ?

Cassius Timber secoua la tête.

— Rien, tant qu'ils ne répondent pas à la radio et ne semblent pas recevoir. Shemya les appelle sans interruption sur 121,5. Ils ont aussi passé le relais à Wakkanai. Maintenant, tout le monde est alerté. Mais, tant que le vol 007 se trouve dans l'espace aérien soviétique, nous sommes impuissants.

Malko regarda le tarmac animé à travers la baie vitrée. Le jour commençait à éclairer d'une lueur blafarde les bâtiments et les 747 alignés contre l'aérogare. À des milliers de kilomètres de là, le vol 007 se débattait dans une situation dramatique.

— Toujours aucune nouvelle de Boris Ivanov ? demanda-t-il à Cassius Timber.

— Aucune, avoua l'Américain. La police locale s'en occupe.

C'était frustrant de se trouver assis dans un bureau, alors qu'un drame mystérieux se déroulait à des milliers de kilomètres, suivi en direct par les radars américains. Mais cela aurait pu se passer sur la lune, cela aurait été la même chose... Cassius Timber alla chercher du café.

Le téléphone sonna de nouveau. Malko répondit, se fit connaître. C'était Shemya.

— Trois Sukhoï Flagon et un Mig 23 Flogger viennent de décoller de la base de Dolinsk-Sokol, dans l'île de Sakhaline, annonça le responsable. Ils tentent d'intercepter le vol 007.

Malko essaya de se tranquilliser. Après tout, l'homme que les Soviétiques voulaient récupérer volait en ce moment vers Langley.

Même s'ils forçaient le vol 007 à atterrir en territoire soviétique, ils ne trouveraient personne à bord. Il n'y avait plus qu'à attendre sereinement.

Pourtant, il n'arrivait pas à desserrer l'angoisse qui lui nouait la gorge.

Le major Netchiropenko ne décolerait pas. Les Flagon, pourtant les meilleurs chasseurs dont disposait l'Union Soviétique, s'étaient révélés incapables d'intercepter le Boeing 747 de la KAL.

Un téléphone sonna et un sous-officier lui tendit le récepteur. C'était le général Govarov commandant la zone de Vladivostok.

— Nous avons été obligés de rompre le contact, annonça-t-il. Nos appareils arrivaient en limite de rayon d'action.

Le major sentit le sang se retirer de son visage. Il avait misé toute sa carrière sur cette opération.

— Camarade Général, vous ne voulez pas dire que cet appareil va survoler l'Union Soviétique pendant deux heures et s'enfuir sans être intercepté ? demanda-t-il. C'est le plus grave échec dont j'aie jamais entendu parler... Vous semblez oublier que cette opération a été demandée par le camarade général Fedorchuk.

Derrière lui, simple major, il y avait toute la puissance du KGB et le général, à l'autre bout du fil, le savait.

— Vous pouvez rassurer le camarade Fedorchuk, affirma le général Govarov, je dirige personnellement l'opération. En ce moment même, trois Sukhoï et un Mig 23 décollent de Dolinsk avec pour mission de l'intercepter à tout prix.

— Les autres pilotes avaient les mêmes instructions, fit remarquer le major d'une voix glaciale.

— Ceux-ci sont mieux entraînés, assura son correspondant. Il ne devrait pas y avoir de problème.

— Je l'espère, Camarade Général, fit le major Netchiropenko d'une voix lourde de sous-entendus, parce que nous arrivons à la limite de portée de notre canon-laser. Le vol 007 va de nouveau pouvoir communiquer par radio. Cela peut être très fâcheux.

C'était un *understatement*...

La Lincoln freina brutalement devant la guérite plantée au milieu de Post Road, contrôlant l'entrée de la base de l'Air Force Ellendorf. Leur numéro avait été communiqué à la sentinelle et ils passèrent sans encombre. Cassius Timber avait obtenu des gens de l'Air Force de

pouvoir venir suivre l'odyssée du Boeing de leur salle d'opérations reliée directement à Shemya.

Le capitaine, qui avait repris l'affaire à huit heures, les attendait.

— Venez vite, fit-il, il y a du nouveau. D'autres chasseurs soviétiques sont en train d'essayer d'intercepter le vol 007.

Les murs de la grande pièce étaient couverts de cartes et plusieurs opérateurs radio travaillaient dans un coin. Le capitaine secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu cela ! Cet appareil semble être en panne radio totale et jusqu'à maintenant les Russes se sont complètement plantés dans leur interception.

La trajectoire du Boeing était matérialisée sur une grande carte au mur par un trait rouge qui augmentait sans cesse : l'appareil coréen était profondément enfoncé dans l'espace aérien soviétique, en train de couper l'île de Sakhaline. Le capitaine se pencha vers lui, commentant :

— Le vol 007 se trouve à 310 milles au nord de sa route prévue.

Une voix éclata dans le haut-parleur posé sur la table.

— Un Sukhoi 15 vole à 9 000 pieds au-dessous du 747 et à 2 milles derrière, annonça une voix métallique. Le temps est dégagé, il doit avoir le contact visuel. Les trois autres intercepteurs sont beaucoup plus bas et plus loin. Le Flagon ne paraît pas se livrer à des manœuvres d'interception.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda d'une voix tendue Cassius Timber.

— Je ne sais pas, avoua le capitaine. Ce Sukhoi est équipé de réservoirs supplémentaires, pas de canon. Par contre, il possède deux missiles Anab, guidés par infrarouges...

— Ils savent que c'est un avion commercial ?

— Bien sûr. Le pilote soviétique a dit qu'il voyait ses strobe-lights.

Soudain, une voix russe sortit du haut-parleur, faisant sursauter Malko.

— On vous a branché en direct, annonça le capitaine.

Bien que Malko parle à peu près russe, les termes techniques étaient obscurs pour lui. Un colonel s'approcha, traduisant au fur et à mesure :

— Le pilote annonce à Dolinsk qu'il n'a plus que quatre minutes de fuel.

— Deux autres Sukhoïs dégagent, ils rentrent.

Malko regarda la ligne rouge matérialisant la trajectoire du vol 007. Il restait peut-être une centaine de kilomètres avant que le 747 coréen regagne l'espace aérien international. C'est-à-dire quelques minutes de vol. Il commença à respirer. Tout à coup, la voix du colonel annonça :

— Le contrôle au sol de Dolinsk vient de donner l'ordre au pilote

d'armer ses deux missiles.

Le général Sovarov transpirait à grosses gouttes. Jamais il n'aurait pu imaginer un tel échec de la part de ses pilotes décollés de Sakhaline. Un des quatre intercepteurs venait enfin d'entrer en contact visuel avec son objectif. Mais il n'avait plus le temps d'effectuer les manœuvres prévues par la loi internationale pour demander au vol 007 de se poser en Union Soviétique. Dans quelques minutes, le vol commercial se trouverait dans l'espace aérien international. Et là, c'était une autre paire de manches. Si les intercepteurs du général Sovarov intervenaient, les radars japonais et américains verraient qu'ils agissaient dans les eaux internationales.

Ce qui était de la piraterie...

Il essuya son front couvert de sueur. Il restait moins de deux minutes pour prendre une décision qui engageait sa vie et sa carrière. En plus, le canon laser arrivait en limite de portée. Les pilotes coréens qui ne se doutaient de rien allaient revenir au contact du monde extérieur. S'ils disaient être attaqués par des chasseurs soviétiques, c'était un scandale de dimension planétaire...

Mais si le Boeing s'enfuyait, lui, général Govarov, ferait aussi bien de se tirer une balle dans la tête. Le général Fedorchuk l'accuserait de sabotage et d'incompétence. Selon le code militaire soviétique, c'était le peloton d'exécution. Il réfléchit seulement quelques secondes avant de décrocher son téléphone.

— Détruisez l'objectif ! ordonna-t-il d'une voix claire et froide.

On n'entendait plus que le grésillement de la radio dans la grande salle. Malko fixait les haut-parleurs comme s'ils avaient pu lui parler. Soudain, une voix russe indifférente, prononça une courte phrase.

— Il vient de tirer deux missiles Anab simultanément, annonça le colonel d'une voix étranglée.

Malko guetta les haut-parleurs, la gorge nouée. La voix russe continuait à égrener des phrases courtes, sur fond de parasites.

— Il rompt le contact...

— Il signale que la cible est touchée...

Un téléphone sonna. Un officier annonça :

— C'est Wakkanai. Ils viennent enfin de capter un message du vol 007. Parlent de dépressurisation rapide.

Malko ferma les yeux, pensant aux deux cent soixante-neuf passagers se réveillant en sursaut sous l'impact des missiles, à la

panique, à l'impuissance des pilotes. Il y eut encore des voix russes, puis le grésillement statique.

Le téléphone sonna encore. D'une voix blanche, le colonel annonça :

— Le vol 007 vient de disparaître des radars de Wakkanai.

Ils avaient tous la gorge trop serrée pour parler. Malko demanda :

— Il y a une chance qu'il puisse se poser ?

Trop ému pour répondre, le colonel secoua la tête, des larmes plein les yeux. Malko se sentait plus vieux de cent ans. Cette mission réussie de justesse s'achevait en un drame inimaginable. Il comprenait ce qui s'était passé. Par un procédé qu'il ne s'expliquait pas, les Soviétiques avaient attiré le vol 007 dans leur espace aérien. Et, ensuite, incapables de l'intercepter, ils l'avaient abattu, pensant ainsi se débarrasser de l'agent du KGB qui se trouvait à bord.

Grâce avait les yeux rouges, les traits défaits. La fatigue et le chagrin. Elle aussi avait été en contact avec Wakkanai. Un silence lourd régnait dans les bureaux de la KAL où les premiers employés – tous coréens – commençaient à arriver. Malko relisait le télex sec et officiel transmis par Wakkanai : Le vol 007 des Korean Airlines a été détruit par deux missiles tirés par un chasseur soviétique SU 15, à 3 h 23, heure de Séoul. Il est tombé dans la mer en face de l'île Monteron, à environ trente-cinq milles de la côte de Sakhaline.

Soudain, le télex se mit à crépiter. Ils se ruèrent tous vers l'appareil, voulant croire au miracle. Le message s'imprima sous leurs yeux. Venant du bureau des Korean Airlines, à Séoul. Il ne comptait que quatre mots.

« *Flight 007 is missing.* »

- {1} En québécois, épicerie fermant très tard.
- {2} Voir S.A.S. n° 9 *A l'ouest de Jérusalem*.
- {3} Contre-espionnage.
- {4} Camarade.
- {5} CIA coréenne.
- {6} Réseau couvrant le Nord du Canada.
- {7} Ballist Missile Earley Warning System.
- {8} Perimeter Acquisition Radar Characterisation System.
- {9} L'affreux.
- {10} Centre de debriefing de la CIA.
- {11} Voir S.A.S. n° 72 *Embascade à la Khyber Pass*.
- {12} Affaires mouillées.
- {13} Opération clandestine.
- {14} Vietnamien en argot militaire américain.
- {15} Pour John Fitzgerald Kennedy, aéroport Kennedy de New York.
- {16} Sorte de cafétéria.
- {17} Nom d'un réseau taxi.
- {18} Environ mille mètres carrés.
- {19} Je m'appelle Joyce, je vais ouvrir ma chatte toute grande et me masturber rien que pour vous.
- {20} Je suis chaude, déchaînée et prête à tout.
- {21} Jouez avec moi au téléphone. Si vrai que vous pouvez presque me goûter, me toucher, me sentir. Si réel que vous jurerez l'avoir fait. Cartes : Mastercharge ou visa exclusivement.
- {22} Drogée.
- {23} Ne bouge plus!
- {24} Bon sang ! Ils sont fous !
- {25} Introduction d'un composant informatique supplémentaire.
- {26} Vente en gros seulement.
- {27} Roquette antichar.
- {28} Camionneur.
- {29} Le fisc américain.
- {30} Très haute fréquence.
- {31} Haute fréquence.
- {32} Temps prévu de décollage.
- {33} Gaz Dynamic Laser.
- {34} 35 000 pieds.
- {35} Protégé par le secret.
- {36} Sélection-Communication.